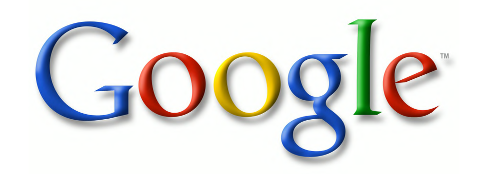
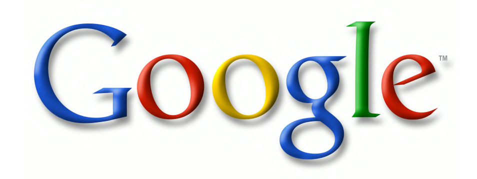
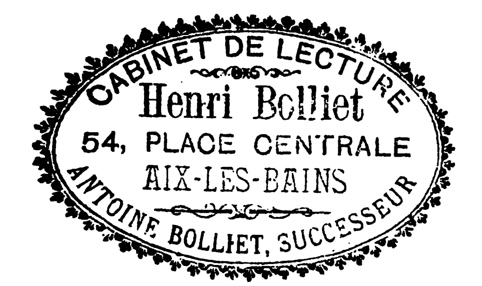

Google





Belle-Madame



DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Le Fils de Coralie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Le Mariage d'Odette, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Le Père de Martial, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
La Marquise, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Les Amours cruelles, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
Solange de Croix-Saint-Luc, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Mademoiselle de Bressier, 1 vol. in 18 . . . . . 3 50
Thérésine, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
Disparu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

UN MONDE QUI S'EN VA

Passionnément, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
Comme dans la Vie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Toutes les Deux, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Belle-Madame, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

POÉSIE

Les Chants de l'Invasion. — Les Dieux qu'on brise (*Ouvrages couronnés par l'Académie française*). Réunis en 1 vol. in-18. . . . . 3 50

THÉATRE

Robert Pradel, pièce en 4 actes, en prose (*Odéon*). 1 vol. in-18 . . . . 2 »
Les Chevaliers de la Patrie, drame en 5 actes et 8 tabl., en prose (*Th. Historique*). 1 vol. in-18. 2 »
Jean-nu-pieds, drame en 4 actes, en vers (*Vaudeville*), 1 vol. in-18 . . . . 2 »
Le Message de Scapin, 1 acte en vers (*Comédie-Française*), 1 vol. in-18. . . . . 1 50
Le Fils de Coralie, comédie en 4 actes, en prose (*Gymnase*), 1 vol. in-18 . . . . 2 »
Le Père de Martial, pièce en 4 actes, en prose (*Gymnase*), 1 vol. in-18. . . . . 2 »
Les Maucroix, comédie en 3 actes, en prose (*Comédie-Française*), 1 vol. in-18 . . . . 2 »
Mademoiselle de Bressier, drame en 5 actes, en prose (*Ambigu*). 1 vol. in-18 . . . . 2 »
Passionnément, comédie en 3 actes en prose, (*Odéon*) 1 vol. in-18. . . . . 2 »

UN MONDE QUI S'EN VA

Belle-Madame

PAR

ALBERT DELPIT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU 28 *bis*

1892

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

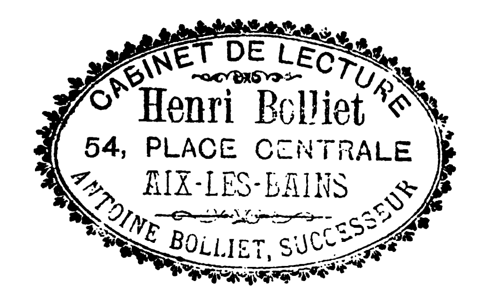
Trente exemplaires numérotés à la presse :

20 exemplaires sur papier impérial du Japon (1 à 20);
10 exemplaires sur papier de Hollande (21 à 30).

A MON AMI

JOSEPH REINACH

Paris, juin 1892.



BELLE-MADAME



— Nancy! Nancy! dit une voix sèche dans l'escalier, troublant soudain le silence monacal de la maison.

La sous-inspectrice attendait, agacée de ne pas recevoir de réponse. Sa main nerveuse agitait le clavier sonore des clefs pendues à sa maigre ceinture de vieille fille. Elle dit, pour la seconde fois, avec une impatience mal déguisée :

— Nancy! Nancy!

Celle qu'on appelait continua de rester muette.

— La folle! Trois étages à monter... Comme c'est drôle! Que fait-elle? Encore à rêvasser...

La mauvaise humeur de la sous-inspectrice croissait à chaque marche. Asthmatique, et naturelle-

ment geignante, Mlle Thomasset (Florentine) avait peut-être une belle âme, mais à coup sûr un insupportable caractère. Comme tout a une fin, elle franchit le dernier échelon du dernier étage, et frappa contre une porte.

— Entrez! répliqua vivement une voix jeune.

— Vous êtes donc sourde, Nancy? Pourquoi ne pas répondre? Ah! bon, vous lisiez. Comme toujours! Est-ce raisonnable de s'user la vue... Et pour quel livre? Donnez... J'en étais sûre!

Nancy subissait en souriant cette averse de reproches. Une belle fille de vingt ans, brune, grande, séduisante, quoique irrégulièrement jolie. Les cheveux très noirs couvraient à demi un front uni, un front intelligent, légèrement bombé vers les tempes. Le nez, trop gros, n'ôtait rien au charme de cette physionomie. Les yeux, superbes, éclairaient tout de leur flamme chaude. Non pas très grands, mais pensifs, lumineux et profonds. Dans le palais rouge, à Gênes, sourit un portrait de marquise que les amateurs attribuent au Francia. Nancy rappelait à s'y méprendre la Vénitienne du peintre. Et dans toute l'Italie, les Vénitiennes ont, avec les Livournaises, un renom de beauté. Un joli détail : les paupières lourdes, presque fermées, se rouvraient brusquement à la moindre émotion ressentie.

Mlle Thomasset riait d'un mauvais rire, en tournant de ses doigts osseux les pages du livre confisqué. Elle répéta :

— J'en étais sûre...

Il est vrai que Nancy se souciait fort peu des réflexions de la sous-inspectrice. A demi penchée contre la fenêtre, elle laissait son regard errer dans l'étendue. Envolée dans son rêve, elle n'entendait déjà plus que l'écho de ses pensées. La vieille fille continuait :

— *Don Quichotte!* Encore à lire *Don Quichotte!*... Madame vous a interdit ce livre-là. Je ferai mon rapport. D'ailleurs Madame vous demande. Une de vos parentes est venue vous voir...

Cette phrase bien simple, bien banale, eut le don d'émouvoir Nancy plus que toutes les observations de Mlle Thomasset.

— Une de mes parentes? murmura la jeune fille stupéfaite.

Après la guerre, Mme de Guerny, veuve d'un chef de bataillon tué à l'ennemi, eut une idée généreuse. Rareté! C'était aussi une idée pratique. Riche et sans enfants, la noble veuve conçut le projet d'ouvrir une maison d'éducation destinée aux filles d'officiers et de soldats tombés pour le pays. D'aucuns prétendaient qu'elle pleurait non

seulement le mari disparu, mais encore un grand amour malheureux. Une vaste maison qu'elle possédait au milieu d'un parc, sur le Prado de Marseille, semblait destinée à réaliser ce rêve. Aucune règle spéciale. Les riches payaient cher; les pauvres ne payaient rien. Mme de Guerny comprit bien vite qu'en temps de paix, elle recruterait malaisément des élèves remplissant la condition première. Alors elle élargit son cadre, déclarant qu'il y avait plusieurs sortes d'ennemis. Et les orphelines des soldats victimes de l'incendie, des matelots et des officiers de marine, noyés dans un naufrage, rejoignirent les enfants que laissaient esseulées la Tunisie, le Sénégal et le Tonkin. C'est pourquoi Nancy Carlier, fille d'un capitaine de turcos éventré à l'assaut de Son-Tay, avait grandi dans la Cadenelle, cette jolie volière de Mme de Guerny. La petite, n'ayant jamais connu sa mère, gardait pieusement la mémoire de l'officier tué sur le champ de bataille. Elle se réfugiait en ce souvenir avec la douce fidélité des cœurs tendres. D'ailleurs, qui l'aimait en dehors de Mme de Guerny? Les parents ignorés sont plus loin de nous que les étrangers. On ne leur pardonne pas leur indifférence parce qu'on y sent un égoïsme inquiet. Et Nancy demeurait plus craintive qu'heureuse en apprenant qu'une

de ses alliées demandait à la voir. Laquelle?

— Madame, reprit Mlle Thomasset, en entrant dans le cabinet de travail de la directrice, Nancy lisait encore ce livre, malgré votre défense.

Mme de Guerny regarda la jeune fille qui souriait.

— J'ai tort, Madame, je le sais bien, répliqua Nancy. J'ai tort, non parce que je lis ce livre-là, mais parce que je vous désobéis. Hélas! la tentation est toujours plus forte que ma volonté!

Mme de Guerny rappelait ces marquises du dernier siècle que Latour et Watteau ont dessinées de leur pinceau délicat. D'épais cheveux blancs encadraient le visage très fin, illuminé par des yeux bleus d'une expression douce. Autour d'elle, tout le monde l'adorait. Ce n'était pas seulement la mère qu'on chérit, mais encore la sainte qu'on vénère. Dans ce grand cabinet de travail, gaiement ouvert sur les arbres du parc, chaque élève entrait avec joie.

— Je devrais te gronder, mon enfant, répliqua-t-elle d'une voix charmante, une de ces voix qui vont au cœur. Je t'ai interdit la lecture de *Don Quichotte*. Tu ne ressembles que trop à ton héros favori. Et tu es si mal armée pour le combat! Jolie et pauvre? Je t'aimerais mieux laide et riche! Au moins pourrais-tu lutter si tu possédais la notion exacte

des choses de la vie. Mais chez toi le cœur et l'imagination emportent toute logique. Tu crois les hommes bons et les femmes généreuses, parce que tu es bonne et généreuse toi-même... Ah! ma petite, fasse Dieu que ta désillusion ne soit pas trop cruelle!

Nancy avait un peu courbé le front.

— Madame, répondit-elle, il est un moyen de me sauver, puisque je suis en danger, à ce qu'il paraît... (elle scandait sa phrase d'un éclat de rire) : c'est de me garder ici, auprès de vous. Si je vous entends bien, je suis incapable de me protéger. Protégez-moi donc vous-même dans l'avenir comme vous l'avez fait dans le passé. Sans compter que je serais heureuse de vous rendre, par mon labeur, un peu du bien que je vous dois. J'ai mon brevet supérieur d'institutrice...

Mlle Thomasset était restée debout contre la fenêtre. Elle souligna d'un grognement railleur les paroles de Nancy. Mme de Guerny se contenta de jeter un regard sur un grand paravent qui coupait en deux le cabinet de travail.

— Oh! je me doute bien que mon projet ne vous agrée pas, Mademoiselle Florentine, poursuivit gaiement la jeune fille. Par bonheur, ce n'est pas à vous que j'ai souci de plaire : c'est à Madame.

Mme de Guerny, maintenant, contemplait son élève préférée. Le visage de la directrice exprimait une réelle tendresse. Elle dit, avec un gros soupir :

— Chère enfant... hier encore, j'aurais accepté ton offre avec joie. Aujourd'hui...

— Qu'y a-t-il donc de changé en moi depuis hier?

— Tu pouvais te croire abandonnée. A présent, ta tutrice te réclame. N'étant pas majeure, tu ne peux refuser de la suivre...

Une flamme s'alluma dans les yeux de Nancy.

— Ma tutrice? s'écria-t-elle. Il est plaisant, en vérité, qu'elle prétende exercer un droit après l'avoir toujours méconnu! Vous parlez de Mme d'Anglemont, sans doute? Elle est à Bourbon : qu'elle y reste! Je n'ai pas plus besoin d'elle qu'elle n'a besoin de moi.

Mme de Guerny écoutait ces paroles dures avec une gêne visible. Néanmoins, elle n'essaya pas d'interrompre la jeune fille. Celle-ci n'entendit même pas une toux sèche qui sonnait derrière le paravent. Elle continua son petit discours de rébellion, la tête haute, le teint animé :

— Quand mon père est mort, mon oncle d'Anglemont accepta ma tutelle. Le conseil de famille lui adjoignit le président Fabrice comme subrogé-

tuteur. Le premier n'a jamais quitté Bourbon; le second n'a jamais quitté Rennes. Étranges protecteurs que j'avais là! Lorsque M. d'Anglemont disparut, le même conseil de famille lui donna comme successeur le président Fabrice qui s'empressa de déléguer ses droits à ma tante. Fort bien, mais je vous le demande, à vous, Madame, à vous, ma seconde mère, cette tante a-t-elle été digne du rôle qu'elle acceptait? Lequel a-t-elle rempli des devoirs qui lui incombaient? Et soudainement elle aurait le pouvoir de m'emmener d'ici, de m'enlever à cette chère maison, où j'ai vécu mes plus heureux jours? Je suis donc devenue une héritière, pour qu'elle s'occupe de moi?

Cette fois, ce ne fut plus une toux sèche qui résonna derrière le paravent : le meuble s'écroula, renversé par une main preste. Et une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, petite, apparut, les yeux courroucés; elle brandissait une face-à-main en écaille blonde.

— Je te trouve joliment impertinente, Mademoiselle ma nièce! s'écria-t-elle d'une voix étranglée par la colère. Voyez-vous cette créature? Elle est bien élevée... Parlons-en!

Mme de Guerny fronçait le sourcil.

— N'accusez que vous, Madame. Ce n'est pas

moi qui ai voulu cette épreuve. Vous avez exigé que je fisse comparaître Nancy sans lui révéler votre présence chez moi. Sans doute, vous imaginiez que cette enfant ne nourrissait pas des sentiments bien tendres à votre égard. Maintenant, vous êtes fixée. Un peu brutalement, peut-être. A qui la faute?

— Pouvais-je supposer une pareille éducation?

— L'éducation n'a rien à voir là dedans. Nancy se croyait seule entre Mlle Thomasset et moi. C'est une nature franche : elle a dit franchement ce qu'elle pensait. De quel droit en seriez-vous surprise? Vous, sa tante, quelle preuve de tendresse lui avez-vous donnée?

Mme d'Anglemont n'était pas habituée à la résistance. Mais, en dépit de son aplomb naturel, la dignité suprême de Mme de Guerny l'intimidait. Ne trouvant rien à répondre, elle piétinait sur place. Nancy, elle, ne semblait nullement déconcertée.

— Je vous demande pardon, Madame, dit-elle; j'ai manqué sans le savoir au respect que je vous dois.

Mme d'Anglemont allait sans doute riposter par un nouveau coup de boutoir. La directrice reprit d'un ton ferme :

— Entendons-nous bien, Madame. Vous êtes la

tante de Mlle Carlier, et le tuteur légal vous a délégué ses droits. Je n'ai pas à les discuter, mais à les subir. Il vous plaît de nous donner signe de vie après un long silence! La loi est pour vous : je m'incline. Vous avez désiré connaître les secrètes pensées de votre nièce. Peut-être, au fond du cœur, sentiez-vous que cette enfant regretterait de quitter cette paisible maison. J'ai cédé à ce caprice. Cachée derrière un paravent, vous avez entendu... Sachez donc pourquoi j'ai consenti. J'espérais que, mieux au courant des sentiments de Nancy, vous ne la contraindriez pas à vous suivre. Laissez-nous cette chère petite, je vous en supplie. Elle m'aime, et...

D'un bond, Nancy se jeta aux pieds de Mme de Guerny.

— Oh! oui, Madame, gardez-moi... gardez-moi!...

Et la pauvre fille enlaçait de ses bras le corps de sa vieille amie. En ces yeux éperdus, on lisait la détresse de ce jeune cœur. Il faudrait donc s'en aller, quitter le doux asile où toujours, toujours on l'avait aimée, choyée, caressée?... Mlle Thomasset elle-même ne célait pas son trouble. Et cependant l'émotion ne devait pas mordre aisément sur cette nature racornie! Quant à Mme d'Anglemont, elle ne bronchait pas. Lorgnant les deux femmes avec sa

face-à-main, elle semblait étrangère au débat. Nancy eut un moment l'espérance de vaincre cette froide résistance.

— Soyez franche, Madame..., — pardon! ma tante..., vous ne m'aimez pas, vous. Jusqu'à ce jour, j'étais pour vous une indifférente, une inconnue. Ce n'est donc point par tendresse que vous usez de vos droits... Alors ?...

Mme d'Anglemont ramena ses jupes d'un agile mouvement de mains, et s'installa commodément dans un fauteuil.

— Soit, dit-elle, causons. Maintenant, je suis à l'aise. Si j'ai bien compris, ma nièce, vous vous plaisez beaucoup en cette maison. Tant pis! Que voulez-vous? Nous ne sommes pas en ce monde pour écouter nos fantaisies et servir nos caprices. Je suis, de fait, votre tutrice : donc, j'ai pleine autorité sur vous. Sachez-le, ma petite : il est une personne ici-bas qui m'intéresse plus que toutes les autres, une personne dont le bien-être m'occupe très particulièrement : c'est moi-même. Je suis veuve, seule, et rien ne me pèse comme la solitude. Je veux finir mes jours à Marseille, dans cette villa de la Corniche où votre père et moi sommes nés. Que deviendrais-je entre ma quarteronne et mon valet de chambre? A cheveux gris

il faut de jeunes visages : le vôtre m'égaiera. Certes, Mélitte, ma quarteronne, est jolie : mais les négresses, ça ne compte pas. Vos larmes, votre chagrin ne m'émeuvent donc pas du tout...

Mme d'Anglemont s'interrompit une minute pour prendre une pincée de tabac dans une bonbonnière d'argent. Elle continua, toujours sur le même ton :

— Tu serais mieux dans ton couvent? Je n'en doute pas, ma nièce. Mais je m'ennuierais toute seule. Et, tu comprends... moi d'abord! J'imagine bien que tu ne t'amuseras pas follement. Console-toi, va : tout est affaire d'habitude. Quand tu te seras accoutumée à régler ton existence sur la mienne, les choses marcheront toutes seules.

Nancy frissonna. Ce n'était pas une vieille femme égoïste qui parlait, mais bien l'Égoïsme en chair et en os. Mme d'Anglemont s'exprimait tranquillement, sans embarras ni fausse honte. Elle trouvait sans doute sa conduite fort naturelle.

— Tu t'étonnais tout à l'heure que je ne me fusse jamais occupée de toi jusqu'à présent? Tu me la bailles belle, ma petite! Crois-tu donc que je pensais à toi, même une fois l'an? J'habitais un paradis : j'étais parfaitement heureuse... tu comprends? Mais ces chiens de libéraux ont tout bouleversé aux colonies. Depuis que l'esclavage n'existe

plus, rien ne marche à Bourbon. J'ai vendu ma plantation. Et vendu à perte, encore! Enfin, ce qui me console un peu, c'est que j'ai tout mis en viager. De cette façon, il me reste quatre-vingts beaux billets de mille francs à dépenser chaque année. Tu vois que ma succession ne pèsera pas lourd. Tu hériteras mes bijoux. Et encore!...

Mme de Guerny n'avait garde d'interrompre. Sa tendresse réelle pour Nancy souffrait de la contrainte que subissait la jeune fille. Elle ne pouvait s'opposer au départ : au moins la noble femme voulait-elle connaître à fond cette nouvelle venue qui, soudain, imposait tyranniquement sa volonté.

— Après tout, poursuivit Mme d'Anglemont, tu n'es pas tant à plaindre. Tu n'as pas le sou, c'est malheureux, mais ta frimousse est assez plaisante. Je te crois parfaitement capable d'empaumer un homme riche. Choisis-le pas trop jeune, hein? Or, ce n'est pas en restant confinée à la Cadenelle que tu le trouveras. Chez moi, au contraire, tu verras du monde, beaucoup de monde. Quant à tes idées, (elles sont vaguement chimériques, prends garde!) je me charge de les réformer bien vite. Là-dessus, prépare ta malle, ma chère : nous partons dans une heure.

Mme d'Anglemont huma une nouvelle prise de

tabac et se rencogna paresseusement dans son fauteuil. Très satisfaite de son petit discours, la tante! Il lui importait fort peu que sa nièce tremblât devant elle. Néanmoins, elle crut la jeune fille à moitié folle, en la voyant cacher son visage entre ses mains, et brusquement éclater en sanglots. Nancy se jeta de nouveau aux pieds de Mme de Guerny :

— J'ai peur... j'ai peur..., balbutiait-elle dans ses larmes.

Mme de Guerny se leva. D'un geste large, elle imposa ses mains sur le front de Nancy :

— J'avais tort, mon enfant, dit-elle de sa voix harmonieuse et grave. Reste la créature chevaleresque que tu es! Hélas! tu auras tant besoin des dons précieux que le Ciel t'a départis! Certes, tu souffriras, et tu souffriras même beaucoup, avec la nature que je te connais. Je te préfère naïve, franche et crédule. Tu seras souvent trahie?... Qu'importe! Tu auras vécu, puisque tu auras aimé; tu auras vécu, puisque tu te seras dévouée. Le meilleur ici-bas, c'est de se donner, c'est d'ouvrir son cœur sans épargner sa tendresse. Je te bénis, mon enfant! Telle que tu es, l'égoïsme et la méchanceté des autres te blesseront toujours, mais ne t'aviliront jamais.

Mme de Guerny releva la jeune fille, et l'embrassa tendrement. Puis, se tournant vers Mme d'Anglemont, elle ajouta froidement, avec une dignité hautaine :

— Emmenez mon enfant, Madame. Je ne la retiens plus. Vous pourrez changer sa vie, vous ne changerez pas son âme.

Trop fine pour ne pas sentir la leçon, Mme d'Anglemont se mordit les lèvres. En dépit de son aplomb, elle était intimidée par le grand air de Mme de Guerny.

— Je comprends, parbleu! pourquoi ma nièce est impertinente! grommela-t-elle entre ses dents.

— Vous dites? demanda la directrice en fronçant le sourcil.

Et, après un silence, Mme de Guerny ajouta :

— Mademoiselle Florentine, vous donnerez l'ordre qu'on porte les malles de Nancy à la villa de sa tante. Adieu, chère enfant de mon cœur. Mieux vaut ne pas nous revoir...

Et elle sortit, après une légère inclination de tête... C'était fini : le lien se brisait. L'existence de Nancy entrait dans l'inconnu. Et à cette seule pensée le cœur de la pauvre petite se déchirait. Il ne restait plus entre elle et sa tante que Mlle Thomasset. Oh! certes, elle n'avait jamais éprouvé

une bien grande sympathie pour la sous-inspectrice. Mais, en ce moment, cette vieille fille représentait pour l'enfant tout le passé, le passé chéri qu'elle regrettait. Dans un élan de tendresse, elle prit Mlle Thomasset dans ses bras, en répétant : « Oh ! Mademoiselle !... oh ! Mademoiselle ! » avec tant d'émotion communicative, que cette créature séchée par l'âge et les désillusions fut un instant troublée...

N'en est-il pas toujours ainsi ? Hélas ! trop souvent nos affections les plus sincères ne sont que des reflets ! Nancy quittait le doux asile, la maison protectrice. Elle laissait derrière elle un monde de souvenirs, un trésor de sensations. Qu'allait-elle trouver en cette vie nouvelle qui s'ouvrait ? La jeune fille soupira. Sa pensée triste évoquait le vers du poète :

It wakes each silent string !

II

En suivant la Corniche, avant d'arriver au Prado, le voyageur aperçoit une grande villa bâtie sur un monticule. Le jardin part de la route ensoleillée, et grimpe, par des ondulations douces, jusqu'au milieu d'un bois de chênes, de pins et de lentisques. C'est la Germance, ainsi nommée parce que le marquis de Germance y fut arrêté en 93, pour monter ensuite à la guillotine avec quelques bourgeois. C'était, par malheur, une fournée peu *select!*

Le grand-père de Nancy, président de chambre à la Cour de Nîmes, revenait à petites étapes d'un voyage en Italie; il séjourna deux semaines à Marseille, et l'admirable cité fut la grande séductrice pour lui comme pour tant d'autres. Qui n'a souhaité de finir ses jours en la molle tiédeur de cette ville unique? Marseille, à notre époque de prose, de-

meure poétique. C'est la résurrection de la Grèce et de la Phénicie. Le soir, quand le crépuscule rose s'étend sur les flots bleus et les rochers à fleur d'eau, l'esprit s'envole dans les souvenirs de Tyr et de Sidon. Au loin, les grands mâts des navires, géants immobiles qui cherchent le repos après la fatigue des longues traversées; et plus près, étagées les unes au-dessus des autres, les maisons multicolores qu'émaille avant la nuit close un dernier rayon de soleil. L'antiquité revit en ce décor merveilleux : les noms magiques de Sophocle et de Périclès, les légendes dorées qu'immortalisa le génie des poètes, chantent soudainement dans la mémoire, et l'imagination n'a pas besoin d'un grand effort pour que le rêveur se croie contemporain des courtisanes aux bras blancs et des guerriers à l'ondoyante cnémide.

M. Carlier, le président de chambre, s'était marié deux fois. De sa première union, il n'eut qu'une fille, Jeanne, qui de bonne heure épousa M. d'Anglemont, un créole de Bourbon. Elle quitta Marseille, et ne revit plus son père. Depuis longtemps. le magistrat démissionnaire s'était remarié avec une jeune fille pauvre de Toulon. De ces noces tardives, naquit Charles Carlier, le père de Nancy, tué devant une des redoutes de Son-Tay, en enlevant sa compagnie de turcos.

Mais la Germance, peuplée de souvenirs pour la tante, ne disait rien à la pensée de la nièce. En France, les magistrats ne sont riches que de leur patrimoine. A la mort du président de chambre honoraire, on dut vendre la propriété familiale, aussitôt rachetée par la fille aînée. La pauvre Nancy n'avait donc même pas la consolation du « déjà vu » : son cœur ne cherchait pas les vestiges du passé dans ces allées chères à Mme d'Anglemont. Cependant, quand la voiture s'arrêta devant la grille, la jeune fille, malgré son chagrin, ne put retenir un cri d'admiration. Le soir tombait; des ombres violettes plaquaient leurs reflets très doux sur les gazons et les feuilles frissonnantes; une nuée d'oiseaux chantaient dans les arbres... Oh! certes, Nancy souffrait d'avoir perdu sa vieille amie, de recommencer une existence nouvelle, de vivre aux côtés de cette parente égoïste, acariâtre et méchante... La jeunesse possède un tel ressort, que l'enfant se jugea moins malheureuse. Une prison, soit : mais une prison merveilleuse.

— N'allez pas plus loin, dit Mme d'Anglemont au cocher : Mademoiselle et moi nous monterons à pied jusqu'à la maison.

Et elle sauta la première hors de la voiture, tou-

jours alerte en dépit de ses cinquante ans. Un physiologiste aurait deviné bien vite la nature de cette femme. La maladie n'avait aucune prise sur ce corps maigre et nerveux. Malgré sa petite taille, Jeanne d'Anglemont rappelait ces hardies moinesses qu'Agrippa d'Aubigné a décrites de sa plume égrillarde et maligne; créatures agiles et remuantes, au sang vif, au geste prompt, à la parole brève. Rien qu'à la voir, on devinait tout de suite que, de son vivant, feu M. d'Anglemont n'avait point dû la gêner beaucoup.

— Comme cette allée est jolie! reprit-elle en entraînant sa nièce vers le chemin qui contournait la pelouse. Oh! ma chère, ce que j'ai fait de pâtés de sable dans tout ça!... Vois-tu cette grosse poignée d'arbres, devant le bois? C'était l'asile préféré de ton grand-père. La Nymphe, comme il l'appelait. Pourquoi? Parce que naguère une nymphe en plâtre se dressait sur ce piédestal vide. Par une nuit de tempête, un coup de mistral a mis la pauvre dame à terre. Asseyons-nous là, et regarde devant toi. Est-ce assez beau!

Bien beau, en effet. Du haut du monticule, apparaissait la rade de Marseille, à demi barrée par les rochers du Lazaret et le Château-d'If. Au loin, à la ligne bleuâtre de l'horizon, un léger flocon de fumée

noire indiquait le passage d'un paquebot qui s'élançait vers les mers mystérieuses. Que de rêves ils emportent avec eux, ces navires ailés qui s'envolent à travers l'immensité! Où vont-ils? Qui le sait! Marseille n'est plus l'antique Phocée, Phocée la Grecque : aujourd'hui c'est Marseille la Levantine, la Chinoise, la Japonaise; c'est Marseille la mère des comptoirs indiens et sénégalais. De ses flancs cosmopolites la vieille cité arrache des trésors qu'elle jette en prodigue à travers tous les mondes.

Et comme Nancy gardait toujours le silence, sa tante continua :

— Va, j'avais raison. Tu ne seras pas à plaindre. A une condition, pourtant : je veux que tu sois gaie, même si tu n'en as pas envie! Où serait ton mérite, d'abord?

— Je tâcherai de vous obéir, Madame, balbutia Nancy.

— M'obéir? Fort bien. Il faut encore m'aimer. On commence par faire semblant, et puis l'affection vient toute seule. Ainsi, je te défends de m'appeler « Madame ». Trop cérémonieux. Tu es ma nièce, que diable! Tu diras à l'avenir : « Ma tante » ou « Man Jeannette » : c'est le nom que me donnaient les nègres de l'habitation.

Pauvre petite Nancy! Elle pensait, l'enfant, que

l'esclavage est aboli, mais qu'il y a toujours des esclaves. N'en était-elle pas une, elle aussi? Une négresse blanche, que le monde et la loi pliaient au joug de cette méchante maîtresse. Mme d'Anglemont se leva, et toutes deux marchèrent vers la villa. Une grande et belle quarteronne attendait, assise sur un des degrés du perron. Vivement, elle vint au-devant des deux femmes, avec l'agilité nerveuse d'une jeune chatte.

— C'est toi, Mélitte? Eh! mais, tu t'es parée ce soir, ma mignonne! Tu vois cette jolie fille? C'est ma nièce. Il faudra lui obéir... presque aussi bien qu'à moi...

Mme d'Anglemont s'installa commodément dans une grande bergère, en disant :

— Mélitte, un coussin! Mélitte, un tabouret! Mélitte, ma tabatière!

Et la quarteronne s'empressait, active et attentionnée, sachant bien que chaque faute coûtait cher. Par malheur, elle fit un faux pas : en essayant de se retenir pour ne point tomber, Mélitte heurta le coude de « man Jeannette. »

— Maladroite! grommela celle-ci.

Et sa main maigre gifla la joue de la servante, qui ne broncha pas. Mme d'Anglemont goûta une longue prise de tabac; puis elle se mit à examiner sa

nièce. En la lorgnant avec sa face-à-main, elle voulait juger de l'effet produit par sa brutalité. Elle dut être satisfaite : le visage de Nancy exprimait l'horreur et le dégoût.

— Tu t'y feras, va, ma petite. Et surtout imite-moi. Autrement, Mélitte te mangera dans la main. Tous voleurs, menteurs et buveurs, ces nègres! Inférieurs au singe. Au moins le singe a l'instinct.

Nancy était restée immobile. Au lieu de répondre à sa tante, elle alla droit à la quarteronne et la prit dans ses bras.

— Embrassez-moi, ma sœur, et pardonnez à ma tante : elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Non, elle n'était point patiente, man Jeannette! Elle eut presque un accès de rage.

— Oh! oh! balbutia-t-elle d'une voix sèche cela se gâte!...

Elle allait sans doute punir sa nièce de la même façon. Pour cette femme tous les êtres qui se mouvaient autour d'elle lui appartenaient plus ou moins. Mais, à son premier geste, Nancy lui saisit vivement le poignet :

— Je ne vous conseille pas d'user de ces... procédés. Une seule violence, et je porte plainte. Croyez-vous qu'on ne m'arracherait pas à votre tyrannie?...

Et, sans ajouter un mot, elle sortit du salon. A son insu, Nancy venait de frapper un coup de maître. Mme d'Anglemont était lâche, comme toutes les créatures sans générosité. Sa nièce se révélait sous un jour nouveau. Dix minutes avant, man Jeannette ne voyait en elle qu'une pensionnaire pleurarde et sentimentale. Pas du tout. Le caractère de l'enfant se dessinait avec sa franchise et sa loyauté.

— Eh ! eh ! pensa-t-elle... Ce n'est pas la première venue, cette petite !...

Réfugiée dans la chambre qu'on lui destinait, Nancy ne songeait guère à se plaindre, maintenant. Elle se trouvait heureuse, comparée à tant d'autres. Quelque douleur qu'on éprouve, on songe qu'il y a partout et toujours des douleurs ignorées qui sont encore plus aiguës. La jeune fille se rappelait la scène violente de sa tante et de la quarteronne, et sa pensée première lui revenait. Oh ! oui, toujours, toujours, il y aura des esclaves, parce que toujours il y aura des êtres humbles, pauvres, souffrants et plaintifs. Que lui commandait sa conscience? D'être bonne et dévouée, charitable à son prochain, pitoyable aux infortunes humaines. Elle voulait réagir contre les conseils de Mme de Guerny. Sa vieille amie se trompait : on n'a jamais tort d'être

chevaleresque. Oh! son cher don Quichotte, comme il avait raison! Sancho, c'est la prose; le doux chevalier, c'est la poésie. Avec l'un on rampe sur la terre; avec l'autre, on s'envole en plein ciel. Le maître se ruine pendant que l'écuyer s'enrichit? Eh! qu'importe! Le premier a vécu, puisqu'il a souffert. Il a vécu, puisqu'il s'est dévoué aux belles causes, et que les hautes pensées ont fécondé son cœur. Mme de Guerny la plaignait de rester sans armes dans le combat de la vie? Une femme est suffisamment armée quand elle croit et quand elle espère.

III

Depuis huit jours, la nièce gîtait chez la tante. En apparence, rien de changé dans l'existence de Mme d'Anglemont; en réalité, la veuve ne s'ennuyait plus. La présence de Nancy opérait le miracle. Agacée de voir la jeune fille toujours égale d'humeur, mais froide et résistante, man Jeannette essayait naïvement de se faire aimer. Ah! cette petite se croyait la plus forte? Ah! elle jouait aux grands sentiments, embrassant des négresses et se montrant douce et bienveillante? Mme d'Anglemont s'y prendrait autrement pour arriver à ses fins: mais soit. Le résultat serait le même. La domesticité de la Germance était tout ébaubie. Mme d'Anglemont ne se fâchait plus; elle ne grondait plus; elle ne gourmait plus. Telle faute passait inaperçue qui naguère eût encouru la réprimande. Quant à

Mélitte, elle éprouvait pour Nancy une tendresse profonde, une de ces tendresses inconscientes de jeune animal au subtil instinct.

Qui l'avait aimée jamais, la pauvre? Personne. Petite fille d'esclaves, elle gardait par instinct, par tradition, par atavisme, l'habitude de la soumission. Que lui avait-on appris ? A obéir. Et pour la première fois, elle rencontrait une créature humaine qui lui marquait de la sympathie. Et quelle? Une de ces blanches, hautaines et méchantes, dont la main n'est jamais ouverte, dont le cœur est toujours fermé.

— Oh ! Mademoiselle, comme vous êtes bonne! disait-elle un matin en habillant sa jeune maîtresse. Et si vous saviez!... Tout le monde vous adore ici. Madame... c'est Madame, n'est-ce pas? Je n'ai pas le droit d'en médire puisque je mange son pain. Mais deux ou trois d'entre nous voulaient partir qui sont restés à cause de vous...

— Ne me gâte pas avec tes compliments, bonne Mélitte! répliquait la jeune fille en riant.

D'un mouvement gracieux et charmant, la quarteronne s'agenouilla; puis, baisant la petite main tendue :

— Vous gâter? Le pourrait-on jamais assez? Voyez, moi. Je suis née sur la plantation de Ma-

dame, comme maman, comme la mère de maman. Vous m'avez témoigné plus d'affection en huit jours que votre tante en dix ans. Et qui ne vous respecterait pas? Madame elle-même n'ose plus me battre depuis que vous êtes là.

C'était ravissant, de les voir l'une à côté de l'autre, rapprochant leurs visages, échangeant un regard tendre. Elle, la fille du soldat, aristocratique et fine, souriant à la descendante des nègres courbés sur la glèbe. Toutes deux aussi jeunes, toutes deux aussi jolies. Mélitte, avec sa taille fine, avec son visage légèrement bronzé, évoquant la pensée de ces reines hindoues qu'un peuple d'amoureux portait sur le pavois. La grande beauté de la quarteronne c'était le regard; un regard ardent et bon, tendre et sensuel. Les cheveux crépus du métis ont disparu à ce troisième croisement de la race noire avec la race blanche; juste assez pour apparaître ondés et lourds sous le madras rouge coquettement tordu. Comme ceux de sa race, elle oubliait aisément l'heure présente, et murmurait, envolée dans son rêve :

— Je l'ai trouvée, l'amie à qui je pourrai tout dire... L'amie blanche m'a tendu la main; elle m'a embrassée comme si j'étais blanche, elle m'a aimée... Puisqu'elle m'a aimée, peu être *lui* m'ai-

mera-t-il aussi ? *lui* vers lequel ma pensée remonte, quoique je m'en sente indigne... Je *l'*ai vu hier : *il* m'a doucement regardée... S'*il* pouvait m'aimer comme je *l'*aime !

Nancy ouvrait ses grands yeux, écoutant avec surprise ce langage mystérieux. Toute femme a dans le cœur un sentiment inné : la compréhension de l'amour. Certes, elle avait jusqu'à ce moment vécu trop retirée, trop seule, pour qu'une pensée pareille se fût glissée en elle. Mais ce roman inconnu, soudainement évoqué par Mélitte, lui causait une émotion douce. Elle prit la main de la pauvre fille :

— Comment, ma bonne Mélite, tu es amoureuse ?

Celle-ci baissa les yeux, et, d'un geste charmant, mit les mains sur son cœur.

— *Il* est là, répliqua-t-elle, avec cette expression mystique des nègres, des Arabes, des Orientaux, de tous les peuples enfants du soleil.

Une surprise joyeuse éclaira les yeux de Nancy :

— Oh ! raconte, raconte ! dit-elle vivement en battant des mains...

Une aventure bien simple, bien humble, charmante pourtant. Un mois avant, Mélitte s'était trouvée, un dimanche, assise à la messe à côté d'un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans. Grand, mince, élégant, pauvrement habillé, l'inconnu

échangeait quelques paroles avec la quarteronne. Elle le rencontrait encore à la sortie de l'église; et cette fois, elle le voyait mieux. Un beau garçon, ma foi, au geste nerveux, à l'œil brillant. Cependant, il y avait en lui cette douceur que devine l'instinct des femmes, et qui les touche toujours. Et le roman se nouait de la façon la plus naturelle, la plus bourgeoise. Le dimanche suivant, Mélitte le trouvait encore à l'église: cette fois, il s'enhardissait et la reconduisait jusqu'en vue de la Germance. Que lui disait-il? Elle ne savait plus, ayant écouté moins les paroles que leur mélodie. A la troisième rencontre, il avouait son amour; et le cœur de Mélitte battait doucement. Comment ne se fût-elle pas grisée de cette tendresse pénétrante et chaste? L'inconnu ne parlait pas de ses désirs, mais de ses rêves. Il se nommait Pierre Natalis. Ah! s'il était riche, comme il aurait tôt fait de l'épouser, de l'emporter bien loin avec lui! Était-il nécessaire d'être riche? Non, mais au moins ne voulait-il pas pour elle de la misère qu'il acceptait pour lui. L'amour appelle l'amour, et dans cette âme naïve de quarteronne il se glissait sournoisement. La pauvre enfant était plus accoutumée à la rudesse qu'à la douceur. Ne savait-elle point, par les récits de sa mère et de son aïeule, comment les blancs s'y pre

naient pour triompher des filles de couleur? Et voilà qu'un de ces êtres, de la race à ses yeux supérieure, lui parlait comme à une de ses pareilles... Dans ce cerveau mal éclairé par l'instruction fruste de l'école primaire, un souvenir mélodieux chantait... Jadis, à Bourbon, elle avait lu *Paul et Virginie*, et ce jeune cœur espérait vaguement un amour semblable; un amour délicat, immatériel et profond. Elle, elle, Virginie...

Nos sentiments sont nourris par nos rêves. Nous aimons plus pour aimer que pour être aimés. Chez toute créature un peu noble, la passion est avivée moins par le désir d'obtenir que par le besoin de se donner...

Nancy avait écouté, rêveuse, le front baissé.

— Oh ! oui, tu es amoureuse, ma pauvre Mélitte, murmura-t-elle en soupirant.

Un joyeux sourire éclaira le visage de la quarteronne.

— Pourquoi m'appelez-vous « la pauvre Mélitte »? Je suis si heureuse depuis que je le connais !

— Mais, puisqu'il est pauvre, ton M. Pierre! Sais-tu au moins quelle est sa profession ?

— Il me l'a dit, mais je n'ai pas compris.

— Alors que faites-vous donc l'un et l'autre quand vous vous promenez ensemble ?

— Il me parle, et je l'écoute...

Après un silence, elle ajouta :

— Depuis que je le connais, je ne suis plus Mélitte, la petite fille d'une esclave. Il me semble qu'en aimant M. Pierre je suis montée jusqu'à lui... Madame peut redevenir méchante : je n'entendrai pas les mauvaises paroles et je ne sentirai pas les mauvais traitements.

Et pendant que Mélitte s'empressait, heureuse de remplir son office de servante, Nancy restait rêveuse. Comme ce devait être doux et réconfortant, l'amour, pour que cette humble créature fût soudainement transfigurée !

Dans son ignorante chasteté, la jeune fille ne s'était jamais dit qu'elle pourrait un jour rencontrer l'ami, l'amant, l'époux. C'est en toute sincérité qu'une semaine plus tôt elle demandait à Mme de Guerny de la garder auprès d'elle. Son ambition eût été de vivre et de mourir en cette calme maison qu'égaierait toujours pour elle le cher souvenir des années d'enfance. Peut-être changeait-elle lentement de pensée en songeant aux confidences de Mélitte. Toute femme est si bien apte à l'amour que son imagination s'imprègne aisément de tendresse. Et si Nancy, nouvelle venue à la vie mondaine, n'aimait encore personne, elle commençait à aimer l'amour.

IV

— Enfin, qui la connaît, cette merveille ? demanda le petit Saint-Gel.

— Jacques. Il l'a rencontrée sur le Prado, où elle se promenait avec sa tante. Valet de pied !

— Monsieur désire ?

— Voyez si M. d'Orsel est au cercle.

— M. le comte est à la bibliothèque.

Au Petit-Cercle, le club *chic* de Marseille, M. de Saint-Gel avait la spécialité du potin. Non qu'il fût méchant. Mais bavard ! Au moins possédait-il une qualité : celle de n'empoisonner jamais les *racontars* que semait à droite et à gauche sa prodigieuse insouciance. Mais qu'on ne s'avisât pas de jaser plus que lui ! De même il en voulait aux gens qui semblaient cacher leur vie. Aussi déguisait-il mal son dépit de ne rien savoir sur l'incon-

nue. Confiants en son flair habituel, ses camarades l'interrogeaient vainement. D'où venait-elle, cette Mlle Carlier dont on parlait depuis quelques jours? Deux ou trois *vieux* se souvenaient bien de son père, le capitaine. Du diable s'ils se rappelaient qu'il eût laissé une fille! On était mieux renseigné (du moins on croyait l'être, ce qui revient au même), sur le compte de Mme d'Anglemont. Veuve d'un créole de Bourbon; riche; fantasque; spirituelle; pas bonne : le signalement s'arrêtait là. La comtesse annonçait d'ailleurs l'intention de recevoir. C'en était assez pour conquérir des sympathies que le monde accorde aux gens en proportion exacte des plaisirs qu'il attend d'eux.

— Enfin, voilà Jacques! s'écria Paul Houchard, en se levant de sa table de bésigue. Nous allons donc apprendre...

— Apprendre quelque chose? grommela le petit Saint-Gel en haussant les épaules. Vous tombez bien avec Orsel!

Celui qu'on appelait Jacques était un grand garçon, mince, élégant, qui donnait le ton à Marseille. Il imposait une certaine déférence à ces Méridionaux exubérants par son flegme d'homme du Nord. Officier d'ordonnance du général Hattier-Beauvoisin, qui commandait la brigade de cavalerie,

le comte d'Orsel habitait la ville depuis cinq ans. On disait de lui : « Grand nom et petite fortune. » C'était vrai. Les Orsel sont une des plus vieilles familles du Limousin. Ils appartiennent à cette aristocratie de la race et de l'intelligence qui seule a trouvé grâce devant Saint-Simon. Sa tête de brun, fine, bien modelée, plaisait aux femmes, qu'achevaient de conquérir des yeux bleus, fort beaux, mais sans flamme : ces yeux à la fois tendres et durs de l'homme sensuel. Un air de dédain suprême le rendait irrésistible. Les femmes s'entêtent toujours à conquérir ceux qui feignent de les mépriser. « — Je vous aime surtout quand j'ai de la peine à vous rejoindre », écrivait à son galant une femme d'esprit du XVIIIe siècle. Dernier mot des coquettes ! Elles consentent à être vaincues parce que leur défaite est encore une victoire.

— Vous désirez me parler ? demanda Jacques à M. de Saint-Gel.

Le jeune officier rentrait un peu la lèvre supérieure, comme pour accentuer davantage le mépris bienveillant que lui inspirait l'humanité.

— Pas moi. C'est Houchard qui vous attendait impatiemment.

— Impatiemment ?... Non. Exagéré. Nous voulons

savoir ce qu'est cette Mlle Carlier, qu'on dit très belle : pas plus.

— Une fort jolie fille, en effet.

— Et puis?

— C'est tout.

— Ce n'est guère.

— Attendez. Dans trois jours je serai mieux renseigné.

— Pourquoi?

— Parce que je dîne après-demain avec la mystérieuse beauté qui vous intrigue.

Du coup, le petit Saint-Gel fut détrôné. M. d'Orsel passait d'un bond au rang d'homme bien informé. Et comme on le pressait de questions!... La Fontaine affirme que les femmes sont bavardes : pas autant que les *clubmen*. A moins d'être méchantes ou haineuses, les femmes médisent beaucoup et ne calomnient que du bout des lèvres. Au contraire, les « cercleux » n'hésitent jamais.

« — Vous savez que Mme X*** et M. Y***?

« — Bah! »

Le *potin* est amorcé, et de nouveau Basile a raison. On invente les histoires qu'on ignore... Et une femme livrée aux bêtes! On la déshabille, on la traîne toute nue sur la claie. Quand les gens s'éloignent pour le dîner ou le baccara, nul ne

songe qu'il a contribué à salir une réputation, à perdre une créature humaine et à mettre en loques un honneur ! Si, d'aventure, un homme de cœur veut imposer silence aux cancans venimeux, quels éclats de rire, et quelles blagues ! Est-il assez gobeur ! Un terre-neuve, quoi ! Et l'amour-propre étant le plus tenace des sentiments humains, l'orgueil a vite raison de la générosité.

Heureusement pour Nancy, nul ne la connaissait encore. Jacques fut donc forcé d'expliquer comment lui était échue la bonne fortune de cette rencontre. Oh ! mon Dieu, rien de plus simple. Le général Hattier-Beauvoisin, alors lieutenant-colonel, avait connu le capitaine Carlier au Tonkin. Présenté à l'orpheline, il se hâtait d'improviser un dîner en l'honneur de la jeune fille... Quand, après une demi-heure de questions et de réponses, on voulut pousser encore l'interrogatoire, le comte d'Orsel déclara qu'il ne savait plus rien. Nul n'insista; d'autant que la complaisance de Jacques surprenait tout le monde. Ah ! s'ils avaient su !...

S'ils avaient su qu'Orsel, le triomphateur à la mode, celui qui se vantait d'inspirer des passions violentes en restant maître de lui; s'ils avaient su que ce séducteur était séduit, que ce vainqueur était vaincu ! Et par qui? Par une pensionnaire de

dix-huit ans! Quelle revanche pour les jaloux! Mais comment soupçonner une pareille invraisemblance? Rien de plus réel pourtant. Le comte Jacques d'Orsel était éperdument amoureux de Mlle Nancy Carlier : amoureux comme un collégien de sa première grisette. La plus tyrannique des passions était entrée dans ce cœur hautain, dans ce cœur qui se croyait si bien cuirassé.

Une seule rencontre avait suffi. Pour la première fois, ce blasé se trouvait en face d'une femme qui réalisait exactement son idéal de beauté. Il se dégageait de Nancy un charme si puissant, qu'il devenait irrésistible. La vision disparue, l'image ne s'effaçait pas. Et après l'avoir suivie des yeux, Jacques était resté immobile, le cœur remué par des émotions nouvelles. Non pas sans révoltes! Il y avait trop de sécheresse et d'orgueil chez cet homme pour qu'il n'essayât pas de triompher de ce qu'il appelait déjà une surprise. Pendant qu'il remontait à pied la longue promenade du Prado, Jacques s'efforçait de raisonner avec lui-même. Raisonner quand on est si près de la déraison!

« — Je suis un imbécile, pensait-il en haussant dédaigneusement les épaules. J'ai une charmante maîtresse... J'en ai même deux. Une surtout est folle de moi, et je la trouve à mon gré : donc je

n'en aime pas une autre. Puis l'amour ne vient pas de façon si brusque... »

Était-il sincère pendant que sa vanité meurtrie balbutiait de si pitoyables arguments? Certes on est toujours sincère quand on cherche à leurrer son cœur au profit de son cerveau. Qu'importait en cette aventure le souvenir des autres maîtresses? L'une de ces liaisons était presque avouée. Il y en a tant de ces mondaines qui, lasses du mariage, quêtent des consolations qu'on ne leur épargne pas! Nos pères les appelaient des incomprises : moins naïfs ou plus brutaux, nous les nommons des dépravées. Et les deux mots sont inexacts. Ce sont des chercheuses. Les unes courent après le sentiment, les autres après la sensation : toutes ont soif de ce qu'elles ignorent. Jacques ne pouvait sérieusement se croire protégé contre une passion parce qu'une chaîne de fleurs le liait à la blonde, élégante et nigaude baronne de Chevry. L'émotion qu'il sentait en présence de Nancy lui prouvait au contraire la violence de ce nouvel amour : amour spontané comme tous ceux qui durent.

Quarante-huit heures le séparaient de ce fameux dîner où il devait rencontrer Mlle Carlier. Pas un instant il ne cessa de penser à l'inconnue. Une

ensorcelante vision passait et repassait devant ses yeux ravis. De temps en temps, il ne pouvait retenir un geste de colère, et murmurait irrité : « Je suis trop bête ! » Eh ! oui, l'on sait qu'on est bête : mais on se complaît dans sa bêtise !

Le lendemain de cette causerie au Petit-Cercle, le comte fut libre de bonne heure : son général lui donnait congé. Trois jours plus tôt, il eût glissé un billet à Mme de Chevry, et tous deux, en cachette, se seraient sauvés à la campagne. A quoi bon, maintenant, quelques heures de tendre intimité? Il prit son cheval préféré, et partit à travers champs, décidé à dompter son corps par la fatigue. Mais sa pensée inquiète travaillait toujours. Belle folie, en vérité ! Où le conduirait cet amour? Quelle que fût sa vanité, il n'osait espérer que Nancy lui cédât. Le mariage, alors? Mot sinistre, et qui sonne mal aux oreilles d'un jeune homme choyé des femmes. Pourquoi pas, après tout, si ce mariage d'amour était aussi un mariage de raison? Elle devait être riche, cette Mlle Carlier. Sa tante (sans enfants) possédait, disait le monde, une belle fortune. Non que Jacques fût intéressé. Mais l'argent est l'argent. Et puis quand on s'appelle le comte d'Orsel, avec vingt-cinq mille francs de revenus pour tout avoir, c'est la pauvreté. C'est la

misère si la femme épousée n'apporte rien. D'ailleurs, Jacques ne s'arrêta pas longtemps à cette idée. Nancy ne pouvait être qu'une héritière. Tout permettait de le supposer; et l'on croit si bien ce qu'on désire !

Le lendemain, comme il rendait visite à Mme de Chevry, il eut l'agrément d'entendre parler de la jeune fille. On connaissait encore trop peu Mlle Carlier pour en médire. Les envieux se taisaient jusqu'à nouvel ordre. La maîtresse de la maison elle-même, d'habitude peu tendre pour les autres femmes, se montrait vaguement sympathique. Ah! si elle se fût doutée qu'elle parlait d'une rivale!

Juliette de Chevry passait avec raison pour une fort jolie créature. Grande, blonde, élégante, avec des yeux bleus bien fendus, elle plaisait à première vue par un regard curieux et bon. Cette apparente bonté n'était, de vrai, qu'une insondable sottise. « — Paresseuse, gourmande, lascive et hargneuse, voilà Juliette ! » s'écriait naguère le vieux marquis de Matra, son père. Une déclaration si... franche n'encourageait guère les prétendants. Agénor de Chevry fut plus naïf, plus amoureux ou plus entreprenant que les autres. Un an après il devenait la fable de Marseille. Savait-il ou ne savait-il pas?

Philosophe en tous cas. Un de ces philosophes de toutes pièces dont rien ne trouble la robuste sérénité. On citait de Juliette des mots admirables, d'autant plus que son léger zézaiement prêtait aux phrases les plus simples un comique irrésistible.

— Vrai, ma chère, lui disait un jour une de ses amies, votre nouveau flirt, M. de Saint-Gel, est trop bête !

Et la belle de répliquer d'un air indigné :

— Bête ! lui, ma chère ? Mais il est du Jockey !...

Et tout Marseille de répéter, en imitant l'accent :

— Lui, ma *çère ?* mais il est du *Zokey !*

Mme de Chevry se faisait habiller par les premières maisons de Paris, et elle disait avec une moue d'enfant gâtée.

— *Ze* n'ai pas de *çance ! Ze* ne peux pas trouver de couturière qui fasse de moi une *lanzeuse !*

Les gens non initiés à ce parler bizarre, ne comprenaient pas tout d'abord. Il fallait un certain effort d'intelligence pour saisir le sens de cette phrase. On appelle une *lanceuse* la femme du monde qui, par amour de l'économie ou désir du tapage, consent à porter la première les modes audacieuses.

Jacques ne pouvait être épris de cette pimbêche. Leur liaison ressemblait à beaucoup de liaisons du même genre, nées d'une lassitude et d'une curio-

sité. Elle durait, parce que la sensualité de l'amant et l'orgueil de la maîtresse y trouvaient leur compte. M. d'Orsel était trop fin cependant, pour laisser voir son jeu.

— Vous êtes bien bonne, ma chère, de vous occuper de cette petite fille, dit-il en haussant légèrement les épaules.

— Je m'en occupe... je m'en occupe parce que tout le monde en parle!

Il dissimula son sourire railleur.

— Au surplus, continua-t-il, nous verrons bientôt un mariage, si elle est aussi jolie qu'on le prétend.

— Oh! un mariage!

— M[me] d'Anglemont, sa tante, est fort riche... Mais je ne suis pas venu chez vous pour m'occuper d'une autre femme, ma jolie Juliette... Si nous pensions un peu plus à nous?



V

Le général Hattier-Beauvoisin est un de ceux qui inspirent le plus de confiance. Capitaine en 1870, il méritait les deux étoiles à quarante-cinq ans. C'est un homme d'assez de science pour justifier cet avancement rapide, et d'une telle intrépidité que ses hommes le suivraient, comme on dit vulgairement, au bout du monde. Grand, très mince, c'est un cavalier incomparable : le meilleur peut-être de l'armée. Son visage maigre, rouge, tanné par le soleil, est illuminé par des yeux verts d'un extraordinaire éclat. D'allures brusques, dur aux autres autant qu'à lui-même, on le dit peu aimé, mais très craint du soldat. Il leur inspire un sentiment pareil à celui qu'éprouvaient les marins de l'amiral Courbet.

— « Si Anatole... (l'escadre donnait à l'amiral ce

nom familier); si Anatole nous ordonnait de gouverner droit contre terre, nous penserions que c'est idiot... mais on irait en blaguant! »

Absolu dans ses idées, fidèle dans ses croyances, le général ne connaissait point Nancy; mais il avait été lié avec le capitaine. La fille d'un officier tué à l'ennemi était sacrée pour lui. Si bien que, se présentant à la Germance, il fit prier Mme d'Anglemont et Mlle Carlier de lui accorder la faveur d'une entrevue.

— Mademoiselle, dit-il à celle-ci, je suis venu me mettre à vos ordres. Veuillez, dès ce jour, me compter au nombre de vos amis. Ma maison et ma table sont les vôtres. Si Mme Hattier-Beauvoisin n'avait été souffrante, elle eût été heureuse de m'accompagner, et de vous dire qu'elle est de moitié dans mes paroles et dans mes pensées.

Ce langage simple et loyal émut profondément Nancy. En cet homme brusque, hautain, elle devinait un de ces cœurs exquis, presque toujours craintifs et méfiants d'eux-mêmes. La jeune fille ne répondit rien. Elle se contenta de tendre la main au général qui ajouta, après avoir mis un baiser sur les doigts frêles qu'on lui offrait :

— Merci, Mademoiselle. D'aujourd'hui, je vous appartiens.

Il disait vrai. Cette petite lui plaisait. Peu de sen-

3.

timents naissent aussi vite que la sympathie; et Nancy appelait irrésistiblement la sympathie des gens de cœur. En revanche, Mme d'Anglemont n'était pas si bien lotie dans l'esprit du brigadier.

— La pauvre enfant est mal tombée, disait-il à la générale, en hochant la tête. Je connais peu cette Mme d'Anglemont, mais le cœur ne l'étouffe pas. Une de ces créoles qui regrettent l'esclave et le fouet du commandeur. Enfin, vous verrez, ma chère.

Mme Hattier-Beauvoisin adorait son mari. Fière de ce brillant soldat, elle n'aurait eu garde de penser autrement que lui. Lorsque Mme d'Anglemont, une fois l'invitation acceptée, fit sa visite de remerciement, elle ne manqua pas d'aigrir encore l'antipathie qu'elle inspirait.

— Figurez-vous, général, que ma nièce voulait rester chez Mme de Guerny... Est-ce que vous la connaissez, cette poseuse?

M. Hattier-Beauvoisin s'inclina railleusement :

— Je serais indigne d'être un soldat, Madame, si je n'éprouvais pour cette noble femme tout le respect qu'elle mérite.

La comtesse ouvrit nerveusement sa tabatière. Non que la bonne dame fût interloquée ! Mais cette petite opération lui permettait toujours de réfléchir pendant quelques secondes.

— Allez, allez, général! On sait que l'épaulette tient toujours pour l'épaulette. Braves gens de guerre! Ils se défendent entre eux. C'est vraiment très respectable. Et Mme de Guerny est veuve d'un chef de bataillon, pas vrai? Enfin, comme je vous le disais, Nancy ne voulait pas me suivre. J'ai dû agir d'autorité.

Mme Hattier-Beauvoisin jeta un long regard sur la jeune fille, un regard tendre empreint de profonde pitié.

— Vous adoriez Mme de Guerny, n'est-il pas vrai, mon enfant? J'ai entendu parler d'elle par plusieurs de ses élèves.

Nancy réprimait avec peine un gros soupir:

— On ne peut dire qu'elle soit bonne : c'est la Bonté. Qui oserait se flatter de ressembler à une pareille femme?

— Tandis qu'il est facile de me ressembler, à moi, n'est-il pas vrai, Mademoiselle ma nièce? interrompit Mme d'Anglemont de sa voix pointue.

— Il n'est pas question de vous, ma tante, répliqua doucement la jeune fille. Vous savez bien que le respect m'interdit de vous juger.

— Mademoiselle Nancy aimera vite Marseille et la vie mondaine, ajouta la générale, désireuse de changer la conversation. Nous présenterons par-

tout cette belle fille-là. J'ai commencé de l'aimer à cause de son père : je continuerai à cause d'elle-même.

Ce petit incident et quelques autres à peu près pareils achevèrent de changer les résolutions de Mme d'Anglemont. On affectait de regarder Nancy comme une victime, et sa tante comme la méchante fée : celle qui, dans les contes, emprisonne traîtreusement les infortunées princesses. Aussi commençait-elle à rager ferme! Tout d'abord, en prenant sa nièce avec elle, man Jeannette voulait se donner une compagne. Mais quelles conversations étaient possibles entre ces deux femmes de natures si différentes? L'une égoïste, l'autre généreuse; l'une sèche et mauvaise, l'autre tendre et bonne? Pas une idée qui leur fût commune, pas un raisonnement qui leur fût commun. Peut-être Mme d'Anglemont se serait-elle résignée. Mais elle ne plaisait à personne, tandis que Nancy plaisait à tout le monde. Et c'était intolérable!

Non, certes, elle n'aimait pas sa nièce le jour où elle se présentait chez Mme de Guerny : une aimable indifférence, pas plus. Presque aussitôt se produisait le heurt de ces deux caractères dissemblables. A l'indifférence première succédait une sorte de curiosité. Une nature bizarre, cette petite. Ce serait amu-

sant de vaincre ses répugnances et de se glisser peu à peu dans ce jeune cœur instinctivement fermé. Voilà que maintenant un troisième sentiment succédait aux deux premiers. Après la curiosité, l'aversion. Ah! on se permettait de plaindre Nancy? La pécore verrait ce qu'il en coûte d'éveiller des sympathies maladroites!

Les créatures mauvaises, comme man Jeannette, n'arrivent pas d'emblée à la haine. Chez elles, la haine n'est qu'une résultante d'aigrissements successifs. Mme Hattier-Beauvoisin et ses amies se prenaient de tendresse pour la jeune fille? Cela suffisait pour que sa tante la détestât après l'avoir jalousée. Mme d'Anglemont guettait l'occasion de se venger : cette occasion vint brusquement.

Le général habitait sur le Prado une grande maison, splendidement ornée par les trophées de ses campagnes anciennes. A Marseille, on citait surtout le fumoir comme une des curiosités locales. Des faïences claires, des japonaiseries criardes et des étoffes somptueuses sonnaient contre les murs des fanfares de couleurs. Sur les divans couverts de tapis de Perse, un amoncellement de coussins montait vers des trophées d'armes, des armes naïves ou extravagantes. Les bahuts pliaient sous le poids des bibelots rares : ivoires, bronzes, porcelaines et

cloisonnés. Dans les angles, grimaçaient de fabuleux dragons. Aux fenêtres, de doubles stores de soie tendrement peinte laissaient filtrer un jour mourant, un jour de Rêve...

C'est là que M. Hattier-Beauvoisin se plaisait à recevoir ses amis, dont le plus cher, Désiré Roller, ne pouvait manquer au dîner offert en l'honneur de Mlle Carlier. Rien ne ressemble plus à une petite ville qu'une grande : ce sont les mêmes *potins* colportés par plus de gens, voilà tout. Aussi le monde de la haute bourgeoisie, des grands industriels, où vivait M. Roller, était tout aussi curieux que le monde des Saint-Gel, de connaître l'étoile nouvelle apparue au firmament de Marseille.

Elle, Nancy, sentait parfaitement l'importance de ce début. Si peu coquette qu'elle soit, une femme l'est toujours assez pour savoir ce qu'elle vaut. La jeune fille avait surpris des regards curieux, des sourires bienveillants qui l'eussent éclairée, à défaut des colères pointues de sa tante. Trop pauvre pour rivaliser avec les opulentes Marseillaises, Nancy était aussi trop fière. pour cajoler Mme d'Anglemont. Puis, à quoi bon une riche toilette? Aidée de la fidèle Mélitte, Mlle Carlier se composa un costume très simple : une modeste robe de foulard crème, avec un gros ruché de tulle-illusion

ourlant la jupe, garnie en rubans de même nuance; une ceinture-empire remontait très haut sur le corsage, légèrement décolleté. L'étoffe, souple, moulait les formes parfaites de Nancy. La quarteronne, après l'avoir habillée, jeta un cri d'admiration :

— Oh! Mademoiselle!... Mademoiselle!... Ils seront tous amoureux de vous!

— Flatteuse!

Et cependant, se mirant dans la glace, Nancy se souriait à elle-même. Ses cheveux ondés étaient relevés à la grecque. Çà et là s'échappaient des mèches folles : et cette coiffure la faisait ressembler à quelque fine Athénienne du temps de Périclès. La fille de l'Attique pouvait apparaître à la fille de Phocée : toutes les deux n'avaient qu'à se regarder pour se comprendre. Elle se sentait gaie, heureuse de vivre, la pauvre petite. Il en est souvent ainsi et l'on a rarement des appréhensions pour l'avenir. Comment Nancy se fût-elle doutée qu'une seule soirée déciderait de son existence? Rien ne pouvait l'effrayer en cette maison amie, où tous l'accueillaient les bras tendus en souvenir de son père.

Elle s'asseyait à côté de la générale, qui tenait à la placer auprès d'elle, quand un homme de haute

taille, très blond, le teint coloré, s'approcha des deux femmes.

— Ma chère amie, dit-il à Mme Hattier-Beauvoisin, voulez-vous me faire la grâce de me présenter à Mademoiselle?

C'était M. Désiré Roller, l'un des premiers industriels de Marseille. Président de la Chambre de commerce, il dirigeait une immense savonnerie fondée par son arrière-grand-père, au commencement de la Restauration. Personne ne s'expliquait qu'ayant dépassé la quarantaine il n'eût pas encore songé à se marier. Réserve ou prudence? Quel que fût le sentiment qui le fît agir, on ne le lui pardonnait pas. Les mères de famille sont impitoyables et se montrent féroces contre les millionnaires attardés dans le célibat. La vieille marquise de Brévalley, qui faisait autorité, défendait seule l'infortuné Désiré.

— Vous me la baillez belle, vous autres! Pourquoi se marierait-il, ce garçon? D'abord, il est mûr, très mûr. Et quand on n'a pas commis cette bêtise-là étant jeune, il est habile de ne s'y décider jamais. D'ailleurs, avec ses allures de lourdaud et son caractère de collégien, je le plains s'il convole. Il est voué!

— Ne vous y trompez pas, Madame, répliquait

le général en souriant. Pas si lourdaud, l'ami Désiré! Timide, j'en conviens. Est-ce donc péché mortel? Je le connais depuis l'enfance : c'est le meilleur cœur, le plus généreux, le plus loyal. Si jamais il y a une M[me] Roller, les autres femmes pourront l'envier.

La marquise haussait les épaules et maintenait son opinion :

— Tous les mêmes, ces officiers galonnés jusqu'à l'épaule ! Une jeune fille se soucie peu des qualités « du cœur et de l'esprit », comme disent les circulaires matrimoniales : il faut être veuve pour apprécier le moral plus que le physique et savoir qu'on vit moins avec la beauté de son mari qu'avec son caractère.

Quant à M. Roller, il se souciait fort peu des avis de celui-ci ou de celui-là. Il répondait naguère à l'un de ses amis qui l'interrogeait aussi sur le même sujet :

— Je suis resté garçon parce que je n'ai jamais aimé.

Et c'était vrai. Cet homme, bâti comme un cuirassier, s'attardait négligemment dans les amours faciles et sans lendemain. Très actif, absorbé presque exclusivement par ses usines et les multiples détails de son industrie, il allait peu dans le

monde. Comment se fût-il épris d'une des jeunes filles à la mode? Quand le soir venait, le solide travailleur se changeait en élégant. Au Petit-Cercle, dans la coterie des jeunes gens, on l'aimait et on le respectait beaucoup. A la longue il était devenu l'arbitre des petites querelles. Grâce à son autorité, elles se dénouaient rarement sur le terrain.

Nancy ne devina rien de ce caractère très noble. De coutume, les jeunes filles sont peu observatrices. La fumée de leurs dix-huit ans les grise comme un vin généreux. Elle ne vit en M. Roller qu'un bourgeois plus riche que les autres. Comment eût-il frappé son attention? Très timide, Désiré ne sortit guère des banalités courantes; pendant le dîner, placé à côté d'elle, il n'osa pas se livrer à sa nature. Méfiant de lui-même, il prononçait à peine quelques phrases, que sa voisine écoutait d'une oreille distraite. C'est que toute l'attention de Nancy se concentrait sur le beau Jacques. Très brillant, ce soir-là, il *posait* réellement en l'honneur de la jeune fille. Pour elle, il improvisait des histoires gaies et pas méchantes. Les toilettes de Mme X..., les équipages de Mme Y..., ou les prétentions d'une *prima-donna* géante : tous les cancans du jour et même ceux du lendemain! Et dits d'une façon leste, avec

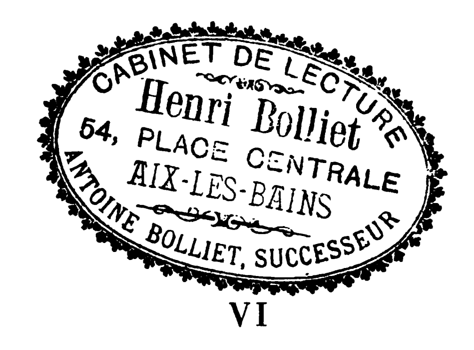
un air bon enfant qui eût déridé les plus moroses. Comment une innocente ne se fût-elle pas laissé prendre? Jacques n'avait que du bagout : Nancy le trouva spirituel. Il se contentait de médire sans calomnier : elle le jugea bon. On était habitué à voir le comte d'Orsel brillant : ce soir-là, sa verve étonna tout le monde. A la fin du dîner, M[lle] Carlier était conquise.

— Eh bien! mon enfant, lui demanda la générale, vous ne vous êtes pas trop ennuyée?

Nancy rougit un peu, évitant une réponse directe. De vrai, elle fut très flattée que Jacques s'occupât d'elle. Lentement, elle s'enhardit, et sa timidité première disparut. N'ayant pas l'habitude du monde, elle devenait brave en croyant sincères tous ces témoignages de sympathie, qui n'étaient que pure curiosité.

— Décidément, cette petite est une fieffée coquette! dit avec un dépit mal déguisé M[me] Soulac, dont le mari siégeait comme vice-président au tribunal de Marseille. Voyez comme elle flirte avec le comte!

Sans qu'elle s'en doutât, Nancy était fort surveillée. Les femmes qui se trouvaient là avaient toutes des prétentions : les jeunes pour elles-mêmes, les mûres pour leurs filles. Comment



VI

— Et il s'appelle?

— Jacques!

Mélitte sourit. Depuis le matin, sa jolie maîtresse lui racontait les menus incidents de la veille.

— Vous êtes amoureuse, Mademoiselle! Je m'y connais.

Les deux jeunes filles éclatèrent de rire. Elle était si experte, cette Mélitte!

— Vous plaisantez... vous plaisantez... Oh! je ne me trompe guère. Où est le mal, après tout? Vous l'épouserez, ce monsieur, et je ne le plains pas. D'abord, je quitte Madame, et j'entre à votre service. Vous voulez bien de moi?

Nancy haussa les épaules.

— Tu es folle, Mélitte. L'amour... déjà? Tu vas trop vite. Certes, il me plaît, M. d'Orsel, mais...

Elle soupira tristement. Mlle Carlier se savait pauvre. Jacques était-il riche? Elle ignorait même ce qu'il pensait d'elle. Sans doute, une femme se leurre rarement sur les sentiments qu'elle inspire. Encore, pour juger sainement, faut-il qu'elle reste de sang-froid : et le brillant officier intimidait un peu Nancy. D'ailleurs, en s'interrogeant, elle hésitait à se répondre. Était-ce vraiment de l'amour, cette préoccupation très douce qui la hantait? Quelques heures plus tard, la jeune fille ne pouvait plus douter. Une visite s'étant présentée à la Germance, Mme d'Anglemont fit demander sa nièce. Celle-ci eut un serrement de cœur en reconnaissant la nouvelle venue, cette Mme Soulac dont elle devinait l'hostilité souriante.

— Oh! chère petite, s'écria la femme du magistrat, en une explosion de tendresse, que je suis heureuse de vous complimenter! Vous n'imaginez pas le succès que vous avez eu hier soir.

Mme d'Anglemont se renfrogna vite. Chaque éloge décerné à sa nièce lui crevait le cœur. Armée de sa face-à-main et de sa tabatière, elle se résignait déjà, quand tout à coup sa perspicacité aigrie découvrit une alliée dans cette bavarde.

— C'est vrai, chère madame, vous ne pouvez pas savoir... Le whist vous absorbait. Cette jolie

fille a conquis tout le monde, même le mondain célèbre, le comte Jacques d'Orsel.

— Elle a rougi, observa Mme d'Anglemont.

— Je sais bien que les flirts du comte ne sont jamais sérieux, continua la méchante bourgeoise : il a le cœur pris... Vous ne connaissez pas Mme de Chevry? Une femme ravissante. Elle adore Jacques, qui le lui rend bien. On peut être tranquille! il ne la quittera que pour épouser une grosse dot. C'est bien naturel, n'est-ce pas? Il n'a pas le sou, ce garçon!

Mme Soulac éprouvait une jouissance infinie à débiter son petit discours. Nancy devenait tout à coup très pâle : elle ignorait encore l'art de feindre.

— Eh! eh! pensa de nouveau la tante, elle en tient, la petite!

— Vous savez, poursuivit l'impitoyable pécore, je vous raconte les *on-dit.* Ils ont d'ailleurs toute apparence de raison, et quand vous connaîtrez la jolie Juliette... (c'est Mme de Chevry qui s'appelle Juliette), vous serez toutes les deux de mon avis... Je ne vous ennuie pas, chère madame ?

Oh! non, elle ne s'ennuyait pas, Mme d'Anglemont! Elle insista beaucoup pour connaître à fond toute l'histoire. Et Mme Soulac ne se faisait jamais

prier, surtout lorsqu'elle avait la joie de médire ou le plaisir de tourmenter. La pauvre Nancy dut subir tout le récit des amours de Jacques avec l'élégante mondaine; où et comment ils s'étaient connus, et de quelle époque datait leur intimité. Enfin, après une heure de bavardage, Mme Soulac se décida gentiment à quitter la place. Elle s'en alla ravie, la chère dame ayant noté avec délice les agacements successifs de la jeune fille.

Celle-ci craignait d'être interrogée, même grondée. Man Jeannette avait dû lire si aisément le secret de sa nièce sur ce franc visage! Pas du tout: la tante reprit sa tapisserie d'un air indifférent, et dit de sa voix la plus naturelle :

— Je n'ai pas besoin de toi.

Restée seule, Mme d'Anglemont songea. Non, sa nièce n'aimait pas encore le comte d'Orsel : mais il lui plaisait infiniment. On ne pouvait en douter, après avoir observé l'effet des paroles prononcées par Mme Soulac. Mariage impossible, du reste, entre les deux jeunes gens dénués de fortune. Alors, que faire? Laisser la jeune fille s'embarquer dans un roman qui ne serait jamais dénoué? Du coup, la tante prenait sa revanche. Sa rancune s'aiguisait au souvenir des blessures reçues. Nancy l'avait offensée, chez Mme de Guerny d'abord, ensuite a

peine arrivée à la Germance. Chaque parole de cette enfant était une critique inconsciente de ses paroles, à elle. L'impertinente créature verrait ce qu'il en coûte de jouer la chevalerie et les grands sentiments ! Si Mme d'Anglemont avait su que le temps et le hasard travaillaient à son profit !

Elle donnait l'ordre d'atteler pour la promenade quotidienne, quand on lui annonça le général Hattier-Beauvoisin. Il lui plaisait peu, mais elle ne pouvait fermer sa porte. Et puis, cette visite inopinée succédant au dîner de la veille piquait sa curiosité toujours en éveil.

— Je crains de vous importuner, Madame, dit le général en entrant. N'est-ce pas l'heure où vous sortez d'habitude?

— Le plaisir de votre visite me console aisément.

— Vous êtes mille fois bonne. Croyez bien qu'il a fallu une circonstance grave...

Et, sans faire languir Mme d'Anglemont, dont les yeux brillaient déjà, M. Hattier-Beauvoisin aborda franchement la question.

— Je suis chargé, Madame, de vous demander la main de mademoiselle votre nièce.

Elle eut un sursaut d'étonnement.

— La main de Nancy!

— Oui, Madame : mon ami M. Désiré Roller n'a pu la voir sans s'éprendre d'elle, et il serait fort heureux si vous consentiez...

Mme d'Anglemont cachait avec peine son trouble joyeux. La veille, elle eût impitoyablement fermé sa porte aux épouseurs. Elle n'avait pas pris sa nièce chez elle pour la céder à un mari. Mais la petite scène de l'après-midi donnait fort à penser. La bonne dame ne pourrait pas toujours garder Nancy : cette enfant se marierait un jour ou l'autre, et, le hasard aidant, qui sait ? il adviendrait que le comte d'Orsel... Non, non, mieux valait l'enchaîner tout de suite à cet homme de quarante-six ans qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'aimerait jamais... En une minute Mme d'Anglemont eut pris son parti.

— Veuillez répondre à votre ami, général, que sa recherche ne peut que flatter ma nièce. Seulement, je ne vous cache pas que seule elle disposera d'elle-même. Je vous prie de me garder le secret : il faut que j'habitue Nancy à cette idée d'un mariage. J'irai demain prier Mme Hattier-Beauvoisin de vouloir bien dîner chez moi dimanche prochain ; M. Désiré Roller vous accompagnera l'un et l'autre, et...

Le général jugea prudent de ne pas insister da-

vantage. De vrai, il n'espérait pas une si prompte réussite. Persuadé que la tante détestait sa nièce, il craignait que Mme d'Anglemont ne combattît un projet qui pouvait assurer le bonheur de Nancy. Et pas du tout! Il trouvait une alliée quand il redoutait une ennemie. Dès lors, plus d'opposition. Certes, elle ne viendrait pas de Mlle Carlier. Ayant le cœur libre, pourquoi refuserait-elle un galant homme, riche à millions, conquis tout entier par une passion subite? Au surplus, le général goûtait fort cette idée de garder le secret. Toutes les mères de famille, furieuses qu'une si belle proie leur échappât, seraient capables de se liguer contre la jeune fille. Au contraire, on préparait tout dans le mystère : et, le jour où la nouvelle éclaterait... trop tard pour rien empêcher!

Contre l'attente de M. Hattier-Beauvoisin, Désiré fut déconcerté par la réponse que son ami lui rapportait.

— Ma parole, tu es extraordinaire! s'écria le général. Voilà que tu me boudes au lieu de me sauter au cou! Mme d'Anglemont t'accepte : n'est-ce pas déjà beaucoup, et que pouvais-tu souhaiter de mieux?

Ce qu'il souhaitait, le pauvre homme, eh! le savait-il bien lui-même? Un amour tenace, irrésis-

tible, s'était emparé despotiquement de ce cœur jusque-là fermé.

— Ne te hâte pas de me condamner, répliqua-t-il en soupirant. Tu sais que j'avais le mariage en horreur. Bien souvent, tu m'as blâmé de rester garçon... Je te disais toujours : A quoi bon? A quoi bon associer une étrangère à ma vie? Le temps passait, et je ne regrettais pas de vieillir... Quand j'ai vu Mlle Carlier, j'ai oublié mes quarante-six ans... j'ai senti que je serais toujours malheureux si je ne l'épousais pas. C'est une folie! je le sais bien. Je suis trop vieux pour elle... Eh! mon ami, il n'y a pas que les jeunes gens qui sachent dompter un cœur. Pense donc aux trésors de tendresses que j'ai longtemps économisés! Que Nancy m'accepte, et je la gâterai si bien qu'elle finira par me rendre un amour égal au mien.

Désiré se tut quelques secondes, comme dominé par sa pensée. Il reprit avec une chaleur croissante :

— Sache tout! Me fût-il prouvé que je marche droit au malheur, je m'entêterais dans ma résolution. Ne me demande aujourd'hui ni sagesse ni prudence. Est-ce qu'on a la force d'être sage, quand on est vaincu par l'amour? Est-ce qu'on a le courage d'être prudent quand on ne peut plus se raisonner soi-même?

Le général connaissait la nature violente et concentrée de son ami. Qu'eût-il répondu à cet homme atteint d'aliénation? On ne sait jamais ce qu'on fait quand on épouse une femme? De toutes les loteries le mariage est la plus incertaine. Folie, peut-être; du moins, c'est la seule qu'on ne puisse pas recommencer tous les jours.

VII

— Tenez, Mademoiselle, voilà M. Pierre, dit tout bas Mélitte à Nancy.

Et elle lui montrait un grand jeune homme, très simplement vêtu, qui se tenait debout dans un coin de l'église. Les femmes ont l'art de regarder sans être vues. Nancy dévisagea M. Pierre avant qu'il se fût même aperçu qu'on l'examinait.

— Il est charmant, répliqua Mlle Carlier avec un sourire.

C'était bien le mot que méritait Pierre Natalis. Élégant, d'allures très fines, on l'eût remarqué partout. Non qu'il fût beau : rien de plus haïssable que ce qu'on appelle vulgairement un joli garçon. Pierre avait une tête incorrecte, comme hachée à coups de serpe; mais les cheveux blonds, très épais et rejetés en arrière, découvraient un front

noble et plein de pensées, le front un peu renflé vers les tempes des artistes et des penseurs. Ses yeux noirs étaient superbes ; leur flamme chaude éclairait le visage. Mélitte ne pria guère ce matin-là. La présence de son « amoureux », ainsi qu'elle disait, lui causait une émotion qui la rendait encore plus jolie. Tout à coup, Nancy, qui promenait son regard autour de l'église, eut un tressaillement en apercevant Jacques. Il était là pour elle : comment douter? Le jeune homme ne la perdait pas de vue.

Le service achevé, Jacques se fraya rapidement un chemin à travers la foule, pour se trouver sous le portail au passage de Mlle Carlier. Il aurait pu lui adresser la parole : il n'osa pas. Cet homme, si hardi avec les autres femmes, se sentait intimidé par cette petite fille. La victoria attendait, rangée dans le bas-côté de la rue. Comme le valet de pied s'approchait, Nancy lui dit :

— Nous rentrerons à pied.

Et elle partit d'un éclat de rire.

— Tu comprends, Mélitte? Il faut être bonne. Si nous prenions la voiture, *nos* amoureux ne pourraient pas nous suivre.

— Vous riez, vous riez, Mademoiselle... C'est le pauvre Pierre qui ne rit pas! Vous comprenez? Comme

vous êtes là, il lui est impossible de venir à moi.

Une délicieuse matinée. Un gai soleil luisait dans le ciel, rafraîchi par trois jours de mistral. Les deux jeunes filles, alertes et vives, remontaient le Prado, toujours escortées par leurs chevaliers. Cependant, à l'angle de la rue Paradis, Jacques tourna brusquement à droite et disparut.

— Le tien est plus fidèle ou plus tenace, dit Nancy un peu piquée... Mais non : je l'accusais à tort. Regarde!

Mme d'Anglemont s'avançait à leur rencontre. Le comte l'avait aperçue de loin, et ne voulait pas être surpris en flagrant délit de galanterie. Très souriante, ce matin, Mme d'Anglemont! Sa nièce aurait dû se méfier.

— Le beau temps invitait à marcher, dit-elle en prenant le bras de la jeune fille, pendant que la quarteronne restait respectueusement à quelques pas en arrière.

— A propos, ma petite, j'ai oublié de t'avertir : nous avons du monde à dîner ce soir.

— Ah!

— Fais-toi belle... Tu m'entends? fais-toi très belle.

Et, comme sa nièce l'examinait avec curiosité, Mme d'Anglemont se mit à rire, d'un rire méchant qui sonnait faux.

— Je tiens à ce qu'on te trouve jolie... Sais-tu pourquoi? J'ai invité un beau garçon qui est épris de toi; tellement épris qu'il m'a demandé ta main.

La comtesse sentit le bras de la jeune fille trembler contre le sien. Après quelques intants de silence, la tante continua :

— A propos, as-tu vu du monde à l'église? Mme Hattier-Beauvoisin, peut-être? Non? Alors le comte d'Orsel, j'en suis sûre. Est-ce qu'il te plaît, le comte d'Orsel?

Nancy n'avait pas la force de répondre. Une joie folle entrait dans son cœur. Comment eût-elle soupçonné ce jeu cruel? Sûrement, sa tante disait tout en ne voulant rien dire. Elle ne nommait pas le « beau garçon » qui demandait sa nièce en mariage; mais, en parlant de Jacques, elle forçait la jeune fille à deviner. Après avoir franchi la grille de la Germance, Nancy n'y tint plus. Elle se jeta au cou de Mme d'Anglemont, et l'embrassa tendrement, en balbutiant :

— Merci, merci... Vous êtes bonne...

Puis, confuse, elle s'enfuit dans une allée. En sa naïveté, elle s'accusait d'avoir méconnu sa tante. Volontaire, colère, peu patiente, soit : mais tendre aussi. Mélitte demeura stupéfaite quand elle apprit

l'aventure : elle ne reconnaissait plus sa maîtresse. D'instinct, la quarteronne devina le piège. Elle allait avertir Nancy, peut-être lui crier : « Prenez garde !... » Mais un tel bonheur luisait dans les yeux de la jeune fille, que la servante n'eut pas le courage de la détromper. Hélas ! les désillusions viennent assez vite ! Toute cette journée, Nancy fut pleinement heureuse. Jusqu'à ce moment, elle se plaisait à bavarder avec Mélitte, à lui parler de Jacques. C'est que la sympathie que lui inspirait le comte ne s'était pas encore métamorphosée en passion. Elle envahit Nancy tout de suite, brusquement, lorsqu'elle se crut recherchée par le jeune homme.

Le cœur humain ressemble à ces grands champs que le paysan a labourés pour la saison des semailles. Quels grains jettera-t-il entre les sillons fraîchement creusés ? La terre généreuse n'attend que l'orge ou le blé pour que la moisson lève. De même un cœur vierge : il attend le premier amour. Sera-ce l'inconnu qu'on rencontrera demain ? Quel qu'il soit, il peut paraître : il lui suffira d'un regard ou d'un sourire, et la moisson d'amour lèvera.

Cette honnête fille *préférait* le comte d'Orsel la veille encore. Se croyant aimée, elle aima ; elle aima parce qu'elle s'imaginait en avoir le droit. Et

soudain, elle eut la pudeur de ce sentiment nouveau. Vainement la quarteronne l'interrogeait, Nancy soupirait en rougissant, et gardait le silence. Tout entière à son rêve, elle ne se rappelait même plus les paroles envenimées de Mme Soulac. Plus experte, elle se fût dit qu'un comte d'Orsel ne pouvait épouser une femme pauvre. Mais la question d'argent n'existe pas quand on a dix-huit ans, quand la vie s'ouvre large et souriante, quand les illusions premières ne sont point fanées.

Comment s'habillerait-elle pour le dîner? Grave question! Par délicatesse de pensée, elle voulut porter encore la robe du dîner. Nancy se souvenait que Jacques l'avait félicitée de son bon goût. Et puis, elle se disait qu'à son âge la vraie parure, c'est l'éclat de la jeunesse et le charme de la sincérité. Quand elle descendit au salon, Désiré Roller, le comte d'Orsel, le général et sa femme s'y trouvaient. La pauvre petite se sentait intimidée et confuse. Il lui semblait que son cher secret ne lui appartenait plus, que tous ces étrangers lisaient dans son cœur comme dans un livre ouvert.

Jamais Jacques ne fut plus brillant. Il voulait faire impression sur l'esprit de la jeune fille, ne se doutant guère de la grande place qu'il y possédait

déjà. Le comte, à son insu, conspirait avec Mme d'Anglemont. En le voyant si gai, si rieur, si confiant, Nancy fut persuadée qu'elle était la cause première de ce bonheur. Désiré, placé à côté d'elle, prononçait à peine quelques mots. Comment supposer que c'était lui l'amoureux, lui qui attendait avec angoisse une réponse favorable ? Le pauvre homme rougissait et pâlissait tour à tour, convaincu que Mlle Carlier n'ignorait rien. L'amour véritable est toujours timide : les femmes le savent bien. Est-ce que la moins coquette n'est pas plus rouée, plus habile que le pire des libertins ? Mais Nancy était encore trop jeune. Elle ne s'occupait nullement de son voisin, ne voyant que Jacques, n'entendant que Jacques. « C'est pour moi, pensait-elle, qu'il est spirituel et charmant. » Dans chacune des paroles que le jeune homme prononçait, elle devinait une allusion discrète. Certes, elle eût éclaté de rire en apprenant la vérité. M. Roller, ce colosse, capable d'une passion délicate ! Un incident inattendu acheva de bouleverser la pauvre petite. On sortait de table, quand Mme d'Anglemont dit à sa nièce :

— Montre à M. d'Orsel le palmier que j'ai rapporté de Bourbon.

Nancy ne comprit qu'une chose : c'est que sa

tante voulait lui ménager un tête-à-tête de quelques minutes.

— Venez-vous dans la serre, Monsieur ? dit-elle à Jacques, en célant à peine son trouble.

Le comte ne se berçait d'aucune illusion. Nancy ne serait jamais sa femme, et l'honneur lui défendait d'émouvoir cette jeune âme. Mais l'homme le plus honnête n'a guère de scrupules, quand son cœur est pris. D'ailleurs, habitué aux succès, sûr de triompher, Jacques ne savait pas résister aux élans de sa nature sensuelle. Quand il se trouva seul, dans la serre, avec cette jolie fille, un frisson de désir le secoua. D'un mouvement brusque, il attira Nancy dans ses bras, en murmurant d'une voix douce :

— Je vous aime... Je vous aime...

Stupéfaite, elle étouffa le cri d'effroi qui montait à ses lèvres. Déjà M. d'Orsel avait disparu. Elle se laissa tomber sur un siège, défaillante. Un horizon s'ouvrait devant elle : il lui semblait qu'elle devenait une autre femme absolument dissemblable : ce baiser inattendu, cette caresse subite la révoltaient et la ravissaient à la fois... Puis elle songea que son absence prolongée étonnerait les convives de sa tante : elle rentra dans le salon.

— Eh ! petite, lui cria Mme d'Anglemont, qu'as-tu donc fait de M. d'Orsel ?

Nancy regarda autour d'elle : Jacques n'était point là. Par quelques mots prononcés, elle comprit que Mme Hattier-Beauvoisin lui avait demandé son bras pour une promenade dans le parc.

— Vous plaît-il de les rejoindre, Mademoiselle? dit M. Röller, en s'approchant de la jeune fille.

Ce fut la comtesse qui répliqua :

— Non, cher monsieur : je garde l'enfant. Il faut que je lui parle. C'est vous que je renvoie, au contraire. Vous entendez, général ?

Les deux hommes échangèrent un regard. Ils devinaient pourquoi Mme d'Anglemont désirait demeurer seule avec sa nièce.

— Eh bién! petite, quelle réponse dois-je faire? J'ai bien observé le manège de ton amoureux. Il est sérieusement pincé, crois-en mon expérience.

— Mais, ma tante...

— Je ne prétends pas te contraindre : toi seule disposeras de ton sort. Il est pourtant de mon devoir de te donner quelques conseils. Tu n'as pas de fortune, et tu n'en auras jamais...

— Oh! je vous en supplie! Vous savez bien que les questions d'argent me répugnent!

— Tant pis, sarpejeu! Certes, tu es jolie : je suis trop fière de toi pour ne pas en convenir. Il est possible qu'un nigaud s'éprenne de toi

plus tard. Mais « un bon tiens... » Tu connais le proverbe ? A ta place, je dirais « Oui », sans barguigner. Après tout, il est bien, ce garçon. Il t'apporte son nom, — un beau nom ! — fort respecté à Marseille. Enfin, sache qu'il n'est pas une jeune fille qui ne serait flattée d'être recherchée par lui...

Que pouvait-elle répondre ? Elle ignorait le double sens de ces paroles perfides. Nancy pensait à Jacques : sa tante pensait à Désiré... La jeune fille cacha sa tête dans ses mains, et balbutia :

— J'accepte !

— Bravo ! s'écria Mme d'Anglemont. Voilà une affaire réglée !

Elle se leva lestement et fit quelques pas sur la terrasse.

— Eh ! général... venez un peu par ici !

Oh ! elle était bien tranquille ! M. Roller et son ami ne vaguaient pas au loin. Il suffisait pour tout comprendre de regarder Désiré, pâle et tremblant.

— Cher monsieur, lui dit la comtesse d'une voix triomphante, elle consent. Embrassez votre fiancée !

Nancy jeta un cri d'épouvante. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle la fiancée de cet homme ! D'un geste brusque, elle étendit les mains, comme pour se défendre, et tomba raide sur le tapis...

VIII

Une pâle veilleuse éclaire la chambre... Voyant sa jeune maîtresse râler d'angoisse, Mélitte a ouvert la fenêtre : un rayon de lune glisse discrètement entre les tentures écartées, et les deux lueurs se confondent, mettant un nimbe argenté au front de la petite malade. Mme d'Anglemont est montée après avoir congédié son monde.

— Tu passeras la nuit, Mélitte : laisse dormir cette enfant. Si elle est plus souffrante, tu viendras me chercher.

Puis elle est redescendue, pour rassurer le bon Désiré, qui se lamente et se désole, ne comprenant rien à cet évanouissement subit. Mme d'Anglemont n'est pas en peine de lui expliquer l'événement : les femmes comme celle-là sont toujours d'une rare ingéniosité.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher neveu...

(quelle jouissance que d'articuler ces trois mots!) Nancy est très sensible... trop sensible même. Rentrez chez vous. Il ne serait pas séant que vous restassiez plus longtemps. Demain matin, je vous permets de venir afin de prendre des nouvelles...

Il est parti, angoissé malgré ces bonnes paroles. La villa s'est enveloppée d'ombre et de silence, et là-haut, étendue dans son lit, la pauvre créature a retrouvé la douleur avec la connaissance des choses. Oh! comme elle pleure! C'est qu'elle y voit clair maintenant. Sa tante a deviné le secret penchant qui entraîne Nancy vers Jacques. Et froidement, cruellement, cette méchante femme a joué avec ce cœur de dix-huit ans. Elle est si facile à duper, la pauvre petite! Les moindres incidents de cette semaine, si courte et si remplie, se retracent devant son souvenir. Elle juge sa tante, Jacques, elle-même, avec l'effrayante lucidité des natures nerveuses.

Sa tante s'est vengée : pas autre chose. Nancy se rappelle tout. Elle a blessé dans son orgueil cette femme vindicative. Mme d'Anglemont a feint d'oublier et de pardonner; puis elle a patiemment attendu l'heure de la revanche. Mais comment, elle, elle Nancy, a-t-elle pu être assez naïve pour croire?... Hélas! n'est-on pas toujours naïve quand on aime

sincèrement, et que c'est le premier amour? Ne voulant de mal à personne, elle était incapable de se méfier. Puis son cœur conspirait contre elle, son pauvre cœur si meurtri, si blessé! Elle aimait Jacques, et s'imaginait qu'il l'aimait également.

Le baiser! Elle sentait encore le baiser de cet homme! Comme il s'était joué d'elle, lui aussi! Quand il l'avait serrée entre ses bras quelques heures auparavant, sa pudeur de vierge ne s'était pas révoltée : elle considérait Jacques comme son fiancé... Et, à l'idée que cet étranger qui ne lui était rien, qui ne lui serait jamais rien, l'avait enlacée passionnément, un frisson de dégoût la secouait des pieds à la tête. Mais qu'est-ce qu'il pensait d'elle, grand Dieu? Car, elle ne doutait plus; jamais le comte d'Orsel n'avait pensé à la choisir pour femme. Il lui faisait la grâce de la trouver belle et l'honneur de la désirer : pas plus. Est-ce qu'avec son nom et sa mince fortune il pouvait s'empêtrer d'une fille sans le sou? Alors, pourquoi cette comédie?

Pourquoi? Hélas! oui, sa tante l'avait leurrée; mais elle, elle Nancy, avait été la première complice. Sûre de son amour pour Jacques, elle avait cru à l'amour de Jacques pour elle. Comme on s'abuse toujours dans le sens où l'on espère, il avait

été facile à Mme d'Anglemont de duper l'innocente. Le résultat? La main de Mlle Carlier était promise à M. Roller. Nancy perdait le fiancé qui lui plaisait, et du même coup se voyait liée au fiancé qui ne lui plaisait pas...

Elle pleure, elle pleure toujours... Agenouillée devant le lit, Mélitte presse les mains de la pauvre désolée.

— Mademoiselle, Mademoiselle... du courage!

Du courage? Comment en aurait-elle? Il en faudra cependant pour dire à M. Roller qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne peut pas l'épouser. Et comment expliquer à cet homme qu'elle ne connaît pas l'erreur où elle est tombée? Comment lui dire : « C'est vous qui demandiez ma main : j'ai cru que c'était un autre. Pour cet autre, je répondais : Oui, pour vous, je refuse... » Non, elle n'oserait pas. Mais si elle osait, qu'adviendrait-il? C'est qu'elle ne se marierait pas. Alors elle continuerait de vivre à la Germance, sous la férule de cette tante mauvaise et rancunière? Elle serait condamnée à subir ses méchantes paroles, ses taquineries de toutes les heures? Au contraire, en épousant M. Roller, Nancy devenait libre. Bien plus, elle devenait riche. Au lieu de pâtir sous le joug de Mme d'Anglemont, la jeune fille prenait sa place dans le monde...

Elle n'aimait pas Désiré? Belle raison! Ne savait-elle pas à présent ce que valent l'amour et les serments des hommes? Il fallait bien qu'elle se mariât un jour ou l'autre, à moins qu'elle ne consentît à rester toujours une esclave. Alors pourquoi pas Désiré ?

La pauvre petite ne se rendait pas compte que le sang-froid lui faisait défaut. Le dépit et la crainte se partageaient son cœur : dépit de s'être trompée sur le comte d'Orsel; crainte de retomber au pouvoir de man Jeannette. Après tout, M. Roller était un galant homme que chacun estimait. Nancy se rappelait la phrase prononcée par le général : « Si jamais il y a une Mme Roller, toutes les femmes pourront l'envier... » Mais ce n'étaient là que des considérations secondaires. Avant tout, la jeune fille voulait devenir libre. Et le mariage lui donnait à la fois la liberté, la fortune, l'indépendance.

Elle ne pleure plus maintenant. Sa nature énergique, amollie un instant par l'amour, se retrouvait tout entière. Elle était bien la fille de son père : courageuse et forte devant le péril. Le premier abattement passé, elle regardait l'avenir avec courage. Elle n'aimait pas Désiré; mais il n'y a pas que l'amour dans la vie. Elle remplirait, du moins, son rôle d'épouse et de mère, si Dieu lui

accordait des enfants. Et, sa résolution prise, elle s'endormit apaisée, sinon consolée, bien résolue à remplir son devoir.

Mme d'Anglemont n'était pas sans inquiétude. Quelle mine lui ferait sa nièce à leur première entrevue? Le lendemain de cette nuit douloureuse, vers onze heures, elle frappait à la porte de Nancy. Celle-ci écrivait. En voyant sa tante, la jeune fille se leva : très calme, le visage reposé, elle l'embrassa en lui souhaitant le bonjour.

— Hum! pensa la comtesse, elle ne semble pas très émue.

— Je vous demande cinq minutes, et je suis à vous, ma tante, dit Nancy avec un sourire. Je voudrais avant le déjeuner achever cette lettre pour Mme de Guerny.

— Ah! tu écris à...

— N'est-il pas naturel que ce soit la première personne à qui j'annonce mon mariage?

Mme d'Anglemont ne la perdait pas des yeux. La tranquillité de sa nièce l'intimidait.

— Ou je me suis trompée, ou décidément cette petite est très forte, pensait la comtesse.

Les cinq minutes écoulées, Nancy s'assit à côté de sa tante sur la chaise longue.

— Il faut que je vous remercie, man Jeannette,

dit-elle de sa voix douce. Une mère n'eût pas été plus attentive et plus prudente que vous. Vous voyez que j'ai suivi vos conseils. Soyez assurée que je ne serai pas une ingrate.

Nancy parlait très calme, sans moquerie apparente; une ironie vague perçait à peine sous ce petit discours.

— J'ai fait une *gaffe!* songea Mme d'Anglemont.

Elle prit sa face-à-main pour mieux examiner la jeune fille; et, après une large prise de tabac :

— Causons peu, mais causons bien, s'il te plaît, ma nièce. Il paraît que tu as réfléchi pendant la nuit. Tant mieux! J'imagine pourtant que ce mariage, que tu acceptes ce matin si aisément, ne te plaisait guère hier au soir.

— Parfaitement exact, man Jeannette. Vous convient-il de savoir quel petit travail s'est opéré dans mon esprit? Voici : j'ai lentement appris à me méfier de moi-même. Ainsi que me l'a reproché Mme de Guerny, chez moi le cœur et l'imagination emportent toute logique. Pendant quelques jours, j'ai manqué de raison. N'étais-je pas assez folle pour croire que j'aimais le comte d'Orsel, pour croire que le comte d'Orsel m'aimait? Vous m'avez détrompée..., un peu rudement peut-être... Ce n'en est pas moins fort heureux pour moi.

J'épouserai M. Roller sans l'aimer : soit. L'amour naîtra plus tard.

Man Jeannette écoutait avec attention. Puisque sa nièce ne se révoltait plus contre ce mariage, Mme d'Anglemont ne tenait nullement à le conclure.

— Mais, ma petite, rien ne t'oblige à consentir...

— Je le sais. Cependant, je consens : il ne me coûte nullement de devenir Mme Roller.

— Pourtant, si tu crois être malheureuse?

— Je ne sais ce que l'avenir me réserve, mais je ne serai jamais aussi malheureuse dans la maison de mon mari que dans la vôtre.

La comtesse eut un cri de rage:

— Insolente!

Nancy fit une gracieuse révérence.

— Vous avez gagné la première manche, moi la seconde. Tâchez de ne pas perdre la belle!

Man Jeannette n'eut pas le loisir de répliquer; Mélitte entrait :

— M. Roller est au salon. Il demande comment Mademoiselle a passé la nuit.

— Prie M. Roller de m'attendre, mon enfant. Je descends.

Nancy parlait avec une si calme autorité que sa tante ne la reconnaissait plus. On eût dit que cette jeune fille, enfant la veille encore, avait été sou-

dainement mise hors de pages. Elle s'effaça très poliment, afin que Mme d'Anglemont passât la première, et toutes les deux rejoignirent l'industriel. Très inquiet, ce brave homme! Aussi ne put-il retenir un cri de joie en voyant la bonne mine de Nancy. Elle vint à lui, les mains tendues.

— Vous avez dû me trouver très sotte, n'est-il pas vrai? Une grande fille comme moi s'évanouir comme une petite maîtresse! C'est ridicule, je le sais et m'en excuse.

Désiré baisa longuement, tendrement, ces doigts minces et blancs qu'il tenait prisonniers entre les siens. Une poignante émotion lui coupait la parole.

— Asseyez-vous là, près de moi, continua Nancy : ma tante veut bien le permettre. N'est-il pas vrai, man Jeannette?

Mais man Jeannette ne pensait pas à répondre. Elle s'efforçait de cacher sa rage. Pendant quelques minutes, elle resta immobile. Puis tout à coup, craignant de ne pouvoir se dominer plus longtemps, elle sortit prestement du salon en faisant claquer la porte. La jeune fille éclata de rire.

— N'ayez crainte, Monsieur : ma tante a ses humeurs noires, ce matin. Puisque nous sommes seuls, vous plaît-il de nous expliquer loyalement?

— Nous expliquer, Mademoiselle? A quoi bon?

Vous consentez à devenir ma femme : je n'ai pas besoin d'en savoir davantage !

Nancy hocha doucement la tête.

— Cela vous suffit, à vous, non pas à moi. Vous me faites l'honneur de me donner votre nom : au moins faut-il que vous me connaissiez. Vous êtes riche, très riche, Monsieur; moi, je n'ai rien. Je désire donc que nous soyons mariés sous le régime de la séparation de biens.

Désiré eut un sursaut d'étonnement.

— Mais c'est impossible ! Je ne puis accepter...

Elle souriait toujours.

— Il faudra bien que vous acceptiez : c'est la condition formelle que je mets à mon consentement.

Désiré soupira tristement.

— Vous êtes cruelle, Mademoiselle. Pourquoi me refuser ce grand bonheur de partager ma fortune avec vous ? On est si heureux d'enrichir celle qu'on aime... Et je vous aime tant !... Oui, vous me regardez avec surprise. Je suis resté si muet jusqu'à présent ! Pardonnez-moi. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, à ce dîner chez le général, je suis... comment dirais-je ?... je suis atteint d'aliénation mentale !

— Alors marions-nous bien vite : vous serez plus tôt guéri.

— Que vous êtes bonne de me permettre de vous aimer, de vous confier à moi!... Si vous saviez!... Vous êtes le premier, l'unique amour de ma vie. Jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, jamais femme n'avait fait battre mon cœur. Vous m'êtes apparue, et du premier regard j'étais conquis. Je vous revois telle que vous étiez ce soir-là, avec votre robe de foulard crème, sans un seul bijou... A peine osais-je parler. Vous m'intimidiez, pensez donc! Le lendemain, j'ai dit à Mme Hattier-Beauvoisin : « Je serai le mari de Mlle Carlier, ou je mourrai garçon. » Je ne croyais pas que vous pussiez m'accepter si vite, je suis si indigne de vous! Et non pas moi seulement, mais tout le monde. Quel homme est assez beau, assez noble, assez généreux pour vous mériter? Tenez, je ne sais plus ce que je dis tant je suis troublé, je...

Il n'acheva pas. De grosses larmes coulaient sur ce rude visage. L'émotion se gagne vite. En voyant ce colosse pleurer, Nancy sentit son cœur battre. Elle n'aimait pas Désiré, mais elle éprouvait pour lui une sympathie vraie. Pas de femme que ne flatte une adoration sincère.

— Vous vous exagérez beaucoup le prix que je vaux, répliqua-t-elle gaiement. Je ne me plains pas; mais méfiez-vous de la désillusion!

Il eut un geste passionné.

— Vous devenez ma femme... Quelle désillusion puis-je craindre?

— Vous verrez, vous verrez! Du moins, plus tard, vous ne m'accuserez pas de vous avoir déguisé la vérité... Voici ma tante qui revient: embrassez votre femme, Monsieur.

Ce ne fut pas un baiser qu'elle reçut, mais dix.

— J'arrive bien! s'écria man Jeannette, qui, le poing sur la hanche, accoudée à la terrasse, les surveillait jalousement. Elle fit volter sa face-à-main, et, de sa voix moqueuse :

— Ne vous gênez pas, mon beau monsieur!

— Pardonnez-moi, Madame... mais vous-même, hier soir, m'aviez permis...

Puis, se tournant vers Nancy, Désiré ajouta :

— Quand pourrai-je revenir?

— Demandez à ma tante. Moi, j'aurai toujours du plaisir à vous recevoir.

Quand Mme d'Anglemont fut seule avec sa nièce, elle haussa les épaules.

— Mon Dieu! que les amoureux sont sots! Voilà un homme qui passe pour intelligent: il ne s'aperçoit même pas que tu l'épouses par dépit!

Nancy se mit à rire gaiement:

— Je suis fâchée de vous détromper encore, ma

chère tante. J'épouse M. Roller parce qu'il me plaît. C'est un brave cœur.

Le déjeuner fut silencieux. Man Jeannette rageait toujours. Impossible à défaire, ce mariage-là. D'abord Mme d'Anglemont ne se souciait pas de devenir la fable de la ville. Puis les droits d'une tutrice ne sont pas ceux d'une mère. Nancy avait dix-huit ans, et le tribunal pouvait ordonner son émancipation. Soutenue par la famille Roller, par le général, la jeune fille verrait sa requête favorablement accueillie. Mme d'Anglemont savait sa nièce énergique et courageuse. Quel scandale si elle disait en pleine salle d'audience : « Tant que ma tante a cru que je serais malheureuse en épousant M. Roller, elle a voulu le mariage : elle ne le veut plus parce que de mon plein gré j'accepte la main d'un galant homme. »

Il fallait donc que man Jeannette se résignât. Après tout, son propre intérêt lui commandait de rester en bons termes avec Nancy. Cette petite prendrait une grande place dans le monde. Guidé par elle, Désiré pouvait ambitionner une fortune politique, qui sait ? monter très haut. Or, Mme d'Anglemont était de celles qui respectent toujours le pouvoir, surtout le pouvoir étayé par des millions... Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Le repas fini, elle mena Nancy dans sa chambre.

— Je t'ai préparé mon cadeau de noces, petite.

— Un cadeau... vous ?

Mme d'Anglemont feignit de ne pas comprendre l'ironie cachée sous cet étonnement. Elle semblait toute changée, la bonne dame : et mielleuse, confite en sourires, elle ne rappelait que de très loin la man Jeannette des jours précédents.

— Regarde ! dit-elle en sortant un écrin de son coffret à bijoux.

Nancy jeta un cri d'admiration. Sa tante lui donnait un collier de perles à trois rangs qu'elle avait reçu jadis de M. d'Anglemont au premier anniversaire de leur mariage.

— Merci, ma tante... Moi qui adore les perles !

Elle ne put résister au désir d'attacher le collier à son cou. Pendant qu'elle se regardait coquettement dans la glace, Mélitte entra, et battit joyeusement des mains :

— Oh ! que vous êtes jolie, Mademoiselle !... Vous savez qu'à Bourbon nous donnons toujours des surnoms aux personnes que nous aimons le plus : n'est-ce pas, man Jeannette ? Vous, Mademoiselle, nous ne vous appellerons plus que « Belle Madame »...

IX

Depuis huit jours, M. et Mme Roller sont partis pour l'Italie. A peine mariés, ils ont fui vers le soleil. L'heureux époux de Nancy a loué la plus élégante villa de Bordighera pour y abriter sa lune de miel. Et pendant ce temps, la jolie Mélitte, passée au service de sa jeune maîtresse, s'est installée dans cette somptueuse demeure que Désiré possède sur le Prado. Bien contente, la quarteronne d'avoir quitté la tante pour la nièce. D'abord, de femme de chambre, elle est montée au rang d'intendante. Puis, elle est si douce à se faire obéir, la souriante Nancy ! Enfin, en restant à Marseille, Mélitte peut songer à ses amours, à elle ; grave question, maintenant qu'elle n'a plus à s'occuper des amours de la jeune fille.

Cette propriété, qu'on appelle à Marseille les

Imbergères, a été achetée, il y a trente ans, par l
père de Désiré. C'est une sorte de petit châtea
construit au fond d'un parc. Chaque soir, quan
les serviteurs sont éloignés, quand nulle oreill
indiscrète n'écoute, Pierre Natalis se glisse entı
les ombres, par la grille entr'ouverte, et ces êtrє
charmants se disent leurs chastes tendresses. Mé
litte ne connaissait jusqu'alors ni la vie ni la prc
fession de son amoureux. Elle le savait pauvre
elle le voyait discret. Son cœur l'avait entraînée veı
lui dès le premier jour. Mais, quand elle apprit c
qu'il était, quelle digne et courageuse existence
avait menée, le sentiment qu'elle éprouvait s
changea vite en adoration.

Pierre était le fils d'un petit instituteur de l
campagne provençale. Le père, ambitieux pour ce
enfant de sa vieillesse, usa ses dernières ressource
à lui procurer l'éducation d'un bourgeois riche
Tant de sacrifices ne devaient pas être perdus : toı
de suite, l'adolescent se montra discipliné et tra
vailleur. Il achevait à peine de conquérir ses di
plômes quand l'instituteur mourut. Qu'allait de
venir l'orphelin ? Une seule carrière lui plaisait
celle d'homme de lettres. Il rêvait d'être poète
espérant illustrer le nom obscur légué par so
brave homme de père. Amère folie, lorsqu'on n'

IX

Depuis huit jours, M. et Mme Roller sont partis pour l'Italie. A peine mariés, ils ont fui vers le soleil. L'heureux époux de Nancy a loué la plus élégante villa de Bordighera pour y abriter sa lune de miel. Et pendant ce temps, la jolie Mélitte, passée au service de sa jeune maîtresse, s'est installée dans cette somptueuse demeure que Désiré possède sur le Prado. Bien contente, la quarteronne d'avoir quitté la tante pour la nièce. D'abord, de femme de chambre, elle est montée au rang d'intendante. Puis, elle est si douce à se faire obéir, la souriante Nancy ! Enfin, en restant à Marseille, Mélitte peut songer à ses amours, à elle ; grave question, maintenant qu'elle n'a plus à s'occuper des amours de la jeune fille.

Cette propriété, qu'on appelle à Marseille les

Qu'importe! Le bonheur goûté n'est-il pas le m
Certes, car ce bonheur n'est jamais absolu,
toujours relatif à la conception que nous en :
formée.

Mélitte était assez belle pour inspirer un ca
sensuel; et Pierre assez jeune pour que ce ca
devînt aisément de l'amour. Elle était quarter(
Eh! le savait-il? Il fallait le regard exercé
créole pour reconnaître l'origine aux yeux e
ongles. Une servante? Et lui-même qu'était-il (
De vrai, Natalis ne fit pas tant de raisonnem
Il s'abandonna sans résister à la griserie délic
de son cerveau. Pendant les deux mois que
le voyage de noces, il ne manqua pas une
fois le rendez-vous du soir. Mélitte avait c
un bosquet assez épais, dans un fourré de h
et de lentisques. Les jeunes gens s'asseyaien
un banc l'un près de l'autre, et s'aimaient ch
ment dans l'ombre protectrice. Pas une seule
sée sensuelle. Quand elle lui tendait ses l
fraîches, il imposait silence aux désirs qui ard
son corps. Et leurs causeries continuaient,
moins c'était une causerie que ce monologue
poète élevant peu à peu l'intelligence d'une
fille au niveau de la sienne.

Le croisement des races est un de ces mys

qui confondent le physiologiste. Quand le quarteron ou l'octavon sont doués, ils produisent des êtres extraordinaires. Mélitte ne pouvait en devenir un : son instruction primitive avait été trop rudimentaire. Du moins, elle se formait peu à peu, arrivant par degrés à la compréhension d'un langage si nouveau pour elle. Un poète ? D'abord ce mot ne lui disait rien. Puis, quand Pierre lui parla d'un grand poète de Bourbon, son *pays* à elle, quand il lui récita les magnifiques vers de Leconte de Lisle, la quarteronne frissonna d'admiration.

Elle y sentait l'âme de sa terre natale, l'âme des ruisseaux et des arbres ; elle y buvait des pensées, des rêveries, des souvenirs. Rien qu'en fermant les yeux, la jeune fille revoyait les paysages doux à son cœur. Et, si elle ne goûtait pas encore la marmoréenne beauté de la forme, du moins elle subissait le charme physique des strophes cadencées. Instinctivement musicienne comme ceux de sa race, elle se laissait bercer par cette mélodie. Puis, lentement, quand Pierre l'eut initiée à la splendeur des rimes, à la majesté des nombres, à l'harmonie des syllabes, cette admiration s'augmenta d'une sorte de respect religieux.

Et son amoureux était un de ces êtres rares ! Ce fut une jouissance pour son cœur beaucoup plus

que pour son orgueil, car elle n'était pas assez compliquée pour mettre de la vanité dans le sentiment. Ainsi lui échut la plus grande joie qu'elle eût encore goûtée. Un soir, Pierre lui dit :

— Vous ne douterez jamais de moi, quoi qu'il arrive?

Elle se réfugia dans les bras de Natalis avec une confiance d'enfant gâtée.

— Merci! murmura-t-il.

Puis, après un silence :

— Il faut que je parte pour Paris.

Pour Paris!... Elle ne prononça pas un mot. Si Pierre parlait de partir, c'est qu'il le fallait... Peut-être n'aurait-il pas révélé ce gros secret qu'il cachait depuis six semaines; mais il sentit tant d'angoisse dans le silence de la jeune fille, qu'il avoua tout. Eh bien! oui, depuis deux mois il avait chanté sa passion pour elle : un beau volume qui s'appellerait la *Chanson de l'amour*. Toutes les nuits, en la quittant, il travaillait jusqu'à l'aube, jetant dans ses vers le trop-plein de ses désirs contenus.

Melitte ne comprit qu'une chose : c'est que *son* poète faisait d'elle une muse, une créature d'élection. Elle ne devina pas l'égoïsme inconscient des artistes, qui, d'ordinaire, se servent du sentiment au profit de l'art. D'un mouvement brusque, elle saisit

la tête de Natalis entre ses mains, et baisa longuement ces lèvres jeunes qui l'avaient chantée. Pour la première fois depuis la naissance de cette idylle, une pensée ardente se glissa dans le cerveau de la jeune fille. Puis, par une réaction naturelle, elle fondit en larmes.

— Ne pleure pas... ne pleure pàs... je t'en prie! murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Quand il la vit un peu calmée, Pierre voulut la reprendre dans ses bras. Mais elle l'éloignait doucement, elle toujours si soumise à ses caresses.

— Ce soir..., laisse-moi seule... veux-tu? J'ai besoin de penser à tout ce que tu m'as dit. Mais écoute. J'ai reçu ce matin une lettre de Bordighera. Belle-Madame revient dans quinze jours : passe avec moi ces deux semaines de liberté que nous avons encore.

— Tout ce que tu voudras!

— Tu partiras plus tard, quand je ne serai plus maîtresse de mon temps.

— Alors, demain ici, à la même heure?

— Non, demain... reste chez toi, en quittant le journal.

Natalis redevint tout triste; c'était elle maintenant qui souriait.

— Tu as souhaité me faire une surprise : c'est moi

qui t'en réserve une. Aussi ne m'interroge pas : j
ne te dirais rien.

Il la prit encore une fois entre ses bras, et s'en
fuit à travers les arbres. Elle le suivait des yeux
puis, quand elle n'entendit plus le sable de l'allé
crier sous les pas du jeune homme, Mélitte remont
lentement chez elle. Nancy, avant de partir, lu
avait assigné, dans les communs du château, u
petit appartement de trois pièces. C'est dans ce
asile que la quarteronne passait le meilleur de se
journées. Elle lisait, elle songeait, se récitant tou
bas les vers de son poète. Quand elle rentra dan
sa chambre par cette nuit superbe, Mélitte ouvri
toute grande sa fenêtre qui donnait sur le parc
Offrant son front brûlant à la brise de mer, elle
s'enfonça dans ses pensées.

Quel serait leur sort à tous les deux? Elle la
femme de Pierre? Impossible. Bien qu'elle n'eû
qu'une notion incertaine des conventions sociales
Mélitte sentait bien que cet être jeune et passionné
qui pouvait tout espérer de l'avenir, subirait un
déchéance le jour où elle porterait son nom. U
poète épousant une servante? Ce serait une mésal
liance que le monde ne pardonnerait pas. Et ell
voulait que pour ce monde-là Pierre fût un de
premiers. Mais alors quel serait son rôle, à elle, l

pauvre? De se dévouer. Qui l'aimait, ce grand homme inconnu? Personne. Plus de parents; pas encore d'avenir. Elle seule, l'humble fille, elle seule, l'adorait d'une adoration très complexe qu'elle n'aurait su jamais analyser. Mais, avec son instinct de femme, elle devinait que son amour, à elle, ne ressemblait pas aux autres amours. Elle était un peu la protectrice de cet homme qui la dominait de toute son intelligence. Son devoir lui commandait de chérir Pierre, non pour elle, mais pour lui; non pour le bonheur qu'il lui donnerait, mais pour les joies qu'elle saurait lui apporter. Cette conception, qui ne fût pas née dans un cerveau d'Européenne, germait aisément en cette tête africaine, façonnée par l'atavisme à ne pas concevoir l'amour sans l'échange des réalités physiques.

Comment la quarteronne eût-elle hésité devant cette tâche d'un dévouement accepté? Pierre l'élevait jusqu'à lui; Pierre lui insufflait une sorte de fierté joyeuse, de contentement orgueilleux : en échange, elle livrait le seul trésor qui lui appartînt. Peut-être aurait-elle évité quelque temps encore l'inévitable dénouement, si Natalis eût demandé. Mais il ne demandait rien. La pensée même d'une impureté n'effleurait pas l'imagination de la jeune fille. En se donnant à Pierre, elle se don-

nait pour toujours, moins à son amant qu'à son maître...

Les heures coulaient. Déjà l'aube blanchissait la cime des arbres. Comme toujours, à la fin des tièdes nuits provençales, un souffle invisible passait, apportant avec lui les senteurs salines de la mer, les parfums épars dans toute la forêt, où l'odeur douce des mimosas se mêlait à l'odeur plus forte des verveines. Mélitte restait toujours accoudée à sa fenêtre, buvant avec délices les haleines de cette nuit embaumée. Et quand elle s'endormit souriante, ses rêves la bercèrent joyeusement.

Le matin, de bonne heure, elle s'occupait de la maison, s'acquittant de sa mission avec activité. Connaissant les goûts de sa maîtresse, elle désirait qu'au retour, celle-ci fût satisfaite de son intendante. On est si heureux de travailler pour ceux qu'on aime! Puis, elle avait besoin de se trouver libre de bonne heure. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, sa besogne achevée, elle remonta dans son petit appartement. Elle voulait se faire belle, et, très doucement, la jeune fille souriait à son rêve. Fermant les yeux, elle se disait : « Je l'aime... Je l'aime... » Une voix qui l'appelait l'arracha soudain à sa tendre songerie.

— Est-ce que je peux monter, mademoiselle Mélitte?

Un valet de chambre lui apportait une lettre.

— Merci, Léon, dit-elle en s'efforçant de cacher son trouble.

Elle reconnaissait l'écriture de Pierre.

— Toujours à votre service, mademoiselle Mélitte, riposta le domestique, un bellâtre qui aurait cru manquer à tous ses devoirs en ne courtisant pas une si jolie fille.

Quand elle fut seule, la quarteronne resta quelques secondes sans oser briser le cachet. Elle se disait : « Nos cœurs se sont rencontrés... Il pensait à moi pendant que je pensais à lui! » Puis elle déploya une feuille de papier où étaient écrites des lignes de longueur inégale.

— Des vers! des vers! à moi? murmura-t-elle.

Elle rougit de plaisir. Pierre ne mentait donc pas. Elle était bien sa muse et son inspiratrice! Après avoir lu tout bas, elle voulut se donner le plaisir de lire tout haut, pour mieux goûter la cadence et l'harmonie :

Tu ne sauras jamais à quel point je t'adore,
Et quel profond amour est entré dans mon cœur...
Va, même en te perdant, je te conserve encore,
Tant je suis bien dompté par ton regard vainqueur.

Qu'importent quelques mois d'une absence éphémère,
Et les longs jours vécus tristement loin de toi?
Ma passion n'est pas une vaine chimère,
Et le temps ne peut rien sur l'ardeur de ma foi!

O chère, mon amour n'est pas de ceux qu'une heure
Suffit à rejeter aux oublis inconstants...
Je te quitte, c'est vrai: ma tendresse demeure,
Ne craignant même pas les épreuves du temps.

Invisible à mes yeux, mais présente à mon âme,
Nous serons réunis n'importe où nous soyons;
Ne m'as-tu pas donné le meilleur de la femme,
Ton cœur : mon souvenir, —et tes yeux : mes rayons?

Oh! comme nous étions heureux de nous comprendre,
Et, sans dire un seul mot, heureux de nous parler!
Heureux d'un serrement de main furtif et tendre
Qui te faisait pâlir et me faisait trembler!

Je pars? Tant mieux! Du moins, tu me sauras fidèle
Plus au rêve indécis qu'à la réalité...
Je pars pour revenir, ainsi que l'hirondelle,
Au toit mystérieux où son nid s'est gîté...

Et quand tu me verras, plus tard, resté le même,
Heureux de mes baisers parfumés par les tiens,
Peut-être, comprenant alors combien je t'aime,
Peut-être diras-tu : « Prends-moi... Je t'appartiens! »

— Comme ils sont beaux! balbutia la jeune fille,

en essuyant les larmes de joie qui coulaient de ses yeux.

. . . .

Le soir est venu. Marseille s'anime, descendant tout entière dans les rues larges qui conduisent à la mer. Où va-t-elle d'un pas si rapide, la jolie Mélitte? Tellement affairée, qu'elle ne voit pas les yeux en coulisse des passants, émerillonnés par cette adorable fille, souple et gracieuse en sa robe de soie brune, sur laquelle tranche le madras rouge. Cependant, vers le milieu de la Cannebière, elle hésite un instant, regardant à droite et à gauche, comme si elle tentait de s'orienter. « C'est là », murmure-t-elle presque à voix haute. *Là*, c'est une boutique de fleurs... Alors, elle fait signe à une voiture de s'arrêter devant la porte. Et cinq minutes après, la *volante* (comme on dit là-bas) se remplissait de roses et de muguets : une montagne odorante! Le cocher se mit à rire.

— Allées de Meilhan? Soyez tranquille, la jolie fille! on marchera vite. Car, bien sûr, vous allez chez votre amoureux!

Elle n'a pas même entendu... Comment fera-t-elle une fois arrivée? Son petit cerveau travaille... Ah! elle a trouvé. Le concierge de Pierre ne la connaît pas, mais il devine tout de suite pourquoi

elle vient. Elle lui a demandé, d'une voix si douce, de porter les fleurs dans la chambrette de Pierre !... Et quand Mélitte s'y trouve seule, de quels yeux ardents elle regarde autour d'elle !... Mais elle devient triste tout à coup... Il est si pauvre, si nu, si triste, le logis du poète ! Soit. Les roses et les muguets auront tôt fait de le transformer. Et, maintenant que la mansarde est pleine de parfums, Mélitte ouvre la fenêtre toute grande, et elle attend. Oh ! Pierre ne va pas tarder ! Elle sait bien à quelle heure il rentre d'habitude. Un bruit de pas dans l'escalier ; puis le nouveau venu se rapproche...

— Toi ! toi, Mélitte ! Ici, à minuit... Toi, au milieu de ces fleurs ?

Elle s'est avancée vers lui, émue, rougissante, les bras tendus. C'est d'une voix tremblante qu'elle dit, presque à voix basse :

Peut-être, comprenant alors combien je t'aime,
Peut-être diras-tu : « Prends-moi... Je t'appartiens ! »

Pierre jette un grand cri. Il a compris enfin et qu'elle l'adore, et qu'elle ne veut pas lui faire attendre son bonheur, et qu'elle se donne à lui pour toujours...

X

Les Imbergères ont repris leur animation d'autrefois. A son retour, Désiré aurait voulu continuer sa vie retirée de Bordighera; mais le général ne l'entendait pas ainsi.

— Eh quoi! mon cher, t'imagines-tu que le monde ne viendra pas te relancer dans ta solitude?

— Le monde?... Il se soucie bien de moi!

— Comme tu te trompes, mon pauvre ami! On se soucie toujours beaucoup des gens qui possèdent plusieurs millions et une très jolie femme. Quand un célibataire enragé tel que toi se décide à convoler en justes noces, il n'est pas libre en ses actes: il s'est marié autant pour les autres que pour lui-même. Tu te révoltes? Prends garde! Tu passeras pour un jaloux, un avare ou un ours. Choisis!

Tout rechignant qu'il fût, Désiré céda. D'aillei
il voulait distraire cette adorable créature q
aimait, après la lune de miel, un peu plus enc
qu'auparavant. Il la voyait parfois songeuse
triste. Et comme il craignait qu'elle ne s'ennu
Mais à la moindre allusion de son mari, Na
répliquait avec un sourire :

— M'ennuyer, mon ami? Je serais bien ingr
N'êtes-vous pas le meilleur des hommes?

Désiré soupirait. Nancy l'estimait, le respect
elle ne l'aimait pas de cet amour profond qu'il
sentait pour elle. Comment s'en fût-il étonné?
core quelques années, et il arriverait au déclin
sa vie : elle, au contraire, serait encore dans to
la fleur de sa jeunesse. Alors un frisson le secou
un frisson de jalousie inquiète. Jaloux? Certe
l'était. Assez fort pour que Nancy ne s'en ape
pas; assez faible pour ne pouvoir s'empêcher
souffrir. Et il souffrait. Son amour était bien
amour absolu qui dompte les volontés rebel
La froideur apparente de Nancy ne le rassu
pas. Il savait, par l'expérience de son passé,
l'épouse froide dans les bras de son mari n'est
toujours insensible pour un autre. Il se souve
de quelques aveux indélicats, entendus jadis d
une de ces conversations de club, où la bass

de certains hommes s'étale avec une naïve impudeur : « — Moi je suis sûr de la fidélité de ma femme : un marbre ! » Et de quels sourires discrets on accueillait en général ces confidences inutiles et choquantes ! Nancy seule le tranquillisait, parce qu'il la savait d'une absolue pureté. Pendant les mois solitaires que tous deux venaient de vivre, Désiré s'était plu à étudier à fond le caractère de sa compagne. Travail ni long ni difficile. Pas de nature plus simple, plus naturelle que Nancy. Les femmes sont compliquées, d'ordinaire ; elles ressemblent à ces ingénieux ressorts dont on a peine à deviner le secret. Pourquoi le ressort marche-t-il ainsi ? pourquoi la femme agit-elle de cette façon ? Mme Roller, elle, se laissait deviner tout de suite. Et justement Désiré souffrait, parce qu'elle ne cachait rien.

— Je suis absurde, pensait-il souvent : je voudrais que ma femme m'aimât comme on aime un jeune homme de vingt-cinq ans : et j'en ai quarante-six !...

Tout en ayant conscience de son absurdité, il ne tentait pas d'être plus raisonnable. Quand il prenait Nancy entre ses bras, dans un élan de passion sensuelle, la jeune femme ne dissimulait pas toujours son instinctif effroi.

— Je lui fais peur, songeait-il encore. Un colosse tel que moi n'était point né pour s'unir à cette fine créature...

Et voilà maintenant qu'il était forcé de rentrer dans le monde, de rouvrir ses salons, d'accepter ses invitations, de livrer enfin la nouvelle mariée à tous les dangers, à toutes les tentations ! C'est qu'un homme violemment épris est en état de guerre souriante avec ceux qui entourent sa femme ou s'approchent d'elle. Impossible de méconnaître que le général n'eût dit vrai. Avec sa fortune et ses relations, M. Roller ne pouvait condamner Nancy à la réclusion. Il le fit comprendre à la jeune femme.

— J'aurais voulu ne pas vous imposer les fatigues et les tracas d'une maîtresse de maison, ma pauvre amie : mais si vous aviez entendu Hattier-Beauvoisin ! Un peu plus, il m'eût accusé d'être un geôlier. Heureusement que vous aimez le monde...

Elle éclata de rire.

— Le monde ? Je le déteste !

Une lueur de joie brilla dans les yeux de Désiré.

— Pas plus que moi ! Que voulez-vous ? Nous sommes forcés de le subir. Je m'étais trompé, à ce qu'il paraît, en vous croyant une mondaine. Je suis un peu rassuré.

— Vous aviez donc peur ?... mais de quoi ?... répliqua-t-elle étonnée.

Nancy eût été fort suprise si elle eût soupçonné les préoccupations secrètes de son mari. Lui, jaloux ? Quelle folie ! Elle ne savait pas encore que le jaloux souffre plus des pensées qui le torturent que des actions qu'il observe.

— Voici donc ce que je vous propose, continua Désiré : donner un grand bal à nos amis. Vous serez la plus belle : je suis tranquille.

M. Roller s'aperçut bien vite que les préparatifs de ce bal amusaient beaucoup Nancy. En Provence, la température est délicieuse. Si, par chance, on échappait au mistral, il y aurait deux fêtes : l'une dans le parc, l'autre dans le château. Quant aux invitations à lancer, M. Roller ne voulut pas même s'en occuper.

— Vous êtes et restez absolue maîtresse, ma chère. Voici mon livre de visites. En dehors de quelques amis que j'ai indiqués et que je tiens à recevoir, agissez à votre guise. Réfléchissez, prenez vos dispositions. Quand je monterai ce soir, vous m'expliquerez vos plans.

Pas bien gros, ce carnet où Désiré inscrivait les adresses de ses relations. Il n'était pas de ceux qui ont l'amitié froide ou banale. Le premier nom qui

sauta aux yeux de Nancy fut celui du comte d'Orsel. Elle eut un court frisson. C'est vrai, Jacques et Désiré étaient fort liés... Alors, elle se demanda s'il lui serait désagréable ou indifférent, à elle, Nancy, de recevoir le capitaine. Impossible de l'omettre : tout le monde s'étonnerait de ne pas rencontrer Jacques chez M. et Mme Roller. Les commentaires surpris des uns amèneraient vite les réflexions perfides des autres. Mieux valait couper court aux médisances inévitables. D'ailleurs, nul ne soupçonnait la courte intrigue ébauchée naguère. — « Je l'inviterai comme j'inviterais le premier venu, songea-t-elle. Il m'importe si peu de le revoir ! Il ne m'a jamais aimée... Puis, me tromperais-je, est-ce que je m'appartiens encore ?

Dès le lendemain, s'étant montrée à la Germance pour saluer sa tante, la jeune femme apprit que le comte d'Orsel était en congé. Cette absence arrangeait tout... Et c'est ainsi qu'une petite enveloppe bleuâtre, après s'être arrêtée quelques heures à Marseille, rejoignit lentement le capitaine. Il se reposait, dans les environs de Limoges, chez sa sœur, la marquise de Servignac. Cette légère inquiétude écartée, Nancy ne songea plus qu'à éblouir ses hôtes. Pour les gens riches, tout est aisé. Avec un peu d'ingéniosité on vient rapide-

ment à bout des pires difficultés. Mais Nancy n'eut pas même à se donner beaucoup de mal. Rien de plus simple que de caser cinq cents invités répartis dans les salons et les allées du parc. Quelle nuit paisible et parfumée ! Les arbres chargés de lanternes vénitiennes entouraient les treillis d'un jour pâle, qui contrastait avec les feux irradiants des lumières électriques. Et ces jolies toilettes, ces blanches épaules transformaient cette fête nocturne en féerie théâtrale. On voyait les couples, tour à tour illuminés et sombres, glisser le long des massifs, onduler à travers les pelouses, comme des apparitions de légende. Chacun évoquait, malgré lui, le souvenir du cinquième acte d'*Hernani :* les jeunes gens et les jeunes femmes, par groupes gracieux, sous les verdures luisantes. Et dans le fond, la musique invisible, presque mystérieuse...

— Mais, ma chère enfant, vous ne vous doutez pas des péchés dont vous serez la cause ! disait sur le tard la marquise de Brévalley, qui voyait Nancy toute radieuse de son succès. Comment voulez-vous que ces jeunes gens et ces jeunes femmes ne soient pas grisés par le décor où vous les enfermez ? Ah ! je plains les pauvres maris ! Et le pis, c'est que vous serez un peu responsable.

Mme Roller se mit à rire :

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, Madame. Je vous affirme que ma conscience est très apaisée...

Et soudain, après un silence, l'orchestre lointain lançait des fusées de mélodies... Vraiment inoubliable, ce bal à la fois champêtre et mondain, où l'art et la nature se prêtaient leurs mutuelles séductions. Nancy avait parfaitement oublié Jacques. Tout à son rôle de maîtresse de maison, elle ne songeait qu'à ses hôtes. Mais, après avoir beaucoup surveillé et dansé, elle éprouva le désir très explicable de goûter un peu de repos. A quelque distance du château, la jeune femme connaissait un fouillis de verdure, un bosquet odorant et mystérieux. Elle se glissait déjà entre les arbres, quand un bruit de voix la fit tressaillir. — « On m'a précédée, » pensa-t-elle. Au moment de continuer sa promenade, Nancy entendit prononcer tout à coup son nom dans un éclat de rire. La jeune femme s'arrêta court. Qui parlait d'elle? N'osant faire un pas, craignant de se trahir, elle s'appuya contre un arbre et pencha la tête en avant pour mieux écouter.

— Alors, ma chère enfant, le comte d'Orsel ne vous a point donné d'explication? demandait l'une des deux voix.

— Aucune, Madame. Il m'a répondu que Mlle Car-

lier lui déplaisait trop pour qu'il éprouvât le besoin d'être l'ami de Mme Roller.

— Enfin, voilà donc un homme de goût qui ne partage pas l'enthousiasme de tous ces niais pour la petite pécore !

— Je suis arrangée de la jolie façon ! songea la souriante Nancy. La pécore... c'est moi.

— Cependant le comte a beaucoup d'am...itié pour vous, ma jolie Juliette. En ne venant pas, il a perdu la joie de quelques heures vécues à vos côtés.

— Oh ! ce ne sont pas ces joies-là qui lui manquent... ni les heures non plus !

L'effronterie de cette réplique était encore soulignée par un déplorable zézaiement : Nancy reconnut tout de suite l'une des deux causeuses, Mme de Chevry. Celle-ci continua :

— Le plus amusant, c'est que Jacques est revenu exprès deux jours plus tôt. Il a voulu qu'on n'attribuât point son absence à une prolongation de congé. Vous le connaissez, ma bonne madame Soulac : il a, quand il lui plaît, une impertinence de grand seigneur. Je ne serais pas fâchée, pour ma part, qu'il rabattît un peu le caquet de notre orpheline sans le sou ! Un bal... et un bal pareil offert par une créature qui vivait des charités de sa

tante ! Et vous savez quel surnom elle s'amuse à se faire donner par ses gens? *Belle-Madame !* Quel ridicule ! C'est à se tordre. Aussi, vous comprenez, on la déteste. Toutes les mères de famille qui jetaient leur dévolu sur Désiré sont furieuses. J'en ai vu deux ou trois ce soir, au commencement de la fête. Blêmes de rage !

Nancy en savait assez. Elle s'éloigna doucement, à pas discrets. Avec un peu plus d'expérience, elle n'eût pas été surprise d'être ainsi accommodée, et dans un langage aussi vulgaire.

— Que ces femmes ne m'aiment pas, songea-t-elle, c'est tout simple. Mais elles auraient dû se souvenir qu'elles sont chez moi.

Quelle naïveté, Nancy ! Mais ces deux commères vous déchirent avec un plaisir d'autant plus vif !

La jeune femme marchait lentement, n'ayant aucune hâte de rejoindre ses invités. Elle oubliait déjà les méchancetés entendues, pour ne se souvenir que d'un détail qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer : Jacques la haïssait?... Non, impossible. Ces femmes n'avaient pas compris. Le comte ne voulait pas venir aux Imbergères : sentiment très naturel. Ayant été coupable envers Mlle Carlier, il craignait de se trouver gêné devant Mme Roller. Et

cependant il s'ingéniait, d'après Mme de Chevry, à raccourcir exprès son congé, afin que nul ne s'y trompât. On le savait chez Mme de Servignac : donc son absence, au bal, n'aurait soulevé aucun désobligeant commentaire. Pas du tout : le comte avançait de deux jours la date fixée par lui-même. Il voulait que ce fût patent : lui, Jacques d'Orsel, ne venait pas chez les Roller parce qu'il lui déplaisait d'y venir. Et Nancy se demandait : « Pourquoi? oui, pourquoi! » Car enfin, c'était lui le coupable, non pas elle. Oh! l'éternelle contradiction du cœur humain! Se présentant au bal, le comte fût resté indifférent, sans que Mme Roller daignât s'occuper de lui. S'y refusant, il intriguait la jeune femme. Et c'est ainsi qu'elle se remit à se souvenir du passé, de ses illusions si brutalement détruites, des quelques heures où elle le croyait sincère.

Le moment du souper approchait : Nancy était bien forcée de reparaître.

— Qu'étiez-vous donc devenue, mon amie? lui demanda son mari en s'approchant d'elle. Vous n'êtes pas souffrante, au moins?

— Non : un peu de fatigue. J'ai pensé qu'un tour de parc me délasserait.

M. Roller serra doucement, amoureusement, la main de sa femme.

— Je regrette que vous n'ayez pas entendu les éloges qu'on faisait de vous...

Elle se mit à rire.

— Ne craignez rien... J'ai tout entendu!

Mme de Chevry, toujours escortée de Mme Soulac, rentrait également dans le salon.

— Demandez plutôt à ces dames.

Se voyant regardées, celles-ci se dirigèrent vers la maîtresse de la maison. Désiré salua.

— Ma femme me conseille de vous interroger, dit-il, avec un sourire un peu railleur.

— Sur quoi donc? riposta la blonde amie du capitaine.

— Voici, Madame, continua Nancy. Mon mari regrettait que je me fusse absentée pendant un quart d'heure... Oui, je me promenais dans le parc... Et, comme il me plaignait de n'avoir pas entendu quelques paroles bienveillantes, à ce qu'il paraît, j'affirmais à M. Roller que je n'ignorais pas les propos tenus sur mon compte. N'est-ce pas, Mesdames? Et ce serait dommage; car, si je devenais vaniteuse, pensez donc! Il est parfois nécessaire de leur rabattre le caquet, à ces orphelines sans le sou!

Nancy esquissa une moqueuse révérence, et, prenant le bras de son mari, s'éloigna vivement. Mar-

guerite et Mme Soulac restaient fort penaudes. Mme Roller les écoutait donc tout à l'heure? Les deux amies échangèrent un regard inquiet. Quelque indifférente qu'elle soit, une femme ne tient jamais à se faire des ennemies. Mme Roller expliquerait sans doute à son mari le petit incident mystérieux, et Désiré ne pardonnerait pas aux médisantes.

— Pour quelle heure votre voiture est-elle commandée, Juliette? demanda Mme Soulac.

— Minuit. Voulez-vous que je vous emmène?

— J'allais vous en prier.

— Rien de plus facile. Aussi bien, nous ferons mieux de partir. Est-elle insolente, cette... cette Belle-Madame! De quel air elle nous a toisées! Je la détestais seulement : à présent je la hais.

En feignant de ne rien savoir, Nancy n'eût pas inutilement envenimé les jalousies de ces deux mauvaises créatures. Un jour viendrait où elle regretterait amèrement son imprudente loyauté. Mme Soulac était femme de magistrat. Si l'occasion se présentait, avec quel délice elle dégusterait sa vengeance!

XI

— Mélitte, tu as un secret !

— Oh ! Belle-Madame !...

— Ne mens pas, mon enfant. Comme s'il était bien difficile de deviner ! Depuis mon retour, je t'ai plusieurs fois questionnée sur ton amoureux, tu m'as répondu toujours par la même phrase : « Il est en voyage... »

— C'est vrai.

— Soit, mais alors pourquoi es-tu gaie ? Gaie, quand tu es loin de celui que tu aimes !

— J'ai l'espérance !

— Ainsi tu me caches quelque chose ?...

— Oui, Belle-Madame.

Mélitte s'agenouilla devant sa jeune maîtresse, et lui prit les mains, qu'elle baisa nerveusement.

— Est-ce que je ne vous aurais pas tout dit si

ce secret appartenait à moi seule? J'ai promis de me taire, au moins pendant quelques semaines. Dès que je serai déliée de ma promesse... Non seulement vous saurez tout, mais encore vous viendrez à notre secours.

Nancy regarda fixement la quarteronne.

— Oh! oh! ma petite, tu en es déjà à dire *notre!* Prends garde.

Mélitte secoua mélancoliquement la tête.

— Ne vous tourmentez pas, Belle-Madame... Je n'ai *plus* à prendre garde...

Mme Roller ne saisit pas tout d'abord le sens de cette réponse. Elle s'imagina que Mélitte se croyait à l'abri du danger parce que son amoureux voyageait.

Les élégantes mondaines auraient été choquées, sans doute, de cette intimité entre une femme de chambre et sa maîtresse. « Quelle familière, cette Mélitte ! » On les eût beaucoup étonnées en leur disant que c'était la coutume créole. Les serviteurs font partie de la famille, comme dans la *gens romana.* Nancy, ayant hérité la quarteronne de sa tante, traitait Mélitte comme on l'eût traitée à Bourbon.

Le temps était radieux : un de ces après-midi tièdes, qui font de la Provence le pays entre

tous béni. Après le déjeuner, Désiré était parti pour ses affaires, ainsi que d'habitude. Rentrée dans son boudoir, Nancy dépouillait gaiement son courrier, volumineux comme il est de règle après un bal. Des remerciements par centaines, et que de banals compliments! Les gens du monde oublieraient vite les plaisirs reçus sans l'espérance des plaisirs à recevoir. On comptait bien que la maîtresse des Imbergères donnerait de belles fêtes. Non qu'il n'y eût que des mensonges dans ces protestations d'amitié : en général, Nancy était sympathique. Les hommes admiraient franchement sa beauté. Désiré ayant révélé au Petit-Club le surnom décerné par Mélitte à sa maîtresse, tous l'adoptèrent d'enthousiasme, au grand dam des jalouses, qui se vengeaient en moqueries narquoises. Naturellement, moins vantée par les femmes, Mme Roller plaisait cependant aux meilleures, par la bonne grâce de son sourire et la loyauté de son caractère.

Pendant qu'elle répondait à quelques-unes des lettres, Mélitte rôdait à travers la chambre, contant à sa maîtresse quelques *potins* amusants: «Belle-Madame aurait bien tort d'en vouloir à cette méchante Mme de Chevry. Une femme de chambre, renvoyée par Juliette, prétendait que le beau Jacques d'Orsel

ne venait presque plus chez son ancienne amie... Et elle ne dérageait pas, la baronne!... »

— Que tu es bavarde, ma pauvre Mélitte! interrompait Nancy de temps en temps. Au lieu de ramasser je ne sais où les histoires des autres, tu ferais mieux de me confier les tiennes...

La quarteronne se hâta de changer la conversation. Elle savait que Belle-Madame comptait rendre des visites dans la journée : il fallait qu'elle fût la plus jolie, comme toujours. Puis, virant d'un sujet à un autre avec la légèreté sautillante des femmes de couleur :

— J'étais bien sûre que man Jeannette ne paraîtrait pas au bal!

— Sa migraine l'a retenue à la Germance.

— Sa migraine?... Nous savons le nom qu'on peut lui donner, à cette migraine-là!

— Tu m'y fais songer, Mélitte... J'irai chez ma tante en descendant en ville.

Malgré son désir de rester en bons termes avec sa nièce, Mme d'Anglemont ne réprimait qu'avec peine sa jalousie aiguë. Quand Nancy sollicita sa présence à la grande fête, la tante n'eut garde de refuser. Il n'en coûte rien d'accepter : surtout pour une femme décidée à n'obéir qu'à son caprice. Man Jeannette comptait bien recueillir les échos

du bal par Mme de Chevry ou Mme Soulac, trop fines l'une et l'autre pour ne pas deviner la secrète aversion de l'angélique créature. Cet après-midi-là Mme d'Anglemont prit un livre et se réfugia sous les arbres de la Nymphe. Toujours le même, ce livre, qu'elle emportait machinalement pour ne le feuilleter jamais. Au bout de dix minutes, la comtesse dormait. Il lui vint un de ces jolis rêves qui réjouissent les âmes tendres. Sa chère nièce, montée sur un cheval de sang, galopait le long de la Corniche. Tout à coup la trompette stridente d'un tramway épouvantait l'animal, qui bondissait de côté. Grand péril!... Un élan de plus, et le cheval roulait dans l'abîme avec la cavalière. Mme d'Anglemont fut réveillée par une voix respectueuse et sonore. Son valet de chambre annonçait le comte d'Orsel. Encore engourdie par le sommeil, peut-être aussi stupéfaite d'une visite si peu attendue, elle fit répéter le nom.

— C'est bien. Priez M. d'Orsel de monter jusqu'ici.

— Pourquoi diable vient-il, pensa-t-elle, à présent que ma nièce est mariée?

Puis, après quelques secondes de réflexion :

— Naïve! Dans un quart d'heure, la blonde Juliette le rejoindra. Ils ont pris rendez-vous : c'est clair! J'ai idée que je ne m'ennuierai pas!

N'étaient-ils pas l'un et l'autre les ennemis de Nancy, lui par dépit, elle par colère? Mme d'Anglemont prit du tabac entre ses doigts minces, afin de le déguster avec lenteur. Quand le capitaine parut entre les arbres, elle le lorgna moqueusement.

— Comment, beau vainqueur, vous vous dérangez pour une vieille femme? C'est très méritoire, savez-vous?

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de m'accueillir fort gracieusement, Madame? Mon devoir...

Mme d'Anglemont se mit à rire, de ce rire pointu qui déconcertait les moins timides.

— Et ma nièce? Comment va-t-elle, ma nièce? Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

— Assez longtemps. Je n'étais pas à Marseille quand Mlle Carlier est devenue Mme Roller.

— Je sais, je sais. Mais l'autre soir, n'étiez-vous pas convié à la grande fête des Imbergères?

— Si fait. Malheureusement une circonstance imprévue...

Jacques n'acheva point. Le regard aigu de Mme d'Anglemont le gênait. Il se sentait épié, guetté, par cette femme, qu'il savait méchante et qu'il soupçonnait dangereuse. Si le comte avait pu

se douter de ce qu'elle pensait! Man Jeannette eut un malicieux sourire.

— Vous me prenez pour une autre! Des circonstances imprévues... à votre âge? Quand on refuse d'aller au bal, on sait pourquoi. Vous rougissez!

Jacques ne rougissait pas du tout. Bien que vaguement inquiet, il ne savait pas même où Mme d'Anglemont voulait en venir.

— Eh! eh! j'imagine autre chose, moi : vous boudez Nancy. Ne niez pas! Vous tourniez autour d'elle, et je ne suis pas la seule qui m'en sois aperçue. Plaisiez-vous ou non à cette enfant? C'est son secret, non pas le mien. Tout ce que je puis vous confier, c'est que j'aurais vu ce mariage-là d'un très mauvais œil.

M. d'Orsel protestait déjà, quand le même valet de chambre parut au bas de l'allée qui conduisait à la Nymphe. Mme d'Anglemont rit franchement.

— Notre tête-à-tête n'aura pas été long, cher monsieur : voici Germain qui monte. Une visite, j'en suis sûre. On ne peut pas avoir cinq minutes de conversation amusante. Et, tenez... je suis un peu devineresse... je parie que c'est votre amie, Mme de Chevry!

C'était bien Juliette, en effet; et Jacques ne l'ignorait pas. Mais il en voulait à cette fée maigre de

sa redoutable perspicacité. « — Que signifient ces allusions à sa nièce? » pensait-il, pendant que Mme d'Anglemont s'avançait au-devant de la visiteuse.

— Mettez-vous là, chère madame, à l'abri du soleil! Comme c'est gentil à vous de venir de bonne heure! Je pourrai vous garder longtemps. Décidément le hasard est un malin!... Vous ne croyiez guère rencontrer M. d'Orsel chez moi?

Toute autre femme que Mme de Chevry eût été désarçonnée par ce coup droit. Mais Juliette ne se démontait pas pour si peu : presque toutes les malices qu'on lui décochait passaient inaperçues.

— Mme de Chevry est bien heureuse, disait un jour Mme Hattier-Beauvoisin : elle ne comprend pas la moitié des phrases..., et elle se moque du reste!

Déjà Mme d'Anglemont recommençait son petit discours perfide.

— Quand vous êtes arrivée, chère madame, je grondais le capitaine d'avoir esquivé le bal des Imbergères. Vous, au contraire...

— Oh! moi, répliqua Juliette étourdiment, je vais partout où je m'amuse!

Ce « Ze vais partout où ze m'amuse! » était si naïvement bête, que Mme d'Anglemont partit à nouveau d'un éclat de rire bien franc, bien sonore.

— Qu'est-ce que j'ai donc dit? demanda Juliet d'un air étonné. Certes, je suis très décidée à 1 pas m'ennuyer dans la vie. Cependant c'est bi la dernière fois que je vais chez votre nièce. Im ginez, chère madame, qu'au moment où je me r tirais avec Mme Soulac... et, vous savez, Mme Soul c'est une vraie bête à bon Dieu!... eh! bien, moment où nous nous retirions, Mme Roller no a lancé quelques phrases peu intelligibles, ma évidemment désagréables. J'ai cru de mon dev de vous avertir. Vous avez toujours été parfait ment bonne pour moi, chère madame, et je sera désolée si...

Excellente man Jeannette! Le plan qui mûriss depuis une demi-heure dans son active cervel prenait un relief inespéré. Décidément, les cart s'embrouillaient à plaisir, et cette impertinen Nancy pourrait bien payer les frais de la guerr Tout d'abord, Mme d'Anglemont éprouva le beso d'embrasser Mme de Chevry avec effusion.

— Fâcherie de jolies femmes! Pas plus. Je veux me mêler de rien. Cette querelle entre vo et Nancy est enfantine. Quant à moi, je ne pren parti pour personne. Ma pauvre nièce... elle vraiment à plaindre. Voilà déjà M. d'Orsel qui boude; et vous maintenant...

Mme d'Anglemont avait prononcé très négligemment cette phrase, comme une femme qui n'attache guère d'importance à ce qu'elle dit. La plus sotte comprend toujours quand son amour-propre et sa vanité sont en jeu. Juliette se mordit les lèvres d'un air pincé. Jacques boudait Nancy? Pourquoi? Man Jeannette se hâta de fournir l'explication désirée.

— Je crois que ma nièce ne déplaisait pas à notre ami le capitaine, acheva-t-elle d'un air très dégagé. Du moins, c'est l'idée que j'ai eue, après les avoir étudiés l'un et l'autre. Mais impossible, ce mariage!

Mme de Chevry changeait de couleur. Tour à tour blanche et jaune, sa figure exprimait à la fois du dépit, de la colère et de la curiosité.

— Ah! vraiment, cher monsieur..., ah! vraiment... vous pensiez à... Quel malheur! Une union si bien assortie!

Jacques se contentait de hausser les épaules, un peu agacé par cette conversation. Mme d'Anglemont semblait ne s'apercevoir de rien, et ses yeux béats exprimaient une tranquillité absolue. De vrai, trémoussant d'aise, elle s'efforçait de céler sa joie. Un coup de théâtre éclata soudain. Mme Roller parut, souriante et calme, ne se doutant guère

qu'on jasait sur elle. Pour un peu, Mme d'Anglemont se serait écriée :

— Comme vous êtes gentille, ma nièce, d'être si maladroite!

Mme de Chevry se leva raide en apercevant sa rivale détestée.

— Bien désolée de partir, chère madame, dit-elle d'une voix aigre. Vous le voyez, il m'est impossible de rester plus longtemps.

Et se tournant vers le comte, impérieuse comme si elle relevait un défi :

— Vous me suivez, je suppose?

Jacques restait immobile, dévorant Nancy des yeux. Celle-ci ne savait pas trop de quoi il était question; mais sa finesse accoutumée l'avertissait de prendre garde. Tombée en plein clan ennemi, Mme Roller se serait démontée sans ce noble orgueil qui la soutenait toujours. Un peu pâle, elle croisa les bras, attendant, sans doute, que sa tante relevât l'impertinence de Juliette. Une seconde fois, Mme de Chevry répéta :

— Vous me suivez, je suppose, monsieur d'Orsel?

Et, de nouveau n'obtenant pas de réponse, elle descendit brusquement l'allée de la Nymphe, suivie de Mme d'Anglemont, qui clamait des paroles vagues, en agitant les bras. Jacques et Nancy res-

taient seuls en face l'un de l'autre. Mais lui se sentait confus, gêné, par le rôle maladroit qui lui incombait. Il suffisait de regarder la jeune femme, nerveuse, impatiente, les yeux chargés de colère, pour deviner l'orage prochain. Enfin, relevant la tête avec fierté, d'une voix sèche :

— M'expliquerez-vous ce qui se passe, Monsieur ? Je croyais pourtant avoir le droit de me présenter chez ma tante, presque chez moi, sans être un objet d'éloignement ou d'horreur?

Et comme il hésitait, ne sachant que répondre :

— Vous êtes donc décidé à m'insulter toujours! s'écria Nancy.

— Moi, vous insulter!

— Avez-vous oublié ce qui s'est passé ici même?...

Et, se souvenant du baiser donné dans la serre, elle devenait toute rouge. Jacques eut un mouvement brusque. Puis, entraîné par la violence de ses pensées :

— Pardonnez-moi... je vous en supplie... pardonnez-moi...

Et comme elle ne comprenait pas, il reprit, presque à voix basse :

— Le hasard nous a réunis, Madame : daignez me permettre de vous tout avouer. Le lendemain

de cette inoubliable soirée... vous croyiez donc que je ne me souvenais de rien?... J'écrivais à ma sœur, Mme de Servignac, pour lui révéler mon secret. Je craignais tant ses remontrances! Ma sœur est mon aînée; elle n'a pas d'enfant. Je suis autant son fils que son frère cadet. Que dirait-elle en apprenant que je rêvais un mariage pauvre?... Je l'ai tant suppliée, je lui ai tant répété que, si vous ne deveniez pas mienne, je ne pourrais être heureux!... Enfin, je reçois sa réponse : « Épouse-la donc, puisque tu l'aimes! » Fou de joie, j'allais venir ici... et j'apprends que vous êtes fiancée à M. Roller! Comment serais-je resté à Marseille après cette affreuse déconvenue? Je suis parti vous haïssant, vous accusant de coquetterie froide et calculée. A mon retour, vous ne m'avez point vu : je vous détestais trop pour me présenter chez vous...

Il s'arrêta. Une réelle émotion dominait cet homme, habituellement si maître de lui. Émotion du cœur ou des sens? Nancy ne pouvait savoir. Son instinct lui conseillait de s'enfuir, de ne pas en entendre davantage. Est-ce qu'elle ne commettait pas une faute en écoutant ces paroles ardentes?

— Depuis un quart d'heure, Madame, je soup-

çonne que nous avons été l'un et l'autre victimes d'un complot ourdi pour nous séparer. Vous étiez sincère quand vous me laissiez comprendre que je ne vous déplaisais pas... Tandis que j'entends encore Mme d'Anglemont me dire : « Tout ce que je puis vous confier, c'est que j'aurais vu ce mariage-là d'un très mauvais œil... » C'est elle, avouez-le, c'est elle qui vous a détournée de moi, ou plutôt qui a machiné quelque embûche où vous êtes tombée !...

Elle aussi comprenait tout, la pauvre Nancy ! Jacques l'accusait, comme elle-même accusait Jacques. Le jeune homme s'était dit : « Elle épouse Roller parce qu'il est riche », de même que la jeune fille s'était dit : « Il s'éloigne de moi parce que je suis pauvre... » Pendant quelques minutes, ces deux êtres restèrent silencieux, heureux d'avoir lu dans leurs cœurs. Mais Nancy avait trop de dignité pour permettre qu'une situation aussi fausse se prolongeât, elle tendit la main à Jacques dans un élan spontané :

— Je suis fière de ne pas m'être abusée sur vous, dit-elle doucement (et sa voix tremblait un peu) : nous sommes séparés pour toujours. Du moins, tâchons, vous et moi, de faire une amitié durable avec la sympathie commune qui nous a

réunis un instant. Adieu, Monsieur. Mme Roller a d'autres devoirs que Mlle Carlier : l'une et l'autre ont le même cœur...

Elle achevait à peine quand Mme d'Anglemont reparut, curieuse, aux aguets, espionnant déjà le visage de sa nièce et les yeux de Jacques.

— Eh! eh! pensa-t-elle en les voyant troublés, j'imagine qu'ils n'ont point perdu de temps!

— Je priais Mme Roller d'agréer mes respects, Madame, dit Jacques : il me reste à vous offrir mes hommages.

Mme d'Anglemont riposta par une aimable banalité. Mais elle n'eut garde d'engager le comte à prolonger sa visite. Pas si maladroite! C'en était assez pour une fois.

— Eh bien! j'espère que M. d'Orsel et toi vous avez conclu la paix? Maintenant que nous sommes seules, tu peux m'avouer...

— Je n'ai rien à vous avouer, ma tante...

Rien? Alors, pourquoi rougissait-elle, la pauvre Nancy? Pourquoi se sentait-elle prise d'une émotion à la fois très douce et très aiguë? Elle aurait voulu partir, se réfugier chez elle à l'abri des regards importuns et des questions inquiétantes... Elle n'osait pas! Sa tante aurait cru qu'elle rejoignait M. d'Orsel. Nancy se força, tout au contraire,

à prolonger sa visite, affectant même une gaîté bien loin de son cœur. Mais on ne dupait guère aisément cette fine mouche de man Jeannette.

« — Va, va, ma fille, pensait-elle en feignant d'écouter les bavardages de sa nièce, tu es amorcée ! »

Mme Roller endura pendant une demi-heure ce supplice volontaire. Enfin elle se leva, et sortit après avoir dit adieu à sa tante. Celle-ci la suivit quelques instants de ses yeux railleurs et méchants, et tout bas elle pensait :

— J'espère bien qu'un de ces jours ce tête-à-tête coûtera cher à monsieur mon neveu !

XII

— Ce que vous avez fait est indigne! Se duire de la sorte avec celle qu'on prétend ai Je n'aurais jamais cru cela de vous. Vous esp peut-être que je courrais après vous... que j rais les premières avances? Non, non, je suis femme *chic*, moi!

Et, après s'être écriée : « Ze suis une *samme* Juliette simula une attaque de nerfs. Jacques subissait avec son calme habituel cette scèn dicule, réprima non sans peine une violente de rire. Pour une *samme sit*, Mme de Chevry sait un peu des manières de trottin. Au sur M. d'Orsel savait comment s'y prendre pour ca cette nervosité-là. Il s'assit auprès d'elle e baisa tendrement la main :

— Comme vous êtes injuste! Où suis-je ma nant? Chez Mme Roller ou chez vous?

— Vous deviez me suivre quand je partais!

— N'était-ce pas vous afficher?

— Alors vous avez préféré m'infliger un affront public?

— Oh! public, public! Parce que Mme d'Anglemont et sa nièce se trouvaient là!

Il savait bien sa cause gagnée d'avance. Une femme inintelligente se laisse toujours convaincre, et jamais une coquette ne boude contre sa vanité.

La réconciliation fut complète, M. d'Orsel jura — sur l'honneur! — qu'il n'avait jamais courtisé Nancy. Il se souciait aussi peu de Mme Roller, que jadis de Mlle Carlier. Simples méchancetés de Mme d'Anglemont, ces allusions dont s'offusquait Juliette. Pendant qu'il s'acheminait vers le Petit-Club, en mordillant sa moustache, Jacques se félicitait de son habileté. Tout n'était pas mensonge dans ses paroles à Mme Roller. Entraîné par la première fougue de sa passion, il avait bien écrit à sa sœur; mais il n'ajoutait pas que la réponse de Mme de Servignac n'était nullement favorable. La marquise ne disait pas à son frère: « Épouse-la donc puisque tu l'aimes! » mais bien: « Si tu épouses cette fille-là, je ne te reverrai de ma vie! » D'ailleurs, M. d'Orsel s'applaudissait que les choses eussent ainsi tourné.

Il continuerait discrètement sa cour commencée Il profiterait de cet avantage énorme : la jeun femme s'imaginait l'avoir un instant méconnu.

La pauvre Nancy se trouvait en face d'u homme dangereux. Redoutable comme tous le hommes que les femmes ont gâtés, Jacques n'avai qu'un point faible : son excessive sensualité. Quan son tempérament le dominait, il était capable d mille folies. Mais, cette fois, le capitaine attachai trop d'importance à sa conquête pour ne pas éviter toutes les imprudences. Il s'interrogea très franchement, se disséquant lui-même, avec le cynism tranquille qu'il apportait en ses histoires d'amour

« — Quelle est la nature exacte de mes impressions? pensait-il. Évidemment j'ai pour Nancy u sentiment tout autre que pour Juliette et pou Rose. J'y mets beaucoup plus de mon cœur et moin de ma vanité... »

Jacques se rendait parfaitement compte que l'amour chez lui n'existait pas sans le désir; dangereux écueil qu'il devait adroitement éviter. Nanc était de ces femmes qui se révoltent à toute pensé brutale : pour la séduire, il fallait lui parler d sentiment, non de sensation. Qu'elle n'aimât poi son mari, M. d'Orsel en était sûr. Un homme comm Désiré commandait l'estime et la sympathie : pa

plus. Puis, du flirt ancien restait mieux qu'un souvenir. En persuadant à Mme Roller qu'il projetait jadis de l'épouser, et que seul un malentendu les avait un instant désunis, M. d'Orsel jouait serré.

« — Je n'ai qu'un moyen de triompher d'elle, songeait-il encore : la convaincre que mon amour n'est que platonique. Dans quelques jours, je romprai plus ou moins ouvertement avec Juliette : Nancy croira donc qu'elle est seule adorée. Personne n'est sûr de ma liaison avec Rose, si d'aucuns la soupçonnent. Mme Roller ne se doutera pas que, me brouillant avec la maîtresse qu'on connaît, j'ai gardé la maîtresse qu'on ignore... »

Peu de femmes se méfient quand on les courtise. Comment devineraient-elles tant de calcul, de ruse et de perfidie chez l'amoureux tendre, empressé et galant? Encore celles qui ont de l'expérience peuvent-elles se défendre. Les débutantes n'ont d'autre arme que leur instinctive honnêteté. Par malheur, Nancy était crédule. A la fois très intelligente et très naïve, elle pressentait un péril que sa droiture l'empêchait de redouter. Et, pendant que le comte établissait avec calme le bilan de son entreprise, elle s'abandonnait au charme de l'émotion ressentie.

« — Voilà donc la vie, pensait la jeune femme,

pendant que sa victoria roulait sur la Corniche. Sans le piège savamment tendu par ma tante, je serais aujourd'hui Mme d'Orsel. Jacques me plaisait infiniment. J'avais bien deviné la loyauté, la sincérité de son cœur. Par bonheur, je ne l'aime *plus*, si un moment je me suis sentie entraînée vers lui. La meilleure preuve que je ne l'aime *plus*, c'est que j'aime Désiré... »

Cherchait-elle à se tromper elle-même ? Non pas : elle était sincère. La créature humaine leurre toujours son esprit au profit de son cœur. Nancy se croyait protégée par un sentiment qui n'existait pas. Loin de s'effrayer, elle envisageait avec plaisir la possibilité d'une affection toute fraternelle qui l'unirait à Jacques. Liaison de cœur, douce, mystérieuse et chaste ! Toute jeune fille attend du mariage autre chose que ce qu'elle y trouve. Elle rêve d'un prince charmant, élégant et poétique. Hélas ! la réalité la désillusionne bien vite. C'est donc ça l'amour, ce divin amour que tous les poètes ont chanté ? Avant l'éveil des sens, elle n'éprouve que du dégoût pour ces fatalités de la chair qu'elle est condamnée à subir. Et comme elle se réfugie avec joie dans le sentiment que la sensation n'avilit pas !

Rentrée aux Imbergères, Nancy continua son examen de conscience :

« — Est-ce que je commets une mauvaise action en m'abandonnant à la sympathie que Jacques m'inspire ? Nullement. Il ne peut plus être un étranger pour moi après ce qui s'est passé entre nous... »

Et de nouveau elle souriait à cette vision d'une tendresse très pure et très noble. Elle aurait dû se dire qu'elle était coupable, puisqu'elle n'aurait eu garde d'avouer à son mari ce qu'elle pensait. Cette idée n'effleura pas même son esprit. C'est que toutes les femmes inventent un code particulier, où elles entendent l'honneur à leur façon. Pour elles, l'infidélité du cœur n'existe pas ; et, tant qu'elles gardent la fidélité du corps, elles s'estiment non coupables. Comme si la première n'était pas une initiatrice à la seconde !

XIII

Un soir, comme Mélitte rentrait aux Imbergères, elle fut accostée tout à coup par le comte d'Orsel, qui la guettait.

— Je sais combien vous aimez votre maîtresse, mon enfant. Veuillez lui donner cette lettre... Et surtout, soyez prudente. Ne la remettez que lorsque Mme Roller sera seule.

Instinctivement, la quarteronne eut envie de répondre par un refus. Elle n'osa pas. Depuis quelques jours elle voyait Belle-Madame songeuse, presque triste, constamment silencieuse. Jugeant Nancy par elle-même, Mélitte se doutait bien que la jeune femme et Jacques s'étaient de nouveau rencontrés. « Il faut qu'elle l'aime pour ne jamais me parler de *lui* », pensait-elle. Servantes ou grandes dames, elles ont toutes une âme pareille :

elles ont toutes la même science innée des raisonnements du cœur. Un amour qui naît se plaît aux confidences; un amour qui fleurit a besoin du secret. Au surplus, mieux valait risquer une gronderie que commettre une maladresse. Glissant dans son corsage la lettre de M. d'Orsel, elle attendit que Nancy fût remontée dans son appartement. Sans prononcer un mot, la quarteronne lui remit la frêle enveloppe.

— Qui t'a donné cela, ma petite?

— M. d'Orsel, Belle-Madame.

Nancy devint très rouge : elle feignit de poser le papier sur sa toilette, d'un air indifférent. La quarteronne eut soin de se retirer discrètement : elle savait bien que Mme Roller ne briserait pas le cachet en sa présence. Jacques avait écrit quatre pages très tendres, banales comme toutes les lettres d'amour. Du commencement jusqu'à la fin, il répétait les mêmes serments, brodant de jolies phrases sur le thème accoutumé. Il sollicitait humblement la permission d'écrire tous les jours sous le couvert de Mélitte.

— Comme il m'aime! pensa Mme Roller.

Avant le dîner, où le nouveau ménage avait convié plusieurs personnes, elle trouva moyen de relire trois fois ces protestations de tendresses pures,

Quand elle descendit au salon, son bonheur se lisait dans ses yeux.

— Je ne sais pas comment vous vous y prenez, lui dit Mme Hattier-Beauvoisin en l'embrassant : vous embellissez tous les jours !

Mme d'Anglemont eut soin de mettre bien vite la conversation sur Jacques.

— Ah ! çà, général, demanda-t-elle brusquement, que devient le beau d'Orsel ? On vous accuse d'avoir condamné votre officier d'ordonnance aux arrêts forcés.

— Je le vois à peine. Sitôt son service achevé, le capitaine disparaît.

— Pas pour se rendre au cercle, affirma Saint-Gel : on ne l'y a pas vu depuis trois jours.

Et l'homme bien informé de raconter avec beaucoup de détails qu'on soupçonnait le comte de nourrir une passion mystérieuse. D'aucuns se récrièrent. Une passion ? Impossible. Et Mme de Chevry ? Mais Saint-Gel ne se laissait pas aisément démonter. Il certifia que Jacques et Juliette ne se voyaient presque plus. De vrai, Mme de Chevry était nerveuse, agacée, de mauvaise humeur.

— Que vous êtes insupportable avec vos bavardages ! s'écria le général. Laissez donc ce pauvre Jacques tranquille : il a bien le droit d'agir à sa guise

Mais man Jeannette désirait trop qu'on s'occupât des faits et gestes du capitaine. Elle se mit à questionner Saint-Gel, qui inventait des renseignements quand il était mal informé. Et c'est ainsi que la pensée de Nancy, occupée déjà par Jacques, ne fut pas distraite un instant de sa douce hantise. Elle se taisait, laissant ses hôtes discourir à leur aise. Mais tout bas elle souriait, se disant qu'elle seule connaissait le secret du jeune homme. C'est pour elle que Jacques allait sans doute rompre sa liaison avec M[me] de Chevry, pour elle qu'il devenait triste et sauvage, pour elle qu'il s'enfuyait du monde.

Dans le courant de la soirée, le général parla d'un désastre financier qui menaçait d'atteindre gravement la place de Marseille. Désiré se trouvait dans son élément. Il émit des pensées justes, qu'inspirait son expérience des affaires; sujet moins attrayant pour une jeune femme. D'ailleurs, n'avait-il pas le grand tort d'être le mari? Et pendant qu'il exprimait des idées saines mais un peu prosaïques, Nancy comparait mentalement les deux hommes : celui qui était son maître et celui qu'elle croyait son esclave. Le contraste entre eux était frappant. Ce colosse au geste timide, à l'allure embarrassée, ressemblait si peu à l'officier hardi, d'une élégance raffinée!

Mme d'Anglemont partit la dernière. Quand son coupé eut disparu, Désiré prit le bras de sa femme et l'entraîna dans le parc.

— Enfin nous sommes seuls ! J'enrage à la pensée que nous appartenons au monde avant de nous appartenir à nous-mêmes ! Pourquoi ne pas réaliser le projet que nous avions conçu naguère à Bordighera ? Fermer notre porte aux importuns et vivre en sauvages !

— Mais, mon ami, ce serait à périr d'ennui !

Il eut un geste brusque :

— Vous, peut-être ; moi, non ! Comment ferais-je pour m'ennuyer puisque vous seriez là !

— Oubliez-vous donc qu'ils sont vos amis, ceux-là que vous appelez des importuns ?

— Je n'ai plus qu'une amie, c'est vous ! vous seule ! Ah ! chère, l'immense place que vous avez soudainement prise dans mon existence !

Il la saisit entre ses bras avec une telle ardeur que Nancy ne put réprimer un cri d'effroi.

— Je vous ai fait mal ? Vous tremblez !

Un frisson la secouait. Elle venait d'avoir un mouvement d'instinctive répulsion. Quand elle fut rentrée chez elle, Nancy poussa le verrou de sa porte, sachant bien que Désiré ne tarderait pas à venir. Elle se prétendrait souffrante pour demeurer

seule. Et cependant, tout au fond d'elle-même, la jeune femme s'accusait d'injustice et de méchanceté. En somme, que reprochait-elle à son mari? Rien. Impossible d'être plus tendre, plus amoureux. Nancy se rendait compte qu'il souffrait par elle, — malgré elle. Pourquoi, lui avait-il déplu ce soir-là, pendant le dîner, pendant la soirée? Il n'avait point changé depuis la veille. Alors si ce n'était pas lui, c'était donc elle? Nancy eut pendant quelques instants la vision très nette de la réalité: Désiré lui déplaisait parce qu'elle aimait Jacques. La jeune femme avait un grand fonds d'honnêteté. Dans une heure de logique, elle comprit que l'infidélité du cœur était aussi coupable que l'autre..

En dépit de tous ces raisonnements, elle ne pouvait lutter contre les sophismes qu'elle prenait pour des vérités. Où serait le mal de vivre un roman très chaste? Encore une fois, comme le disait Mme de Guerny, le cœur chez elle emportait toute logique. Du moins, si elle ne pouvait chasser Jacques de son souvenir, — est-on maître de sa pensée? — elle ne voulait pas que Désiré en souffrît. Et quand, le lendemain matin, son mari se présenta chez elle, inquiet de savoir comment elle se trouvait après sa prétendue indisposition, Nancy l'accueillit avec un sourire.

— Excusez-moi, dit-elle. J'étais maussade hi au soir... Voulez-vous me faire un sacrifice? Aba donnez votre usine pour ce matin, et promenon nous dans le parc.

Elle appelait cela un sacrifice, la coquette ! Dési jeta un cri : un violent amour ne se rassasie jamε de ces petites joies. Il allait donc retrouver une ces intimités charmantes qui évoqueraient le so venir de la lune de miel. Tous les deux mo tèrent au sommet du parc, au milieu des gran arbres. Là, une admirable vue se découvrait so dain aux yeux étonnés. La mer, sillonnée de vai seaux, étalait sa robe verte et bleue, lamée franges d'or par les rayons de soleil. Nancy rega dait, pendant qu'assis à côté d'elle, Désiré serr sa main entre les siennes sans prononcer un m Cet homme timide goûtait en ce moment le bo heur dans toute sa plénitude. Avec une émoti très douce, il parla de lui, d'elle, de sa passi toujours jeune, en dépit des ans qui commençaie à neiger. Et il sut trouver des mots éloquent des pensées fines qui troublèrent Nancy. Penda qu'ils redescendaient l'un et l'autre vers le ch teau, elle s'accusait, elle se condamnait tout ba Désiré l'adorait; et c'était son mari, son maîtr Quel amour vaudrait jamais celui de cet homm

Par malheur, la lettre quotidienne de Jacques arriva, et le cœur de la jeune femme fut de nouveau partagé entre deux sentiments contraires. Ces drames de la conscience ont parfois une intensité très aiguë. Quand le monde voit une femme déserter ses devoirs, il prononce presque toujours un jugement hâtif, sans étudier les circonstances exceptionnelles qui ont précédé la chute. L'opinion ne se détermine jamais d'après la faute : la situation sociale est tout. Pour les femmes riches, et qu'on croit soutenues par leurs alliés, le monde a des trésors d'indulgence : il réserve ses sévérités pour les humbles et les faibles. Et dans ces exécutions sommaires, la lâcheté des hommes n'a d'égale que la perfidie des femmes. Que de malheureuses créatures ont lutté comme Nancy ! Encore, Mme Roller ne se reprochait que des pensées. Toute la journée, pendant que Désiré était à son travail, elle essaya de se soustraire à la tendre songerie qui la hantait. « — Je serai la plus forte, songeait-elle. Mon mari m'aime, et moi... » Elle n'osait plus ajouter, comme quelques jours auparavant : « — Et moi j'aime mon mari... » Elle se souvenait avec effroi d'une théorie émise récemment devant elle par le général Hattier-Beauvoisin : « Une femme n'est protégée que par le sen-

timent qu'elle éprouve. Ayant le cœur pris, ell est invincible. Celle dont le cœur est libre est voué à la défaite : ou le temps, ou la vanité, ou l'in térêt triompheront d'elle. En réalité, Mesdames votre vertu n'existe pas : elle dépend des circon stances ! » On s'était beaucoup récrié, surtout lors que Mme d'Anglemont, approuvant le général, avai ajouté : « Pas si faux, le paradoxe ! » Et, se rap pelant cette théorie, Nancy la discutait avec elle même. Sa vertu dépendrait donc non de sa vo lonté réfléchie, mais des hasards de son existence

Ce soir-là, Désiré revint beaucoup plus tard qu d'habitude. En le voyant triste et soucieux, sa femm l'interrogea tendrement.

— En effet, mon amie, j'ai un gros ennui. Vou vous rappelez ce désastre financier dont nous par lions hier à dîner? Me voilà forcé de vous quitte pendant huit jours et de partir pour Paris.

Nancy eut un élan spontané :

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

M. Roller hésita une minute. Il était agacé, no de faire ce voyage, mais de quitter sa femme. A lieu d'accepter avec joie, il songeait que Nancy au rait à Paris une existence peu gaie. Pris par se courses, par ses rendez-vous, il ne serait jamais au près d'elle. Et il était de ces hommes qui aimen

une femme pour elle, et non pour eux-mêmes.

— Tu es une adorable créature, répliqua-t-il. Certes, je suis heureux, très heureux que tu aies songé à ne pas te séparer de moi, mais... Tiens ! n'en parlons pas : j'ai trop gros cœur de partir.

C'est elle maintenant qui n'osait plus insister ; elle qui n'osait plus dire à son mari : « — La solitude m'effraie. Quand vous êtes là, je puis lutter, je puis me vaincre... » Comment avouer qu'elle voulait suivre Désiré, non parce qu'elle l'aimait, lui, mais parce qu'elle en aimait un autre ? M. Roller, décidé à se sacrifier, condamna résolument sa porte. Il ne voulait recevoir que le général : en un court billet, il l'avait prié de passer aux Imbergères. En arrivant vers neuf heures, M. Hattier-Beauvoisin le trouva en pleine besogne, entouré de paperasses qu'il achevait de mettre en ordre.

— Comment, tu pars ?

— Il le faut bien. Je prends le rapide demain matin.

— Alors, je devine pourquoi tu m'as si vite mandé, mon camarade. Ne crains rien, nous ferons si bien, ma femme et moi, que Nancy ne s'ennuiera pas trop.

XIV

Oui, Nancy avait peur. Et dès qu'elle fut seul aux Imbergères, le danger qui la menaçait lu apparut nettement. Elle redoutait beaucoup moin Jacques qu'elle-même. En somme, M. d'Orsel n se montrait pas, s'il écrivait tous les jours ave une tendre régularité. Mais elle, elle, Nancy, n pouvait distraire sa pensée de ce roman qui vivai et palpitait à ses côtés. Résolue à triompher, ell crut prendre un parti héroïque en n'ouvrant plu ces lettres qu'elle attendait la veille encore ave tant d'impatience. Au matin, elle glissa sous un enveloppe celle qu'elle venait de recevoir, en y ajoutant ces quelques mots : « Je vous supplie d ne plus m'écrire. »

— Mon enfant, dit-elle à Mélitte, porte toi-mêm ce paquet chez M. d'Orsel. Insiste pour le remettr

à lui-même. A aucun prix tu ne dois le confier à son ordonnance.

Elle soupirait, la pauvre Nancy, et Mélitte soupirait aussi en la regardant de ses grands yeux tendres. La servante souffrait tout comme la maîtresse, et ne comprenait pas que l'on fût ainsi dur et sévère pour soi-même. Mélitte aimait Pierre autant que Nancy aimait Jacques : il n'entrait pas dans le cerveau de la quarteronne qu'on se fît le bourreau de son propre cœur. Si Pierre eût été là, elle n'aurait pas songé à se plaindre... Et voilà que Belle-Madame, heureuse et riche, ne goûtait pas le bonheur qui s'offrait à elle !

Mélitte se hâta d'obéir. Une heure après, elle était de retour aux Imbergères.

— Tu as vu le comte ?

— Oui, Belle-Madame.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien, d'abord. Après avoir brisé le cachet, M. le comte a lu la ligne que vous aviez tracée sur l'enveloppe. Alors, très pâle, il a passé sa main sur ses yeux. Puis il m'a dit : « Il sera fait selon sa volonté. »

Nancy détourna la tête : elle regrettait déjà son sacrifice ! N'imposait-elle pas à Jacques une souffrance nouvelle ? Pendant la journée, elle ne vou-

lut pas sortir, craignant de le rencontrer. Son amie Mme Hattier-Beauvoisin vint la chercher avant le dîner.

— Je vous enlève, ma petite. Et ne refusez pas ! J'ai pleine autorité sur vous pendant l'absence de votre mari. Ne vous habillez pas : inutile. Nous serons seuls tous les trois.

Mme Roller aurait refusé l'invitation si elle avait su que le capitaine devait dîner aussi chez son général. Et cependant elle eut une petite déconvenue à la pensée qu'il ne s'y trouverait pas. Le cœur féminin est fait de contradictions. Du moins cette course et cette soirée en ville égayèrent la recluse. Le général avait beaucoup d'esprit, et Nancy éprouvait une réelle sympathie pour ce galant homme. Il fut plein de verve et d'entrain : par plaisir autant que par devoir, il essayait de distraire sa protégée.

— Expliquez-moi un mystère, lui demanda-t-il Pourquoi votre mari est-il parti seul ?

— Je désirais l'accompagner : il n'a point voulu J'ai cru comprendre qu'il craignait pour moi l'ennui de la solitude, dans ce grand Paris où je ne connais personne. Ici, au contraire, il me sait au milieu de mes habitudes, entourée d'amis tels que vous qui me gâtez si gentiment.

— N'importe! Abandonner sa jeune femme au bout de quelques mois de mariage... Ce serait imprudent avec toute autre que vous.

Nancy se sentit rougir : elle méritait si peu un pareil éloge! Cependant, quand le général lui souhaita le bonsoir, après l'avoir escortée jusqu'à la grande allée qui montait aux Imbergères, elle était plus contente d'elle. La nuit, d'une admirable pureté, conviait à la rêverie. Au lieu de rentrer dans son appartement, Nancy enveloppa sa tête d'une mantille, et s'enfonça dans le parc. Elle arriva bientôt dans le fourré d'arbres où Juliette et Mme Soulac s'étaient réfugiées le soir du bal.

« — Que fait-il à cette heure-ci? pensait-elle. Il est au cercle, sans doute, cherchant à se distraire... Pauvre garçon! »

Soudain, elle entendit un bruit de feuilles froissées, et tressaillit. Était-ce un lièvre peureux qui s'enfuyait ou quelque merle éveillé qui voletait lourdement dans les branches? D'un bond, Jacques sortit hors du taillis, et courut auprès d'elle.

— Vous! vous! balbutia Nancy dans son effroi grandissant.

M. d'Orsel avait pris les mains de la jeune femme entre les siennes, et les serrait tendrement.

— Je vous fais donc bien peur? demanda-t-il

d'une voix très douce. Peur? moi qui obéis docilement à toutes vos volontés! Vous me défendez brusquement de vous écrire, après m'y avoir autorisé... Est-ce que je me suis plaint?

— Alors, pourquoi êtes-vous ici?

— Parce que toutes les nuits je rôde à travers ces arbres, parce que ma seule joie est de voir de loin la maison où vous reposez. Si vous n'étiez pas venue dans le parc, vous auriez ignoré ma présence...

Il s'était assis près d'elle, et de sa voix persuasive il lui racontait sa vie, sa lamentable vie, depuis leur dernière rencontre. Il ne sortait de chez lui que pour son service. On ne le voyait plus nulle part... Et Jacques ne mentait pas, Nancy le savait bien. Ce qu'il lui disait, d'autres le lui avaient dit déjà. Comment se fût-elle doutée que tant de douceur enveloppait beaucoup de perfidie? Comment se serait-elle méfiée, elle si crédule et si sincère? Est-ce que les natures loyales soupçonnent jamais la déloyauté des autres?

... Et cette causerie d'amour continuait chaste, infiniment tendre, dans le grand silence de la nuit. Les parfums voltigeants, l'acre senteur des arbres, montaient au cerveau de la jeune femme, la grisant, l'étourdissant, l'empêchant de voir le péril.

Pour se protéger, Nancy renonçait au bonheur de lire les lettres de Jacques : et voilà que même ce sacrifice ne servait à rien !

Il fut le premier à dire : « Je pars... il le faut... » C'est qu'il redoutait sa fougue sensuelle. Le charme pénétrant de cette rencontre nocturne lui tournait la tête : et il risquait de tout perdre, si l'amant passionné se laissait trop vite deviner sous l'amoureux platonique. Du moins, s'il trouvait sage de s'éloigner d'elle, il tira bientôt profit de cette prévoyance. Nancy fut charmée, — et rassurée : aussi Jacques obtint qu'elle reviendrait le lendemain à la même heure. Et, comme elle s'efforçait de ne pas promettre, il invoqua tant de bonnes raisons qu'elle n'osa plus refuser. Était-ce donc là sa récompense? Lorsqu'il avait le bonheur de la sentir près de lui, dans le profond repos de cette nuit embaumée, il consentait à s'enfuir ! Ne lui saurait-elle pas gré d'un pareil sacrifice? Pauvre, pauvre Nancy ! Elle était bien condamnée d'avance !

Mme Roller se glissa dans le château, craintive et frissonnante, emportant de la joie plein son cœur. Elle aimait, elle était aimée... Une délicieuse insomnie la tint éveillée jusqu'à l'aurore. Elle revivait minute par minute ces deux heures inoubliables. Et pendant toute la journée du lendemain, elle en

évoqua le souvenir, émue, ravie, sans défense co
tre le courant qui l'entraînait. Une seule person
avait deviné son secret : Mélitte. Mélitte, qui, l
veille, guettait sa chère Belle-Madame, afin qu
nul ne pût la surprendre, la nuit, dans le parc, ave
un étranger : Mélitte, qui ne s'était couchée qu'e
entendant se refermer discrètement la porte d
sa maîtresse. Et, à son réveil, la quarteronne r
voyait Mme Roller, non plus triste et pensive comm
les jours précédents, mais follement joyeuse,
teint animé, les yeux luisants. Un amour naissa
est un poison subtil qui embellit sa victime ava
de la tuer. La créature vaincue ne peut résister
cette absorption lente : et c'est ainsi que succom
bent les volontés les plus robustes.

Toute cette journée-là, Nancy trouva les heur
lourdes. Cependant elle ne quitta pas les Imbe
gères. Ayant, la veille, promis sa visite à Mme Ha
tier-Beauvoisin, elle écrivit un mot à son ami
alléguant une excuse banale, se prétendant sou
frante. Elle craignait tant de ne pouvoir céler
joie! Vers le soir, Nancy entraîna Mélitte dans
parc. Son amour heureux s'intéressait à l'amo
de cette douce, charmante et fidèle créature q
vivait à ses côtés avec une résignation de chi
dévoué.

— A nous deux, ma petite, commença M[me] Roller quand elles furent assises sous les arbres. Et M. Pierre? Que devient-il, M. Pierre? J'espère qu'il t'écrit souvent?

— Très souvent, Belle-Madame.

— Daigneras-tu me révéler ce qu'il fait à Paris?...

Et, fière d'être interrogée, Mélitte dit enfin son secret. Natalis avait écrit un poème, un admirable poème qui chantait leurs jeunes amours... Et là-bas, dans la grande ville, il rôdait tristement, en quête d'un éditeur, frappant à toutes les portes, qui tardaient bien à s'ouvrir. M[me] Roller restait stupéfaite. Comment! l'amoureux de Mélitte était un poète! Alors Nancy comprit pourquoi le visage de l'humble fille exprimait à présent une sérénité si haute. Les femmes, et surtout les femmes de couleur, possèdent une grande faculté d'assimilation. Aimant un homme doué d'une intelligence supérieure, Mélitte tentait de se hausser à son niveau, et la figure reflète toujours les pensées nobles que le cerveau conçoit. Mélitte dit tout, et comment Pierre se glissait la nuit dans le parc, et comment elle s'était peu à peu grisée de cet amour subtil et vivace. Quand elle lut les vers du jeune homme, Nancy battit des mains.

— Ils sont ravissants, les vers de ton poète ! s'écr
t-elle.

Mélitte ne rougissait point de sa chute, chı
voulue, préméditée, réfléchie. Sa confession
loyale. A peine baissa-t-elle un peu la voix pı
raconter le dénouement du premier chapil
Mme Roller comprenait : Mélitte s'était livrée t
entière... Comme l'histoire de l'une ressembla
l'histoire de l'autre ! A cause même de cette
rité, Nancy goûtait un infini plaisir à ce récit n
Elle retrouvait tant de pensées à elle, la maître
dans les pensées de la servante ! En amour, les
tuations sociales s'effacent, et les rangs se rapp
chent : la duchesse et la pauvre fille n'ont pas d
façons de sentir. Ainsi Nancy comme Mélitte,
litte comme Nancy, subissaient l'empire d'un s
timent vainqueur. Mais l'une acceptait la fata
logique du dénouement, tandis que l'autre la
poussait avec indignation. Une idée germait d
le cerveau de Mme Roller :

— Ah ! ma petite, dit-elle dans un éclat de r
tu as eu joliment raison d'être franche ! Fais al
ler la victoria. Je descends en ville afin de m'oc
per de ton bonheur...

Justement parce qu'elle sentait comme Méli
parce que leur état d'âme était pareil, Nancy v

lut aplanir la route où marchait sa fidèle quarteronne. Ceux qui aiment savent seuls comprendre l'amour des autres; seuls, ils ont de délicates pensées. Mélitte restait songeuse, tandis que Mme Roller partait gaiement. Que signifiaient les paroles de sa maîtresse, et comment celle-ci pourrait-elle « s'occuper du bonheur » de sa servante?

Nancy ne resta pas plus d'une heure absente : elle revint radieuse.

— Nous montons dans ma chambre, mademoiselle Mélitte, dit-elle avec une gravité comique.

Quand elles furent seules, Belle-Madame ouvrit son secrétaire, et prit deux billets de mille francs.

— Tu ne comprends pas encore? Attends un peu. Vois-tu cette phrase que je viens d'écrire sur une feuille de papier à lettre...?

La phrase disait ceci :

« Offrande d'un ami inconnu pour éditer la *Chan-*
« *son de l'amour.* »

— J'ai consulté l'imprimeur de la fabrique. Tu me donnes l'adresse de M. Pierre, et demain il reçoit cette lettre chargée... Y es-tu maintenant? Le poème de ton amoureux doit être fort beau, si j'en juge par les vers que tu m'as montrés. Nous lui octroyons de quoi le faire imprimer. De cette

façon, M. Pierre devient célèbre, et, une fo:
lèbre, il devient riche!

Certes, Mélitte était accoutumée aux bonté
générosités de Belle-Madame : cependant cet
elle fut touchée aux larmes. C'est qu'on est
reconnaissant pour soi que pour ceux qu'on ai
pendant que la quarteronne s'éloignait afin d
ter elle-même la précieuse lettre à la poste, :
songeait aux confidences reçues. Ainsi, parce c
aimait, parce qu'elle se savait aimée, M
s'était loyalement donnée ! Timide comme
dépeignait, Pierre n'eût rien osé : il se fût
gné à l'attente. Et c'était la femme qui alla
devant des désirs de l'homme; c'était la f
qui s'offrait, abdiquant même la coquetterie
défense...

« — Mélitte vaut-elle mieux que moi? p
Nancy, ou bien aime-t-elle plus que moi?...

Mme Roller se voyait en face de la réalit
tale; pour la première fois, elle comprena
l'amour platonique d'un homme peut existe
durer longtemps. Par malheur, sa nature c
et prompte à l'illusion se plaisait à voir les c
dans leur vérité relative : elle jugeait Jacques
comme il était, mais comme elle voulait qu'
Pourquoi cet homme-là ne serait-il pas sup

aux autres? Pourquoi n'attendrait-elle pas de lui une générosité plus grande, un désintéressement plus haut? Et, bercée par cette espérance, elle attendit impatiemment l'heure du revoir... Oh! la longue, longue, longue journée!

XV

Beaucoup d'hommes sont pareils au comte d'Orsel. C'est-à-dire qu'ils considèrent la femme courtisée comme une ennemie : une ennemie qu'on attaque et qui se défend. Toutes les armes leur paraissent bonnes dans ce combat du désir contre la pudeur. Jacques avait pour lui son expérience et son audace. Il disait à Nancy : « — Je ne pense qu'à vous, je ne m'occupe que de vous... », sachant bien que Belle-Madame n'ignorait pas son évasion subite du monde où l'on s'amuse. Mais il se gardait bien de lui révéler le « pourquoi » de cette nouvelle existence. Très bon officier, ambitieux, aimant son métier de soldat, il se préparait à l'École de guerre. Condamné par son travail à la retraite, il tirait profit auprès de Nancy de sa réclusion forcée. Mme de Chevry se dépitait bien un peu

d'être reçue plus rarement que jadis dans le *home* de l'ingrat : mais enfin elle se résignait. Qu'eût-elle dit si elle avait su que, chaque soir, la cantatrice consolait le solitaire !

Et M. d'Orsel ne s'ennuyait pas, lisant, étudiant beaucoup pendant le jour, attendant sans trop d'impatience que la nuit ramenât l'heure du rendez-vous. Les choses marchaient telles qu'il le souhaitait. Le voyage imprévu de Désiré réjouit fort le jeune homme : c'était lui livrer la partie trop belle. A peu près sûr que par ces belles nuits tempérées, Nancy ne résisterait pas à la séduction de la promenade, le capitaine était certain de la rencontrer dans le parc des Imbergères. Il espérait moins obtenir des rendez-vous suivis ; et voilà que Belle-Madame consentait ! Une demi-heure avant le moment fixé, M. d'Orsel se glissait sous les taillis. Pas une minute il ne craignit qu'elle ne vînt pas. Nancy l'aimait : impossible d'en douter. Le trouble même de la jeune femme, son effroi instinctif révélaient le secret de son cœur. Quand elle parut, il alla vivement au-devant d'elle, et, couvrant de baisers les petites mains qu'on lui abandonnait :

— Oh ! chère, comme vous êtes bonne d'avoir tenu votre promesse !

Nancy frissonnait.

— Ce que je fais là est mal...

Naturellement, il protestait avec indignation. Oh ! Jacques jouait bien son rôle ! Il n'ignorait aucune des banalités qui rassurent les consciences timorées. Comment pouvait-elle rougir de la très tendre affection qui les unissait ? Ce n'est pas commettre une faute que d'écouter son cœur ! etc., etc... Les phrases sont toutes faites !

— Voyez-vous, disait-il, de sa voix persuasive, je n'ai jamais aimé avant de vous connaître. Est-ce qu'on peut donner ce nom d'amour à des galanteries vulgaires ?

Une femme un peu experte, ou même simplement un peu coquette, aurait deviné l'effronterie de ce mensonge. Mais les plus honnêtes, les plus naïves, sont toujours aisément dupées. Et Jacques continuait, lui jurant qu'elle était pour lui le commencement et la fin de tout, qu'en dehors d'elle aucune ambition ne lui tenait au cœur. Et pendant qu'il murmurait ces paroles douces et perfides à l'oreille charmée de Nancy, il serrait ses mains plus fort, comme pour glisser en elle un peu de sa fièvre et de son désir à lui. La pauvre créature subissait l'étrange empire de cet homme : rassurée parce qu'il évitait tout geste, toute parole qui eussent alarmé sa pudeur défiante. Jacques

pouvait mesurer déjà ses rapides progrès dans ce cœur à demi vaincu. La veille, Nancy était restée dans le parc jusqu'à minuit. Cette fois, trois heures, quatre heures, s'écoulèrent avant qu'elle parlât de rentrer... Quel beau cadre d'amour, ce taillis épais, ces arbres frissonnants caressés d'un rayon de lune! Autour d'eux, le calme d'une nuit provençale bercée par le chant des rossignols?... Tout ce que disait M. d'Orsel saisissait au vif cette créature loyale, mais trop romanesque, qui demandait à la vie plus que la vie ne pouvait lui donner.

— Vous êtes surprise, murmurait-il, de me voir si craintif, si respectueux?... Je ne ressemble guère au comte d'Orsel qu'on vous a décrit! Vous me croyiez, comme tout le monde, un mauvais sujet? La vérité, c'est que par vous, pour vous, je suis devenu un autre homme. Vous imaginez bien que je suis moins pur, moins éthéré que vous. C'est dans votre rôle de femme de croire à l'amour platonique. Si je n'y crois pas, moi, du moins il me plaît de respecter vos illusions. Et puis j'ai la foi : j'attendrai. Impossible que vous ne m'apparteniez pas un jour. Seulement je me suis juré de vous obtenir et de ne pas vous prendre. Vous ne serez à moi que par la volonté réfléchie de votre cerveau, non par l'entraînement tendre de votre cœur.

Et Nancy le croyait! Pourquoi ne l'aurait-e pas cru? Dans la demi-obscurité, elle ne voyait] l'ardeur fiévreuse qui luisait dans les yeux de J ques. Aussi, quand elle se leva pour rentrer château, s'appuyait-elle sans crainte sur le b qu'il lui offrait. Il frissonnait, lui, mourant d'en de la saisir entre ses bras, de la couvrir de baiser Il n'osait pas, craignant de l'épouvanter et de perdre à jamais.

Elle disparut; il restait seul. Alors il se ca derrière un arbre, contemplant les fenêtres clo: Au bout de quelques minutes, une lueur scint derrière les jalousies. Une attente d'un quart d'he encore, et la secrète espérance de Jacques ne pas leurrée : les bougies s'éteignirent et la croi s'ouvrit. Il voyait Nancy, de loin, dans son gnoir blanc, à demi penchée et rêveuse... (était trop : le jeune homme perdit la tête. C chambre de jolie femme, de femme ardemm désirée, l'affolait. Il se glissa jusqu'à la mai: cherchant du regard et de la main les creux et anfractuosités de la muraille. Nancy ne se dou pas encore du danger. Soudain elle tourna la et aperçut Jacques, qui grimpait assez rapidem Un cri s'étouffa dans sa gorge. Comment pourr elle se défendre s'il arrivait auprès d'elle? Terri

elle regardait. Le premier étage était assez haut... Elle cessa de trembler pour elle : maintenant elle trembla pour lui. Un dernier effort, et le capitaine sautait de plain-pied sur le balcon... Soudain la main de Jacques glissa : il perdit l'équilibre, et tomba rudement sur le sol. La chute fut si lourde que Nancy jeta un long cri d'épouvante. Mais Jacques s'était relevé déjà. Il salua la jeune femme de la main, et s'enfonça dans le parc.

Ce petit drame bouleversa tout à fait Belle-Madame. L'homme qu'elle aimait, seul dans sa chambre, seul au milieu de la nuit! Elle n'accusait pas Jacques d'avoir manqué à sa parole : la femme pardonne toujours les fautes commises dans un coup de folie passionnelle. Toute sa sévérité, Mme Roller la gardait pour elle-même. En permettant à Jacques de pénétrer dans le parc, en consentant à l'y rejoindre, elle avivait cet amour violent qu'elle lui commandait de réprimer : donc c'était elle la coupable, non pas lui. Et, s'examinant avec loyauté, interrogeant sa conscience, scrutant son arrière-pensée, elle se vit perdue, perdue !

Perdue ! non. Elle lutterait avec vaillance. Oh ! bien passée l'heure des sophismes et des illusions ! Nancy avait devant elle une voie toute droite : celle

du devoir et de la fidélité. Si elle en sortait un p elle en sortait complètement. Elle n'est pas as forte pour se défendre seule? Soit. Elle sai qui demander secours. Pauvre Nancy! Elle a b du mal à s'endormir, cette nuit-là. Cependant remords s'apaisent, son calme renaît; elle se s à l'abri désormais. Sa résolution est prise. Pı qu'elle ne peut plus se protéger elle-même, va se réfugier dans la chère maison où s'est éc lée son heureuse enfance.

— Comment! Belle-Madame, vous sortez d bonne heure? s'écrie Mélitte en voyant sa maître prête et habillée.

Mme Roller hoche la tête sans répondre. Elle chez Mme de Guerny. Non sans craintes, non s hésitations. A Mme de Guerny, à cette noble fem qu'elle aime à l'égal d'une mère, il faudra t confesser. Et elle se sent coupable, Belle-Madar Coupable de faiblesse, presque de lâcheté... Mlle T masset reste bouche bée lorsque apparaît son cienne élève.

— Eh quoi! Madame, vous ne nous avez d pas oubliées?

Il y avait un peu d'ironie dans l'accent de sèche Florentine. Cette ironie ne tint pas dev l'élan de tendresse qui jetait Nancy entre ses br

Pour Mme Roller, le meilleur dans son passé était renfermé là, dans cette grande Cadenelle. Ses rires de petite fille, ses tristesses et ses joies d'enfant, palpitaient encore entre les arbres familiers, ses premiers amis et ses muets confidents.

— Oh! Mademoiselle Florentine, comme je suis heureuse de vous revoir! Est-ce que Madame est là?

Naguère, Nancy tremblait toujours un peu quand elle pénétrait dans le cabinet de la directrice: on ne s'y présentait que pour recevoir quelque douce gronderie, d'autant plus redoutée qu'on la savait plus tendre. Aujourd'hui, la jeune femme se retrouvait aussi craintive que la jeune fille. Que répondrait sa seconde mère? Quelle remontrance infligerait-elle à la coupable?

— Viens vite, ma jolie, s'écria Mme de Guerny en ouvrant ses bras. C'est mignon à toi d'être fidèle. Est-ce vrai ce que m'apprend Mlle Thomasset? Tu passes quelques jours avec nous? Mais comme tu es triste!... Des larmes dans tes yeux?... Parle vite, ma petite. A qui te confesseras-tu, sinon à moi?

Et, s'agenouillant devant sa vieille amie, Nancy commença le récit triste. Elle ne cacha rien, ni ses premières luttes avec Mme d'Anglemont, ni l'impression produite sur elle par le comte d'Orsel; enfin

comment, dans sa désillusion, elle avait accept Désiré Roller. Mme de Guerny écoutait, le front pen ché, émue par cet aveu loyal, et par ce cri de dé tresse.

— Tu as été très coupable, ma pauvre enfant mais ton repentir est trop sincère pour ne pa mériter mon pardon. Maintenant, que comptes-t faire?

— Demeurer avec vous jusqu'au retour de mo mari... Ne me repoussez pas! La solitude est un conseillère perfide.

— Ma maison est la tienne. Mais te crois-tu sau vée parce que tu te mets à l'abri pour quelque jours? Ah! Nancy, Nancy, combien j'avais raiso en te reprochant ta conception romanesque de l vie! A quoi se réduit l'aventure qui te ramène moi toute tremblante? Deux hommes se rencon trent qui s'éprennent de toi. L'un demande ta main l'autre garde le silence. Tu te crois dédaignée pa le second, et, par dépit, tu épouses le premier. U jour, tu découvres que ton préféré voulait, lui auss faire de toi sa femme. Et cela suffit! Et ton cœu se remet à battre! Et tu oublies ce que tu dois l'être généreux et bon qui t'a choisie entre toute pour te faire riche, toi qui étais pauvre, pour faire heureuse, toi qui souffrais? Tu n'es plus un

enfant. Il y a dans la vie un autre but que l'amour : c'est le devoir. Devoir envers tes enfants, si Dieu t'en accorde ; devoir envers ton mari, qui t'a donné le bonheur, le repos, la dignité.

Nancy écoutait, le front courbé, sans répliquer un mot. Toutes ces paroles, elle se les était déjà dites ! Mais au fond de son cœur une voix parlait, et combien séduisante ! Une voix qui répondait à Mme de Guerny : « Certes, vous avez raison, l'amour, ce n'est pas le but de la vie... Alors, pourquoi est-ce la grande songerie des hommes et des femmes de mon âge ? Quand j'aurai le vôtre, quand il aura neigé sur moi, je penserai comme vous, sans doute, comme vous qui êtes revenue des illusions dorées. L'amour, ce n'est pas le but de la vie... Alors pourquoi tous les poètes l'ont-ils chanté ? Pourquoi tous les philosophes l'ont-ils étudié ? Pourquoi des êtres jeunes et robustes sont-ils morts pour l'avoir perdu ? »

Mais Belle-Madame ne demandait pas asile et protection à sa vieille amie pour se révolter contre elle. Elle préféra tout dire, achever sa confession, révéler même ces pensées de « derrière la tête » dont on rougit parce qu'elles sont basses.

— Sauvez-moi, Madame, sauvez-moi, vous qui êtes ma mère ! Depuis que cet amour me possède,

je rougis de moi. C'est vous qui avez raison. Mon mari est bon, tendre, généreux. Au lieu de lui savoir gré de ces qualités-là, je lui en veux de les posséder. Il m'a élue entre toutes pour partager sa fortune, et je me révolte à l'idée que je tiens tout de lui : tout ! Et le petit palais où je demeure, et le luxe qui m'entoure, et les hommages qu'on m'accorde. Est-elle assez coupable, votre pauvre Nancy ?

Mme de Guerny comprit que ce n'était plus avec de la morale qu'elle triompherait. A ce cœur endolori il fallait de douces paroles. Elle savait aussi qu'on échappe rarement à l'influence du milieu. Dans cette calme retraite, Nancy revivrait ses années d'enfance, ces années chastes et bonnes où ses rêves d'adolescente ne montaient pas bien haut ! Les souvenirs tendres apaiseraient cette âme meurtrie. La vue quotidienne de ces humbles créatures accomplissant avec courage leur besogne ignorée ramènerait insensiblement Nancy à la réalité des choses. Le roman paraît si mesquin quand on le compare à la dureté de la vie ! Pour commencer, Mme de Guerny fit en sorte que la retraite de Mme Roller chez elle ne soulevât aucun méchant commentaire. Sur son conseil, la jeune femme prévint son mari que, s'ennuyant aux Imbergères, elle atten-

drait le moment du retour chez sa vieille amie. Une seule personne trouva mauvais que Nancy eût choisi cette retraite : Mme d'Anglemont. Naturellement! Elle se plut à voir dans cette action bien simple une offense à ses droits naturels.

— Ah! chère Madame, disait-elle à Mme Soulac, les enfants sont bien ingrats! J'ai toujours considéré Nancy comme ma fille, n'est-il pas vrai? Voyez si elle me témoigne la plus petite reconnaissance. Elle ne veut point demeurer seule en l'absence de son mari? C'est sage. Alors, pourquoi se réfugie-t-elle chez une étrangère, et non chez moi?

Elle enrageait, l'excellente femme! Elle enrageait, sachant bien que chez Mme de Guerny sa nièce était à l'abri de tout péril.

XVI

On trouva tout naturel que Mme Roller se fût retirée à la Cadenelle. Les plus méchantes n'y virent qu'une affectation de pruderie.

— Il paraît que cette petite a bien peur de la tentation! s'écria Mme Soulac.

La médisance n'eut pas d'échos. Le plus heureux de tous fut Désiré. Avec son instinctive jalousie, — jalousie faite de méfiance et d'admiration, — il avait souffert en laissant, abandonnée à elle-même, cette femme, jeune, jolie et séduisante. Et voilà que de son plein gré celle-ci cherchait un asile protecteur! Rosine n'eût pas mieux agi pour rassurer Bartholo. Dans tout homme sincèrement épris, se cache un Bartholo. De même que chez toute femme veille la ruse charmante et naïve d'une Rosine. Seul, le capitaine refusa de croire à

la nouvelle, qu'il apprit à l'improviste en arrivant au Petit-Cercle.

Après l'aventure du balcon, il était rentré chez lui plein d'espérance et de joie. L'habile tacticien! Encore quelques jours et il triompherait aisément des derniers scrupules de Belle-Madame. Toute la nuit d'agréables pensées le bercèrent mollement. Jacques touchait à cette heure crépusculaire de la vie où l'on a l'écœurement des amours faciles et le dégoût des caprices éphémères. Sa liaison avec Mme de Chevry, sans être bien lourde, lui pesait par son caractère quasi officiel. Il supportait mieux Rose Danjanne, peu de gens sachant à quoi s'en tenir. A l'âge du capitaine, on est déjà mûr pour le mariage. Décidé à prendre pour femme celle-là seulement qui lui apporterait une très grosse dot, M. d'Orsel voulait mettre dans sa vie une affection sérieuse. Et c'était l'amour, l'amour vrai qui l'envahissait brusquement, violemment! Un moment, il avait cru que Nancy ne lui pardonnerait pas ses hésitations, lors des fiançailles avec Désiré. Puis, Mme d'Anglemont entrait en scène et devenait la complice tacite du jeune homme. Un ou deux mensonges achevaient de tout concilier : et qu'importait de mentir à cet homme peu scrupuleux? A peine sa cour commencée, il s'apercevait du pres-

tige qu'il exerçait sur Nancy. Et, prudemment, avec son expérience perfide, il notait une à une les défaillances de ce cœur mal défendu. Peut-être, pendant les premiers jours, eût-il douté du succès final, en dépit de sa fatuité souriante. Mais le voyage de Désiré changeait tout. Belle-Madame accordait les rendez-vous nocturnes dans le parc. Dès ce moment, Jacques comprenait que l'heure du triomphe sonnerait bientôt.

Et du jour au lendemain, écroulement de l'échafaudage ! Belle-Madame s'enfuyait. Elle s'enfuyait, donc elle avait peur. Cet effroi déconcertait le séducteur, peu habitué à ce que ses victimes se dérobassent. Était-ce un jeu? Non pas. Il suffisait de connaître Nancy pour deviner la franchise de sa nature chevaleresque. Le comte raisonnait en soldat. Ville qui tremble, ville rendue. Encore faut-il multiplier les attaques pour que l'assiégé ne s'endorme pas dans une sécurité fausse. Vingt-quatre heures après l'arrivée de Nancy chez Mme de Guerny, le comte d'Orsel se présentait au parloir. Mlle Thomasset vint, en personne, lui dire que Mme Roller condamnait sa porte. Jacques s'attendait à ce premier échec. Mais le lendemain et le surlendemain la réponse fut identique. Alors il résolut d'écrire. A sa grande surprise, Belle-Ma-

dame lui renvoya ses lettres. Et pas même décachetées!

— Le diable emporte la vieille sorcière! pensait-il (car il ne doutait pas que livrée à elle-même, Mme Roller n'eût été plus curieuse et moins vaillante). Tant que le mari sera loin, je ne verrai point la femme; voilà qui est certain. Et j'en suis réduit à souhaiter le retour de cet homme dont le départ me réjouissait tant!

De vrai, sans l'influence de Mme de Guerny, la volonté de Belle-Madame n'eût pas été si résistante. Dans cette maison, asile de ses premières années, où chaque livre, chaque chambre, chaque coin du parc, évoquaient les rêves d'autrefois, Mme Roller se souvenait de ses aspirations de jeune fille. Que de fois elle s'était dit :

— Ou je ne me marierai jamais, ou j'épouserai l'homme de mon choix!

Et le contraire était arrivé. Ayant choisi Jacques, elle épousait Désiré. Par instants, elle se résignait, se disant qu'il y a une perpétuelle disproportion entre la vie que nous espérons et la vie qui nous est accordée. Puis, toujours convaincue qu'elle était victime des ruses de sa tante, Nancy maudissait le destin qui l'avait empêchée d'appartenir au comte d'Orsel. Car elle ne mettait pas en

doute la sincérité, la droiture du jeune homme. Un malentendu seul les séparait. Elle ne soupçonnait pas la diplomatie retorse du séducteur habile.

— Oui, certes, vous avez raison, disait-elle un soir à Mme de Guerny, à tout prix je fuirai cette tentation qui m'obsède. Il me faudra donc ignorer l'amour...

— Et le devoir, qu'en fais-tu? Tu me trouves cruelle, ma petite? C'est que tu raisonnes avec ton cœur, tandis que je calcule avec mon cerveau. Où te mèneront tes idées folles? Je t'ai bien écoutée. Te connaissant telle que je te connais, je suis sûre de toi. Tu ne faibliras jamais. Élevée comme tu l'as été, avec ton instinctif dégoût des souillures physiques, je n'admets pas que tu puisses devenir la... la maîtresse de M. d'Orsel. Quel enfer tu te prépares ! Que pourras-tu devenir entre cet homme que tu aimes, mais à qui tu n'appartiens pas, et ce mari que tu n'aimes point, mais à qui tu dois appartenir?

Un soir, les deux amies revenaient en victoria le long de la Corniche. Pour la dixième fois, Mme de Guerny recommençait sa douce morale, apaisant par de bonnes paroles ce cœur endolori. Belle-Madame écoutait distraitement, laissant errer ses yeux sur la mer infinie. Une brise tiède soufflait du large,

gonflant les vagues moutonneuses qui battaient la rive en jetant une plainte rythmique. Ah! le rêve délicieux!... S'en aller bien loin, bien loin avec celui qu'on aime, loin des conventions mondaines, loin des tyrannies de l'opinion... La jeune femme se sentait émue et alanguie. Prévoyant le retour prochain de Désiré, elle avait voulu inspecter les Imbergères, livrées depuis son exil à la seule direction de Mélitte. Et là, les jours de la semaine précédente revivaient soudainement. Le parc, les taillis, le balcon lui rappelaient ces heures d'amour chaste, ces heures exquises et parfumées dans son souvenir. Maintenant, c'était fini. Elle ne verrait plus Jacques. Lassé par sa fuite, par son internement volontaire, il croirait n'être pas aimé et s'éloignerait pour toujours...

Mme de Guerny connaissait trop bien son enfant d'adoption, pour ne pas lire toutes ces pensées sur le pâle visage de Nancy. Elle se tut, sachant que là où échouaient les raisonnements de l'amie, les remords de la chrétienne seraient plus efficaces.

Mme Roller menait depuis sa retraite l'existence régulière et claustrale d'une religieuse. Après le dîner, elle causait avec Mme de Guerny pendant une heure ou deux; puis, tôt retirée en son appartement, elle ne reparaissait plus jusqu'au lende-

main. Parfois, cependant, séduite par la limpidité du ciel, Belle-Madame descendait dans le jardin. Mais elle redoutait ces courtes promenades qui lui rappelaient les délicieux rendez-vous des Imbergères. Ce soir-là, elle s'était assise, presque à l'extrémité du parc, sur un banc qui dominait la route. Peu de passants. A peine, de temps à autre, un fiacre attardé apparaissait comme une tache sombre sur la grande voie déserte, vaguement égayée par la lueur tremblotante des réverbères.

Soudain, Mme Roller entendit dans le lointain le sabot dur d'un cheval lancé au galop. Elle eut un battement de cœur. Pourquoi? Que lui importait ce promeneur nocturne? Cinq minutes plus tard, et elle comprenait la réalité de son pressentiment. Jacques arrêtait sa monture presque en face. Il attachait la bride à une branche d'arbre, et marchait droit au mur de clôture. Nancy demeurait stupéfaite et ravie. M. d'Orsel allait devant lui, sans hésitation, tel qu'un homme qui se sait espéré ou attendu. Sans doute, elle aurait dû revenir sur ses pas, se réfugier dans la maison protectrice. Mais chez toute femme le cœur est en perpétuelle contradiction avec le cerveau. Elle fermait sa porte à Jacques, et elle avait l'ardente curiosité de le voir. Ayant tout fait pour se mettre à l'abri, ne

serait-elle pas moins coupable si cet homme, — redouté mais espéré, — se trouvait tout à coup en face d'elle ?

Une petite porte à demi cachée sous des plantes grimpantes s'ouvrit dans le mur, et Jacques parut. Il resta une minute hésitant, cherchant à s'orienter. Pour gagner la maison, il était forcé de suivre l'allée où s'était réfugiée Nancy. S'il ne la reconnut pas aussitôt, dans la demi-obscurité de la nuit, son cœur la devina.

— Vous... vous, enfin ! balbutia-t-il d'une voix étouffée.

Et il se précipita vers elle, la pressant dans ses bras, l'enlaçant avec une ardeur folle, couvrant de baisers les mains, le visage, le cou de la jeune femme, qui tentait vainement de se défendre. Il n'était plus le même homme. Bien loin, maintenant, les respects affectés ! L'absence avait transformé le caprice en passion. Pour la première fois, le comte rencontrait une résistance, non pas une de ces résistances de coquettes, qui renouvellent habilement le jeu classique de Galatée. Il devinait en cette femme loyale, toute de premier mouvement, une pudeur sans cesse en éveil. Maintenant point de calculs et de raisonnements ! La nature de Jacques, nature sensuelle qu'excitait

encore l'obstacle inattendu, ne se laissait plus refréner par l'impérieux désir de la réussite.

— Ah ! vous m'avez fui ! Et vous avez cru que je ne parviendrais pas jusqu'à vous ? Est-ce qu'il n'y a point partout des vénalités toujours offertes ? Pour quelques louis, j'ai acheté cette clef, qui m'a permis d'entrer ici, qui m'eût fait pénétrer dans votre chambre si je ne vous avais point trouvée !... Quelle femme êtes-vous donc, Nancy, et comment dois-je juger votre conduite envers moi ? Vous m'aimez, du moins vous le dites, et je vous crois. Pourquoi, d'ailleurs, ne vous aurais-je pas crue ? Vous me recevez la nuit ! Et soudain vous partez, vous me chassez loin de vous... Mais non, je ne vous reproche plus rien. Je vous adore... Je t'aime !

Il parlait avec une passion, avec une ardeur qui n'étaient plus feintes. Peut-être l'eût-il moins aimée sans cette fuite imprévue qui la mettait pour quelques jours à l'abri. Dans les reproches de cet homme, dans la voix qui les prononçait, Nancy ne pouvait méconnaître une violente sincérité. Et de nouveau il la serrait entre ses bras, pendant qu'elle se débattait avec épouvante ; oh ! avec épouvante, car la pauvre Nancy se voyait perdue. Seule, au milieu de ce parc, elle était livrée à l'homme qu'elle adorait et qu'elle ne pouvait chasser. Il

l'étreignait éperdument, sentant s'user les nerfs de la jeune femme en cette lutte inégale. Tout à coup, dans un effort désespéré, Nancy repoussa Jacques, et, se trouvant libre, prit sa course dans l'allée. Course si brusque, si imprévue que le capitaine resta stupéfait. En séducteur de profession, il ne croyait guère qu'aux défenses simulées, aux défenses qui ne se prolongent que pour aboutir à de plus honorables défaites. Et tout à coup, il était en présence d'une créature jeune, timide, tendre, sincère, assez faible pour ne pas céler son amour, mais assez forte pour triompher d'elle-même. Très penaud, le beau vainqueur s'estimait fort ridicule. Jamais plus il ne rencontrerait si belle occasion. Avertie par le danger couru, Belle-Madame se protégerait mieux à l'avenir. Jacques n'avait plus qu'à s'en retourner, avec la courte honte d'un échec absurde.

Quant à Nancy, elle frissonnait au souvenir du danger couru. Elle s'était réfugiée auprès de Mme de Guerny, seul asile inviolable. La directrice se couchait tard, car elle surveillait tout par elle-même. Contrôlant exactement les rapports de ses subordonnés, elle ne prenait de repos que la dernière, se regardant un peu dans sa maison comme le capitaine d'un navire à son bord.

— Eh, mon Dieu ! mon enfant, qu'est-ce qui t'amène chez moi ?

Mais le visage blanc de Nancy faisait peur. En voyant les mouvements convulsifs de la jeune femme, l'épouvante de son regard, Mme de Guerny devina presque la vérité.

— Oh ! Madame, Madame, je suis une misérable ! s'écria Nancy. Jacques est venu... Comment ?... Je ne saurais vous dire. J'ai compris qu'il s'était procuré une clef du jardin... Soudain il a paru... Il m'a saisie entre ses bras, et...

Elle cachait sa tête dans ses mains, pleurant, sanglotant, balbutiant des paroles incohérentes... Son amie l'attira doucement vers elle.

— Pourquoi rougirais-tu, puisque cette fois encore tu as triomphé ? Si tu accours vers moi, émue et tremblante, c'est que tu as toujours peur pour l'avenir ?

— Oui, oui...

Mme de Guerny se leva. Une expression presque farouche assombrissait ce calme visage. De ses yeux fixes empreints de pitié profonde, elle regardait Nancy à demi prosternée devant elle.

— Mon enfant, reprit-elle d'une voix grave, à mon tour je vais me confesser à toi. Toi seule au monde, tu connaîtras le triste secret que tu v

entendre. J'avais ton âge, M. de Guerny était devenu mon mari comme M. Roller est devenu le tien. J'aimais un autre homme que la fatalité de l'existence séparait de moi. Un jour, je le rencontrai : il me poursuivit comme te poursuit M. d'Orsel...

Mme de Guerny était fort pâle en révélant à Nancy cette page inconnue du passé ; elle souffrait comme souffre toute créature que va meurtrir une déchéance.

— Écoute-moi bien, mon enfant chérie ! La faute dont je veux te sauver, je l'ai commise ! L'avilissement qui te menace, je l'ai subi ! Et que d'années de remords pour quelques jours d'un bonheur troublé !

Elle se tut quelques instants. Mme Roller devinait la torture de cette femme qui, se sachant respectée, n'hésitait pas à s'humilier devant sa fille d'adoption, pour lui dire : « — Voici l'abîme, et je le connais ! »

— Enfin, il a cessé de m'aimer, parce que cela est humain, parce que cela est logique, parce que les serments d'immortelles tendresses que font les hommes aboutissent fatalement à la trahison et à l'oubli. Quand ils jurent d'aimer, ils sont sincères. Aussi sincères que nous autres femmes. Seulement

chez nous, les sentiments sont moins violents, mais plus durables. Celle qui s'abandonne à sa passion croit l'ennoblir par sa perennité... Et des années se passèrent. J'étais veuve. J'avais fondé la Cadenelle, afin de m'enfermer vivante dans un tombeau. Ne devais-je pas pleurer mon mari mort, mes illusions éteintes et ma foi disparue? Un après-midi, je suis forcée d'aller chez le préfet de Marseille : une question administrative à régler. Dans le salon d'attente, je me trouve en face d'un homme gros, court, commun; son visage alourdi ne disait rien à mon souvenir. Cependant une curiosité instinctive me forçait à regarder cet inconnu... que je voulais reconnaître ! Une porte s'ouvre, un huissier appelle... C'était *lui*, lui que j'avais tant aimé ! A cet être ridicule j'avais sacrifié mes pudeurs de femme, l'honneur de mon mari, le repos de ma vie ! Ce vieillard poussif, au visage bouffi, c'était l'élu de mon cœur, l'amant choisi, le prédestiné pour qui j'aurais tout déserté... Voilà l'amour, ma fille! Quelques heures d'ivresse, pour de longues années de remords; une illusion divine qui ne laisse en s'envolant que de l'amertume et du dégoût! Voilà l'amour!.. On s'exalte pour un être jeune, beau, sincère. Il vous abandonne : le cœur fait faillite. Il vieillit : le corps fait banqueroute. Et quand on le

retrouve... Tu me comprends ! Du moins, que mon exemple te serve et que ma souffrance t'éclaire ! Par cet aveu, je t'ai donné une grande preuve de tendresse. Volontairement je suis descendue du piédestal où tu m'avais mise !

— Oh ! Madame, Madame..., murmura Nancy.

Mme de Guerny l'attira dans ses bras, et toutes les deux unirent leurs larmes. L'une pleurait son passé, l'autre son avenir.

XVII

L'absence de Désiré dura plus longtemps qu'il ne le croyait. Enfin, au bout de deux semaines, il revint aux Imbergères. On n'est jamais plus heureux qu'au moment où le bonheur va s'écrouler. M. Roller se croyait aimé, maintenant. A la jalousie des premiers jours succédait une sécurité souriante. Est-ce que Nancy ne s'était pas retirée du monde en son absence? Dans le séjour inattendu de Belle-Madame chez Mme de Guerny, il ne devinait pas la fuite éperdue d'une femme effrayée qui tente de se protéger elle-même. Pour lui, c'était un acte de pudeur et de dignité. La jeune épouse ne trouvait pas décent de paraître dans le monde sans l'homme dont elle portait le nom. Et puis, Mme Roller avait changé : elle était sinon plus tendre, du moins plus souriante et moins froide.

— Vous n'imaginez pas le plaisir infini que vous

m'avez causé, lui disait-il. Certes j'ai trop de confiance en vous pour m'inquiéter parce que vous restez seule ; mais...

— Mais vous n'avez pas été fâché que je me retirasse chez Mme de Guerny ? répliqua-t-elle en souriant.

— Ne soyez pas taquine ! Le monde est méchant, Mme de Chevry, Mme Soulac et toutes ces bonnes commères qui vous détestent parce qu'elles vous jalousent, auraient tôt fait de vous calomnier. Une femme jeune et jolie telle que vous prête aisément à la médisance. En demandant asile à votre amie, vous avez déjoué tous les calculs perfides.

Le général acheva de persuader à Roller que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. On ne tarissait pas en éloges sur Belle-Madame. Et puis ceci, et puis cela, et l'opinion de Mme X... qui s'accordait si bien avec l'avis de Mme Y... ! Désiré s'estimait le plus heureux des maris à l'heure même où couvait la catastrophe.

Un soir, nouvelle fort inattendue !... La brouille du comte d'Orsel et de la baronne de Chevry. Tout d'abord, les gens les plus sérieux refusèrent d'y croire : nul n'admettait une pareille invraisemblance. Jacques rompre sa chaîne? Allons donc ! La jolie Juliette serait femme à remplir la cité de

ses lamentations. Au besoin, elle enverrait son mari quérir l'infidèle. Il fallut bien se rendre à l'évidence. Brusquement, on apprit que la baronne partait pour son château; puis, qu'elle était revenue au bout de quarante-huit heures; enfin, qu'elle s'affichait partout avec le petit Saint-Gel. Au cercle, dans les salons, on commentait ces graves événements.

— Vous savez que?...

— Mais oui.

— C'est donc exact?

— Tout à fait.

Belle-Madame ne fut pas la dernière instruite. De vrai, c'était en son honneur que le capitaine immolait Mme de Chevry. Elle fut à la fois effrayée et ravie. Cette nouvelle preuve de tendresse l'inquiétait comme une menace indirecte. Ainsi, rien ne lassait la ténacité du jeune homme. Ni les résistances de Nancy, ni sa fuite, ni ses vaines pudeurs ne rebutaient l'amant passionnément épris. Bien plus, Jacques maintenant se faisait invisible. Il ne paraissait plus. Discrètement interrogé, le général Hattier-Beauvoisin répondit que son officier d'ordonnance s'acquittait ponctuellement de son service et menait une existence de reclus. M. d'Orsel usait à nouveau de l'ancien prétexte : l'examen de l'École de guerre.

L'École de guerre, pour l'instant, avait une frimousse assez agréable, et s'appelait Rose Danjanne. Cette gracieuse cabotine, que protégeait un des grands industriels de Marseille, éprouvait un sérieux caprice pour Jacques. Cet officier élégant, jalousé secrètement par les jeunes gommeux de la Cannebière, flattait la vanité de cette fille de théâtre. Rose ne valait ni plus ni moins que ses pareilles. Le piment de cette liaison mystérieuse excitait cette blasée. L'héritière de la mère Danju (de son vivant concierge honorable), aimée d'un comte... Quel rêve! Rose accordait au reclus volontaire tous les instants qu'elle dérobait à son maître et seigneur. Le soir, elle se glissait discrètement dans le *home* où Jacques l'attendait. Non que Rose Danju dite Danjanne eût à ménager sa réputation! Mais elle désirait beaucoup ne point s'aliéner le riche industriel.

Et pendant ce temps, Mme Roller sentait croître cet amour qu'elle tentait vainement d'étouffer. Ah! misérable cœur humain! Toujours lâche, toujours prêt aux défaillances honteuses! Belle-Madame ne se raisonnait plus que des lèvres. Elle s'avouait coupable. Ce n'était pas une de ces natures féminines qui poussent la subtilité jusqu'à l'hypocrisie : elle savait bien que la trahison commence là où cesse

la fidélité du cœur. La pauvre créature souffrait, pleurait, se débattait contre elle-même : soudain un incident brutal précipita le dénouement de ce drame intime.

Un après-midi de juin, Belle-Madame se trouvait seule; son mari venait de partir. Tout à coup, la cloche de la grille tinta. « — Une visite? pensa-t-elle. Je ne suis pas habillée... » Mais non, ce n'était pas une visite. Mélitte parut bientôt, le sourire aux lèvres, et d'un ton comique :

— Un chasseur à pied, Belle-Madame!

Nancy devina tout de suite : l'ordonnance de Jacques. La mulâtresse continua :

— Son maître lui a donné une lettre pour vous. Il a refusé de me la confier, comprenez-vous ça? Ce garçon prétend qu'il a reçu l'ordre de ne remettre qu'à vous-même le billet.

Le chasseur remplit sa mission avec une impeccable gravité. Nancy demeura quelques minutes songeuse. Elle n'osait pas ouvrir cette enveloppe cachetée que serraient ses doigts tremblants. Avait-elle l'intuition que son existence allait se décider tout à coup? Elle lut :

« Je vous ai dit que je vous aimais à mourir. Mieux vaut mourir en effet. Je ne peux vivre que par vous et pour vous. Je vous attendrai demain

chez moi jusqu'à cinq heures. Si vous ne venez pas, je me tue...

« JACQUES. »

Nancy jeta un cri sourd. Se tuer, Jacques ! Oh ! elle ne doutait pas de lui ! Pas une vaine menace, cette phrase ! Insouciant et brave, le comte d'Orsel n'hésiterait pas. Belle chose que la vie, en vérité ! Belle-Madame l'estimait trop peu pour ne pas croire que le capitaine la méprisât aussi. Et puis cette lettre courte et simple la bouleversait. Se tuer, lui ! Pourquoi ? Parce qu'elle refusait de lui appartenir... Mais s'appartenait-elle donc à elle-même ? Non. Elle était le bien d'un autre, la propriété d'un autre. M. Roller l'avait achetée. Il l'avait même payée très cher. Alors Nancy eut une révolte. Pendant une heure, elle prit en haine ce pauvre galant homme dont le seul crime était de n'avoir pas su se faire aimer.

— Que faire ? pensa-t-elle. Si je... si je ne vais pas demain chez lui, Jacques se... J'irai ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !..

Et tout bas, s'interrogeant :

« — Aurais-je assez de force contre ma faiblesse ? »

Pas un instant elle n'admit qu'elle pût rester sourde à cet appel désespéré. Le sachant capable d'exécuter sa menace, elle se fût considérée comme

une criminelle. Certes, elle irait. Mais une fois chez Jacques? C'est alors que la peur de Nancy s'avivait, qu'elle se sentait bien perdue. Comment résister à cet être passionné dont elle était la complice involontaire ? Elle ne serait vaincue ni par sa pitié ni par sa faiblesse, mais bien par cette tendresse qui palpitait en elle... Ainsi la malheureuse en arrivait à calculer les conséquences de sa chute. Cette créature si fine, si pure d'instinct et de sentiment, raisonnait sa défaite prochaine; elle acceptait déjà l'idée de sa déchéance. Et tout l'après-midi, les mêmes pensées roulèrent dans son esprit surexcité. Oh! cette journée du lendemain! Elle frissonnait en y songeant.

Malgré sa confiance, Désiré s'aperçut bien vite que sa femme était triste et préoccupée. Au dîner, elle lui répondait à peine.

— Est-ce que vous êtes souffrante, mon amie? demanda-t-il.

— Oui, un peu. Pardonnez à ma maussaderie.

— Moi qui me faisais un plaisir de vous emmener ce soir au concert de Sarrasate!

Belle-Madame se récria. Elle n'était pas assez indisposée pour priver son mari d'une distraction. Et comme il se défendait encore, craignant de se montrer égoïste, elle insista pour que les projets ne

fussent pas changés. En réalité, elle appréhendait ce tête-à-tête : quatre heures en face de Désiré ! Nancy le savait bien. Jamais elle n'aurait la force de cacher son secret ; elle n'empêcherait pas M. Roller de lire la vérité dans ses grands yeux sincères.

Au moins, ce concert la protégeait contre les questions, contre les banalités, contre la causerie. Il y a des heures où c'est un supplice de parler. Il est si douloureux quand on souffre de couvrir son visage d'un masque d'indifférence ! Nancy feignit l'empressement, au contraire. Elle avait hâte de partir. Arrivée dans la grande salle, elle regardait tout ce beau monde de Marseille de ses yeux mornes. Assez courageuse cependant pour échanger des saluts gracieux, des sourires vagues, avec les uns et les autres. Et combien tous lui étaient indifférents !

« Que diront-ils, pensait-elle, quand ils apprendront... » Car, incertaine encore de ce que serait la journée du lendemain, elle se sentait incapable de mensonge. Oh ! non, elle ne mentirait pas ! Ou elle ramènerait Jacques à la raison, ou elle descendrait de son piédestal. Il semblait à cette femme naïvement sincère qu'une faute noblement avouée est une faute atténuée. Nancy serait morte de honte plutôt que d'afficher l'impudeur d'une Juliette de

Chevry. Car la jolie baronne ne semblait nullement gênée des potins qui couraient sur sa récente mésaventure. Très en beauté ce soir-là, elle parlait haut, affectant de rire, de bavarder, dans les intervalles des morceaux. Autour d'elle papillonnaient le petit Saint-Gel et quelques autres « cercleux ». M. de Chevry, calme, silencieux, correct, examinait les courtisans de sa femme de son œil indifférent. Bronzé, ce mari-là!... Ou admirablement dressé. On ne savait pas. De temps en temps, néanmoins, le visage de Juliette exprimait un ennui mal dissimulé. Elle jetait des regards inquiets vers la porte d'entrée.

« — Elle attend Jacques, pensa Nancy, mais il ne viendra pas. »

Belle-Madame s'attendrissait à l'idée que le pauvre diable était seul, enfermé chez lui, préoccupé de celle qu'il adorait. Celle qu'il adorait jusqu'à vouloir se tuer s'il ne pouvait la conquérir. Ah ! si Mme Roller avait eu la baguette d'Asmodée !...

La vie ressemble à ces chemins de montagne où des pans de rochers rompent à chaque tournant la vue de l'horizon. Le voyageur marche en avant sur la route semée de précipices, et ne sait rien de cet autre horizon qui l'attend...

Tel, notre avenir. Belle-Madame touchait à cette

heure précise où le sort d'une créature se décide. Si elle avait pu voir ce que faisait, ce que disait le comte d'Orsel, à la minute où elle le croyait si triste, si découragé !

Les êtres d'élection ne sont malheureux que parce qu'ils jugent toujours les autres d'après eux-mêmes.

XVIII

— Eh bien! mon capitaine, êtes-vous content de votre petite Rose? Je vous avais promis de souper avec vous : parole tenue!

Et Rose Danjanne allumait une cigarette turque, pendant que M. d'Orsel la regardait en souriant. Mon Dieu! oui, le Jacques infortuné que Nancy plaignait si naïvement achevait de souper avec une cabotine. Il n'avait guère la mine d'un homme qui se tuera le lendemain!

— Comme il est tard! continua Rose. Il faut que je me sauve. J'ai raconté à « gros papa » qu'on répétait ce soir au théâtre. Pour que la blague morde, faut encore...

« Gros papa », c'était le protecteur. Lui aussi croyait naïvement aux paroles de Rose. La fable de Circé sera vraie éternellement. Mais ce n'est pas

seulement en pourceaux que l'amour change les hommes. La cabotine achevait de s'envelopper de son manteau, quand elle dit :

— Et à quelle heure pourrai-je venir te voir demain, ou plutôt cet après-midi ? Car, sans reproche, il est une heure et demie.

Une ombre passa sur le visage du comte.

— Tu avais bien dit, répliqua-t-il. Viens demain : tantôt, ma journée sera prise.

La danseuse fronça les sourcils.

— Oh ! oh ! Il paraît que je te gêne... pour une fois ! Un rendez-vous avec une autre, je pense ?

— Tu es folle !

— Pas si folle, mon petit ! Je les connais, les hommes. Nous ne valons pas grand'chose, d'accord : eux ne valent rien du tout. Fais bien attention ! Je tiens à toi : si tu me joues des tours...

Jacques n'eut garde de se défendre. Il ne lui déplaisait pas que Rose boudât un peu. N'avait-il pas besoin de vingt-quatre heures de liberté ? Rien de plus simple que de la laisser vaguement mécontente. Quant aux menaces que célaient les paroles de la jeune femme, il ne s'en tourmentait guère. Et lorsqu'il se retrouva seul, M. d'Orsel oublia tout de suite que cette fille le quittait à peine. Il revoyait le visage pur et doux de Belle-Madame. Comme la

plupart des hommes, il s'accommodait fort bien cette existence en partie double. Dans son espri Nancy ne gênait pas Rose, et Rose n'enlevait rie au prestige de Nancy. Il considérait l'une comm le lever de rideau qui fait patienter le public jusqu' la grande pièce.

C'est une logique de mâle que la femme ne comprend pas, qu'elle juge monstrueuse. En disant à Nancy : « Je vous adore... », Jacques ne mentait point. Le mensonge commençait à cette menace : « Si vous ne venez pas, je me tue... » Avec toute autre, le comte eût hésité avant de recourir à ce moyen extrême. Il n'ignorait pas qu'une plus rusée ne se fût pas laissé prendre à cette sensiblerie banale. Mais comme Belle-Madame tomberait aisément dans le piège! Comme elle accepterait tous les lieux communs du vieux roman mélodramatique! Aussi, pas de doute, pour lui. Son plan réussirait. Elle viendrait. Et une fois qu'elle serait venue...

Jacques était sincère avec lui-même. Il appartenait à cette race d'hommes qui confondent le désir et l'amour. Une coquette toujours aux aguets l'aurait moins enflammé que cette pure et simple Nancy. Et c'est en spéculant sur cette pureté, sur cette simplicité, qu'il espérait triompher d'elle.

A cette époque de l'année, les journées sont longues. Aussi le comte d'Orsel s'inquiétait un peu. Comment Belle-Madame s'y prendrait-elle pour arriver chez lui? Le capitaine ne connaissait pas la noble femme. Elle vint, à peine voilée, non harliment, mais franchement: elle ne cherchait point se cacher. Pendant qu'elle se hâtait vers la maion du comte, Nancy ne songeait pas à se servir es ruses que ne négligent jamais les mondaines abituées aux galanteries coutumières. Pour Ime Roller, ce rendez-vous qu'elle acceptait n'était as un incident en sa vie: c'était sa vie entière qui 'aiguillait sur une route différente. M. d'Orsel fut tupéfait de la voir apparaître en plein jour. Cette udace le déconcertait, mais il n'eut pas le temps e longuement réfléchir. Très pâle, Nancy se laissa ›mber sur un fauteuil, et, d'une voix que son motion poignante faisait trembler :

— Vous voyez, balbutia-t-elle : c'est moi... Moi ıez vous !

Elle cacha sa tête entre ses mains. Jacques se pprocha d'elle, et, s'agenouillant pour entourer ses bras la taille flexible de la jeune femme :

— Oh! chère, chère, dit-il, si vous n'étiez pas venue...

En quelques mots, elle sentit la menace encore ›guisée. Un frisson la secoua.

— Écoutez-moi, continua Nancy avec fermeté. Vous m'avez écrit que vous vous tueriez... Est-ce bien généreux à vous d'épouvanter ainsi une femme qui vous aime ? Ne saviez-vous pas que si vous souffrez, moi aussi je souffre ? Je ne m'appartiens pas, mon pauvre ami...

Il se mit debout, brusquement, une flamme dans les yeux. Est-ce que Belle-Madame allait recommencer la perpétuelle comédie de ses pudeurs menacées ?

— Vous dites que vous m'aimez, Nancy ? Alors soyez logique avec vous-même ! Une femme ne doit être qu'à celui qu'elle a choisi entre tous. Croyez-vous que je n'ai pas résisté longtemps avant d'être vaincu par le désespoir ? Je vous ai fui ; j'ai cessé de vous voir, espérant trouver dans la solitude un peu de repos : je n'y ai rencontré qu'un découragement plus profond. Rappelez-vous que je rêvais vous avoir pour femme. Pouvions-nous prévoir qu'une ennemie s'acharnerait à nous séparer, et que nous perdrions notre bonheur pour avoir été trop confiants ? Et je me consolerais de ne pas vous obtenir, quand je me suis bercé de telles illusions? Réfléchissez, je vous en supplie, bien que vous et moi soyons trop émus pour réfléchir en un pareil moment. Si je vous avais connue mariée, je n'aurais

pas le droit de parler ainsi. Mais pas du tout : vous étiez libre. Celle que j'ai aimée, ce n'est pas la femme, c'est la jeune fille. Et puisque vous reconnaissez que nous avons été victimes d'une trahison, il me semble que vous m'appartenez, à moi, avant d'appartenir à un autre...

Jacques avait commencé par jouer la comédie. A mesure qu'il débitait sa petite tirade, la conviction lui venait. Le cabotin aussi, quand il est en scène. Elle était si jolie, si séduisante, cette Nancy qui écoutait, les yeux humides, la poitrine soulevée, grisée par ces paroles spécieuses !

— Vous ai-je même courtisée comme on courtise une mondaine ? poursuivit M. d'Orsel. Non. Quand j'ai vu que vous étiez à tout jamais perdue pour moi, j'ai tenté de vous oublier. Est-ce ma faute si je n'ai pas pu ? Vous m'aviez conquis tout entier ! C'est alors que j'ai conçu lentement l'idée du suicide...

Nancy eut un sanglot étouffé. A son tour, elle se leva, et, saisissant les mains de Jacques :

— Je suis chez vous, moi ! La femme d'un autre ! Et vous pensez encore à mourir ?

M. d'Orsel fut ébloui, tant il y avait de flamme dans ce cri de passion. Un vertige le prit : il l'enlaça étroitement, la couvrant de baisers fous. Nancy

ne dit pas un mot ; mais dans les yeux de la jeune femme, dans ces grands yeux tendres, il lut une telle angoisse, une telle détresse, qu'il eut peur. Certes, il la prendrait : elle ne se donnerait pas. Il y a dans la chasteté un tel rayonnement que cet être égoïste, vicieux, corrompu se sentit intimidé. Nancy l'aimait. Il eut peur de la révolter en abusant de l'empire qu'il exerçait sur elle : car d'instinct Jacques respectait cette femme. Combien supérieure à toutes celles qu'il avait rencontrées! Il desserra les bras, comme honteux de sa fougue sensuelle.

— Merci... vous m'avez comprise, balbutia la pauvre Nancy.

Il y eut un court silence. Elle continua d'une voix plus basse, comme si elle se parlait à elle-même :

— Oui... cela devait être ainsi, puisque je suis venue... J'espérais pourtant que vous m'auriez devinée, que vous auriez accepté l'amour que je vous offrais...

Elle passa deux fois la main sur son cerveau avec ce geste gracile et douloureux des malades.

— Il faut donc que je choisisse, Jacques : mon honneur pour votre vie. Je vous jure d'être à vous. Seulement... Ayez foi dans ma promesse... Je ne veux pas ressembler à ces... à ces femmes qui

sent et qui mentent. Vous auriez une bien triste compagne, mon pauvre ami, si je n'essayais du moins de me garder ma propre estime. Je serai plus forte ainsi contre le mépris des autres.

Ces paroles un peu énigmatiques troublaient Jacques. Il ne comprenait pas encore.

— Prenez ma main... rien que ma main, acheva-t-elle.

Elle le regarda longuement, comme si elle voulait que ses yeux pénétrassent jusqu'au fond du cœur de cet homme. Puis, avec netteté, comme si elle se liait par un serment :

— Maintenant, quand vous me reverrez, je serai vôtre pour toujours...

Et elle sortit, laissant beaucoup plus inquiet que joyeux celui à qui elle voulait tout sacrifier. Jacques n'osait ni la retenir ni la faire s'expliquer. « Je serai vôtre pour toujours !... » : qu'est-ce que cela signifiait ? Oui, la phrase consacrée. Une femme qui consent à faillir refuse d'admettre, du moins en apparence, que sa chute ne sera pas ennoblie par la durée. Et cependant M. d'Orsel ne se rassurait pas. Décidément, bien peu pareille à celles qu'il avait connues dans le cours de sa vie galante, cette Belle-Madame !

Quand elle se retrouva dans la rue, Nancy se

sentait confusément étourdie. A ses yeux, le fait même d'être allée chez le capitaine était un crime. La faute, pour elle, ne commençait pas à l'abandon, mais au consentement réfléchi. Non qu'elle regrettât rien ! Ayant été brave jusqu'à la hardiesse, elle serait franche jusqu'à la témérité. A quatre heures du soir, en cette rue pleine de monde, au grand soleil, elle sortait de chez le comte aussi publiquement qu'elle y était entrée. Indigne d'elle, cette ridicule comédie de la mondaine galante qui s'évade ! Mme Roller était trop agitée, malgré son énergie, pour regarder autour d'elle. Aussi ne vit-elle pas une voiture, aux stores baissés, qui stationnait en face de la maison. Rose Danjanne exécutait sa menace. La rusée cabotine voulait savoir pourquoi son amant ne la recevait point cet après-midi-là. A tout hasard, elle était venue. Maintenant elle n'ignorait plus rien. En reconnaissant Mme Roller, elle éclata de rire rageusement.

— Une femme du monde !... j'en étais sûre. Et Belle-Madame encore ! Je me doutais bien que cette mijaurée noçait en cachette. Tant pis pour toi, ma petite. Je t'apprendrai ce qu'il en coûte de me chiper mon amoureux !

Mme Roller ne soupçonnait rien. Elle monta dans le premier fiacre qu'elle rencontra, et se fit con-

duire aux Imbergères. Une sourde angoisse lui tenaillait le cœur. Qand elle rentra chez elle, son visage était si pâle que la bonne Mélitte s'effraya.

— Vous êtes malade! s'écria-t-elle.

— Non, non ce n'est rien.

Mélitte hocha la tête anxieusement. Elle connaissait trop bien sa maîtresse pour ne pas comprendre qu'un événement bouleversait l'existence de Nancy. Belle-Madame ne pouvait rester en place. Elle errait dans les allées du parc, sans but, sans direction, avec une inquiétude nerveuse. Plusieurs fois elle demanda si M. Roller n'avait pas laissé d'ordres. Elle avait hâte de le voir. Son mari! Que lui dirait-elle, à son mari? L'amour est si égoïste qu'elle n'avait songé jusqu'à présent qu'à Jacques. C'était le comte qu'elle plaignait. Mais Désiré! Ne serait-il pas à plaindre, lui aussi? Quel reproche avait-il encouru? Aucun. Nul n'avait forcé Nancy d'épouser ce galant homme. M. Roller l'avait prise pauvre, livrée aux caprices méchants de Mme d'Anglemont. Elle donnait sa jeunesse et sa beauté. En échange, il lui apportait la fortune, la considération, un nom honorable. Et après quelques mois...

Il souffrirait beaucoup, car il l'adorait, elle, Nancy. La jeune femme eut un serrement de cœur, devi-

nant d'instinct qu'elle serait broyée entre ces deux passions violentes. Du moins, ne se cherchait-elle aucune de ces commodes excuses que les coupables invoquent pour se pardonner à elles-mêmes.

— Je suis d'autant plus criminelle, songeait-elle, que mon mari s'est montré plus délicat. Mais je n'ai pas le droit de mentir. Mon mensonge serait pire que ma déchéance.

— Pire! qui sait?

Une voix lui criait que sa franchise serait bien semblable à de la cruauté, puisqu'elle détruirait d'un seul coup le bonheur d'un homme qui croyait aveuglément en elle. A mesure que les heures s'envolaient, Belle-Madame voyait avec effroi se rapprocher le moment décisif. D'un côté, Jacques, qui se tuerait si elle manquait à sa parole; de l'autre, Désiré, qui serait atrocement malheureux... Alors, son angoisse la ressaisissait. Pourquoi M. Roller n'était-il pas encore rentré? Jamais il ne restait si tard à la fabrique. Sans doute un travail pressé? Non, ce n'était pas cela. Un autre motif retardait la venue de M. Roller. Quel? Une peur grandissante emplissait le cœur de Nancy. Enfin Mélitte vînt annoncer que le coupé de son maître gravissait l'avenue des Imbergères. Belle-Madame se leva et sortit sur le perron, comme d'habitude, lorsque son mari arrivait.

Son pressentiment ne la trompait guère. Par ses manières brusques, par ses paroles saccadées, M. Roller trahissait une violente émotion. Après quelques phrases banales, il s'arrêta devant sa femme, la regardant, l'observant avec une fixité déconcertante. Enfin il ferma soigneusement la porte du petit salon, et s'assit auprès de sa femme. Nancy voyait son mari sombre, secoué d'un tremblement nerveux. Que se passait-il donc? Qu'apprendrait-elle ?

— Mon amie, commença-t-il d'une voix incertaine, permettez-moi de vous poser une question : Depuis que vous m'avez fait le grand honneur d'être mienne, ai-je démérité de vous?

— Mais...

— Je vous en prie, ayez la bonté de ne pas m'interrompre. Vous me répondrez tout à loisir dans un instant. Il m'est aisé de lire vos pensées dans vos yeux. Vous êtes surprise de mes paroles. Cette surprise me prouve que vous n'avez pas de reproche à m'adresser, du moins de reproche sérieux. En tous cas, je vous aurais priée de me réserver toute votre indulgence. Je suis votre aîné de beaucoup. Les hommes de mon âge ont parfois une manière de sentir les choses que ne comprennent pas les femmes très jeunes, comme vous. Ainsi je suis contraint de

vous faire un aveu qui m'est pénible. Bien que vous ne vous en soyez jamais aperçue, je suis... jaloux, très jaloux. Il ne faut pas m'en vouloir, mais me plaindre. La jalousie est un sentiment qui ne se raisonne pas et fait cruellement souffrir ceux qui l'éprouvent. Rien dans votre conduite... apparente n'a suscité mon soupçon. Votre tenue est parfaite. Certes, je serais grandement coupable si je me permettais de vous blâmer. Pourtant, vous avez des ennemis, beaucoup d'ennemis. Les miens d'abord. Ceux-ci sont devenus les vôtres quand vous m'avez épousé. Ensuite, les envieuses. Oui, les envieuses, qui ne vous pardonnent ni vos succès ni votre beauté. Et la preuve...

Désiré tendit une lettre à Nancy, une lettre froissée vingt fois par ses mains nerveuses. Belle-Madame défaillait. Depuis le commencement de cette étrange scène, elle s'attendait à une conclusion violente. Son mari avait si peu l'habitude des préparations diplomatiques! Elle lut. C'était l'abominable lettre anonyme, cette arme empoisonnée. L'abominable lettre anonyme, qu'on feint de mépriser, qu'on refuse de croire, mais qui pénètre le cœur d'un aiguillon. Rose Danjanne donnait peu de détails : mais quelle précision ! « Un ami inconnu croyait devoir prévenir M. Roller que sa

femme était entrée à deux heures de l'après-midi chez le comte d'Orsel. Elle n'était ressortie que deux heures plus tard... » Terrifiée, la pauvre Nancy restait les yeux fixés sur ce billet fatal qui l'hypnotisait.

— C'est une infamie, continua Désiré. Aussi je ne crois pas un mot de cette délation. Une seule question pourtant. Vous y répondrez nettement, car vous êtes loyale : Est-ce une pure méchanceté, ou bien craignez-vous d'avoir prêté à la médisance ?

Nancy frissonna. L'heure critique de sa destinée avait sonné. Tout son avenir dépendait des paroles qu'elle prononcerait. Elle osa regarder son mari. Dans les yeux de cet homme si droit, si bon, elle lut une telle anxiété que sa franchise hésita. Une seconde, — rien qu'une ! — Belle-Madame eut envie de nier. Mais son instinct la poussait. Dans le naufrage de son honneur, elle voulait garder du moins l'estime d'elle-même. Très bas, elle balbutia :

— Cette lettre n'a pas menti.

M. Roller eut un éblouissement. D'un geste violent il saisit la main de Nancy, la broyant presque de ses doigts nerveux.

— Vous dites? s'écria-t-il.

Elle se laissa glisser sur le tapis, écrasée dans sa prostration. L'agenouillement complétait l'aveu.

Mais cet aveu était lui-même si bizarre, si brutal, que Désiré crut qu'il n'avait pas compris, qu'il avait mal entendu. Une femme coupable se débat. Elle ment, ou elle cherche à mentir. Elle nie la vérité la plus éclatante. Nancy, au contraire, ne tentait même pas de se défendre : elle s'accusait, elle s'humiliait, elle se condamnait, elle n'invoquait pas une excuse. Désiré s'approcha doucement de sa femme, et la força de se relever, de s'asseoir. Il se raccrochait à l'espérance d'un malentendu.

— Vous m'avez mal compris, dit-il.

Mais Belle-Madame était redevenue brave. Brave et hardie comme toujours, quand le péril menaçait.

— A mon tour, répliqua-t-elle lentement, je vous supplie de m'entendre. Hélas ! non, cette lettre ne ment pas... Je suis entrée aujourd'hui chez le comte d'Orsel à deux heures...

M. Roller leva le poing pour l'écraser. Il voyait rouge. Par un suprême effort de volonté, il dompta ce premier élan de rage. Frissonnant, il murmura :

— Continuez...

— Je ne suis sortie que deux heures plus tard. Puis, directement, j'ai repris le chemin des Imbergères, décidée à tout vous confesser. Je l'aurais

fait si vous ne m'aviez prévenue en me montrant cette... cette dénonciation.

— Mais vous êtes folle ! Certes je ne vois et ne veux voir dans cette visite qu'une imprudence ! Rien de plus ! Du moins, j'ai le droit de connaître les motifs qui ont dicté votre conduite. Pourquoi êtes-vous allée chez cet homme ?

— Parce que je l'aimais.

Ces cinq mots tombèrent comme un coup de massue asséné sur le crâne du pauvre Désiré. Une seconde fois il vit rouge. Il se rua sur Nancy, pour la violenter, pour la rouer de coups, pour l'écraser... Une colère furieuse exaspérait ce malheureux, qui ne se possédait plus. Quand les conventions sociales croulent, l'homme retombe aux libres instincts de la brute. Cependant M. Roller n'effleura pas même la jeune femme de son poing crispé. Nancy fermait les yeux, sans résistance, s'offrant à cet accès de rage qu'elle avait déchaîné. Désiré eut honte. Il se laissa choir sur un siège, prenant son front dans ses mains. Et quelles idées se pressaient dans le cerveau de cet être passionnément amoureux et passionnément jaloux !

« Pourquoi êtes-vous allée chez cet homme ? — Parce que je l'aimais. »

Ces deux phrases sonnaient dans sa mémoire,

lugubrement, comme un glas. Nancy aimait M. d'Orsel! Elle l'aimait! Elle l'aimait! Comment? Il ne savait pas... Et il voulait savoir!

— Je suis calme, maintenant, dit-il d'une voix rauque. Vous avez promis que vous confesseriez tout. Soit. J'accepte. Confessez-vous.

La pauvre Nancy commença le triste récit. Avec sa loyauté naïve, elle ne céla rien, mettant son cœur à nu, ne cachant aucun des événements qui avaient précédé et suivi son mariage. Désiré comprit tout de suite que la malheureuse enfant avait été victime d'un effroyable malentendu. Nancy ne cherchait pourtant pas à s'excuser. Oh! non! Elle dit combien elle se condamnait, combien elle se méprisait. Et pourtant, à mesure qu'elle avançait, à mesure qu'elle racontait ingénument ses luttes, ses découragements, une douleur lancinante ardait le cœur de M. Roller. Tout à coup, il interrompit brusquement la jeune femme.

— Assez. Je sais à présent tout ce que je devais savoir. Vous aimez M. d'Orsel. Tant pis pour vous... tant pis pour lui!

Il prononça ces mots avec un tel accent de menace, avec un air si farouche que Nancy frissonna. Désiré devina cette angoisse, et sa colère se raviva.

— Tu l'aimes! Et tu me l'avoues à moi, ton mari,

à moi dont tu portes le nom, à moi dont tu as juré de sauvegarder l'honneur! Tu l'aimes, et tu te crois sans doute à demi coupable parce que ton cœur seul a failli, tandis que ton corps est encore sans souillure! Je souffrirais moins si tu étais sa maîtresse et si je ne savais rien!

Cet éclat de passion sauvage, si cruellement humaine, épouvanta Nancy.

— Mais non! Tu es une créature chevaleresque, comme on dit. Le mensonge te répugne. Ah! béni le mensonge qui m'eût épargné la souffrance que j'endure! Il fallait commettre ton crime et savoir me le cacher!

Ce cri de la nature révoltée arracha des larmes aux yeux de ce violent.

— Je l'aimais tant... Oh! tant!... Et j'aurais donné ma peau pour elle... balbutia le malheureux. Que suis-je après tout? J'ai plus du double de son âge... Comment eussé-je pu me faire aimer? Elle a suivi la logique de son cœur... comme j'ai suivi la logique du mien...

Il s'arrêta de nouveau pour éclater de rire : un rire d'une amertume atroce.

— Et tu as cru aux menaces de ce bellâtre? Se tuer, parce que tu ne serais pas à lui? Quelle lamentable folie! Tu n'as donc pas compris que de nous

deux, c'est moi qui t'ai donné la plus grande pr
d'amour, puisque je t'ai confié ce qu'un homn
de plus cher au monde ! Mais tu es irresponsab
mes yeux. Tu es folle ou tu es malade. Eh bien
malades on les soigne et les fous on les enfer
Quant à cet homme qui a voulu me voler mon l
heur, il lui reste un rude compte à régler avec r
Sacredieu ! je jure bien que je le punirai...

Il hésita une minute. Puis, d'une voix plus dou

— Montez dans votre appartement, ordonna-

C'est qu'à présent sa résolution était bien a
tée. Un calme relatif succédait à la fureur
mière. Il ferma lui-même les portes du pren
étage. Puis, rappelant son domestique de confian
il lui commanda de clore soigneusement toutes
issues de la maison. Défense absolue de laisser
trer quelqu'un. Même consigne pour tout le mon
Madame était souffrante. Elle désirait dîner c
elle, et ne recevoir personne. Puis, quand il eu
certitude d'être ponctuellement obéi, il fit att
et se rendit chez le général.

XIX

— Comment, c'est toi? s'écria M. Hattier-Beauvoisin en voyant Désiré entrer chez lui. Et sans ta femme encore! J'espère bien que Belle-Madame n'est pas souffrante?

— Non. C'est moi qui souffre.

Cette voix étrange effraya le général. Il vit son ami très pâle et pressentit le drame.

— Assieds-toi et parle, dit-il simplement.

En venant chez l'homme qu'il aimait le plus, chez son ami le plus sûr, Désiré n'avait pas songé à cette nouvelle épreuve qu'il lui faudrait subir : revivre la scène cruelle en la racontant. Mais M. Roller avait l'âpre énergie des travailleurs obstinés qui regardent la vie en face. Il dit tout, sans omettre un détail. Le général l'écoutait, le sourcil froncé. Quand Désiré se tut, il y eut

un silence. Enfin, M. Hattier-Beauvoisin se le

— Je te connais. Tu ne viens pas me deman un conseil?

— En effet.

— Il est bien entendu que je serai ton prem témoin. Si je peux! Les règlements militaires n' point prévu le cas du général assistant un a contre un simple capitaine. Encore faut-il que demande l'autorisation. Je ne l'obtiendrais sû ment pas, si le commandement en chef du 15e co n'était vacant. C'est le plus ancien divisionna qui fait l'intérim. Il me connaît depuis longtem Peut-être ne me refusera-t-il pas une faveur n'est pas interdite. Un témoin n'est pas un adv saire. Tu dînes avec nous? Bon. Je me charge tout.

— Merci. Je me confie à toi.

— Eh bien! passe dans l'appartement de femme. Moi, je sors. Dans une heure je serai retour. J'oubliais : quelles armes?

— Peu m'importe. Épée ou pistolet, je suis d'ég force. Voici mes conditions; elles sont bien simpl où il voudra, quand il voudra, comme il voud

Le brave soldat n'importuna pas M. Roller d' servations inutiles. Il se garda de lui dire surt que s'il trouvait Nancy coupable, du moins la loya

de l'aveu rachetait en partie la faute. Pendant qu'il s'acquitterait de la mission acceptée par lui, Désiré se confierait — ou non — à Mme Hattier-Beauvoisin. En tous cas, l'excellente femme, avec son tact exquis, saurait deviner et panser la blessure. Le général alla droit chez le commandant par intérim du corps d'armée. Contre son attente, M. Hattier-Beauvoisin fut rabroué tout net. Il obtint (avec peine encore !) la permission de rester témoin, pendant les pourparlers, jusqu'au combat. Un officier, d'un grade égal à celui de Jacques, le remplacerait sur le terrain. Dès lors, tout devenait facile. Le général savait où trouver l'ami sûr qui assisterait M. Roller avec lui.

Tout Paris a connu ce spirituel Provençal, Fernand Bertot, qui voyage depuis deux ans en Birmanie et dans le Cachemyr. Son père, ancien consul général d'Espagne à Marseille, avait été créé baron par le roi Amédée. Devenu orphelin, Fernand se contenta d'hériter quelques millions honorablement gagnés : mais il n'eut garde de se parer de la baronnie madrilène. Quelques *snobs* s'obstinèrent néanmoins à lui donner un titre qui l'agaçait. Le jeune homme, que son esprit rendait assez redoutable, savait punir les importuns.

Le général se fiait à la discrétion de M. Bertot

qui aimait beaucoup Désiré. Par bonheur, le jeune homme se trouvait en ce moment à Marseille. Pure chance, quand on réside à Paris ou qu'on voyage à travers l'Europe pendant les deux tiers de l'année. M. Hattier-Beauvoisin était certain de le rencontrer au Petit Cercle, à la table de whist.

— Bonjour, mon général, s'écria Fernand en voyant l'officier qui entrait dans le grand salon du cercle.

— Je venais pour vous.

— Diable!

— Ça vous gêne?

— Non pas. Le temps de finir ce *robber*, et je suis à vos ordres.

Dix minutes après, le général et M. Bertot s'enfermaient dans la bibliothèque.

— Je vous connais depuis longtemps, mon cher ami, dit le général. Donc j'ai appris à vous estimer. Notre ami, M. Roller a un duel. J'ai compté sur vous.

— Vous avez bien fait.

— Je ne vous cache pas que cette rencontre sera très sérieuse. Le motif...

Fernand fit un geste.

— Excusez-moi si je vous interromps, mon général. Inutile d'aller plus loin. Désiré est mon

ami. Vous savez quelle profonde déférence j'ai pour votre caractère. Si Roller veut se battre, c'est qu'il a raison; si vous l'approuvez, c'est qu'il a deux fois raison. A quoi bon me révéler ce que j'ignore? La rencontre sera très sérieuse, dites-vous. Donc elle est motivée par un fait grave. Eh bien! j'estime qu'un secret est mieux gardé par deux personnes que par trois, et par trois que par quatre. Conduisez-moi où vous voudrez : je vous suis partout. Une seule question : l'adversaire n'est pas de mes amis intimes?

— Je ne crois pas : c'est le comte d'Orsel.

— Votre officier d'ordonnance?

— Lui-même.

— Diable!

Pendant que les trois hommes agissaient avec cette simplicité brève, Jacques savourait la joie de son triomphe. Sa vanité l'emportait à la fin sur l'inquiétude. Enfermé dans son cabinet de toilette, il défendit rigoureusement sa porte. Le comte songeait aux suites agréables de cette équipée galante, quand son ordonnance parut.

— Qu'y a-t-il? J'avais dit que je ne voulais pas être dérangé.

— Excusez-moi, mon capitaine. C'est le général.

Jacques eut un mouvement brusque. Certes, la

visite ne le surprenait pas absolument. Néanmoins ce soir-là, il sentit un ennui vague.

— Fais entrer au salon. Prie le général de m'excuser cinq minutes : et reviens m'habiller, vite, vite.

Quand il fut de retour, l'ordonnance compléta le renseignement. M. Hattier-Beauvoisin n'était point seul. Un de ses amis l'accompagnait. Décidément, la situation se corsait. Cette double visite, rendue huit jours, un mois plus tard, n'aurait laissé aucun doute à M. d'Orsel. Mais le soir même... Quelques heures après la première entrevue avec Belle-Madame! C'était un peu rapide. N'importe. Jacques en savait assez pour se mettre en garde.

Le général se tenait debout contre la cheminée du salon. Son officier d'ordonnance le connaissait à fond. Au premier regard échangé avec son chef, Jacques devina tout.

— Quel est le motif qui me vaut l'honneur de votre visite, mon général? demanda-t-il avec une parfaite courtoisie.

M. Hattier-Beauvoisin, au lieu de répondre directement, présenta d'abord M. Fernand Bertot. Les jeunes gens ne se connaissaient que de vue.

— *Monsieur*... continua l'officier (il évitait de donner son grade au capitaine, montrant ainsi que les questions de préséance militaire ne comptaient

plus), Monsieur, nous sommes chargés par notre ami, M. Roller, de vous demander une réparation par les armes.

Jacques ne broncha pas. Cependant, il songeait : « Comment diable ! le mari de Belle-Madame a-t-il été si promptement instruit ?

— Mon ami, M. Roller, s'est pris de querelle avec vous hier soir, au cercle. Une discussion politique, n'est-il pas vrai ?

— En effet. Une discussion politique.

— M. Roller estime que vous avez prononcé quelques paroles offensantes pour lui. Il croit aussi vous avoir répliqué très vivement. Pour éviter tout malentendu, il vous propose de laisser le choix des armes aux quatre témoins.

Jacques restait imperturbable, malgré sa violente envie de rire. Pas bête, M. Roller ! Il le mettait, lui, le comte d'Orsel, dans la nécessité de subir toutes ses exigences. Désiré savait que le capitaine ne le démentirait pas. Certes, le général n'ignorait rien, et Fernand Bertot soupçonnait la vérité : Jacques l'eût parié. Les deux témoins de son adversaire ne pouvaient être dupes. Soit. La comédie serait jouée dans le sens indiqué par M. Roller. Aussi bien il ne déplaisait pas au séducteur de donner à Nancy cette preuve de respect.

— Je suis entièrement à vos ordres, *mon génér*
(Il insista même sur ces deux mots par extrê
politesse. Le chef voulait bien ne pas se rappe
son grade; le capitaine ne consentait pas à l'o
blier.) Mes témoins seront chez vous ce soir à d
heures. Je n'ai aucune préférence pour le choix d
armes, et, d'avance, je m'en rapporte à votre déc
sion. Nous autres soldats avons peu l'habitude d
duels. Mais M. Bertot que j'ai vu quelquefois à
salle, et qui tire fort bien, nous aidera de s
expérience.

Une légère ironie perçait sous cette phrase cou
toise. Elle exprimait pourtant une grande vérit
M. Bertot eut soin de la souligner.

— Et comme on a raison, capitaine, d'interdir
la politique dans l'armée! Pour une fois que vou
en parlez...

Malgré sa gravité, le général sourit. Il fit u
geste à Fernand : l'un et l'autre se retirèren
Quelques heures plus tard, tout était réglé d'u
commun accord. Saint-Gel et Marius Houchar
les témoins de Jacques, n'élevèrent d'objection
que pour la forme. Sur le terrain même, on tir
les épées au sort : le hasard favorisa M. d'Orse
Comme de juste, le capitaine de Pelleran (qui rem
plaçait le général) dirigeait le combat. Après avoi

croisé les fers, et prononcé le sacramentel : « Allez, Messieurs ! » M. de Pelleran s'éloigna de quelques pas. La première attaque n'eut aucun résultat. Ellc permit cependant d'établir la supériorité de M. Roller sur Jacques. Il avait à la fois plus de fougue et d'habileté. A la seconde reprise, Désiré froissa brusquement l'épée de son adversaire, et, par un dégagé, l'atteignit en pleine poitrine.

XX

Quelle nuit pour la malheureuse Nancy ! A peine, elle quittait son mari pour rentrer dans sa chambre, lorsque Mélitte arriva, tout en colère.

— Ah ! Madame, si vous saviez !

— Qu'y a-t-il donc, ma petite ?

— Nous sommes prisonnières !

Elle dit cette phrase avec une indignation si exagérée, qu'en dépit de sa tristesse et de son anxiété Nancy eut envie de rire. De vrai, cette nouvelle l'étonnait peu. M. Roller défendait son bien. Puis cette captivité n'effrayait guère Belle-Madame. Elle connaissait à merveille le caractère de son mari. Qu'il l'eût massacrée dans un premier transport de rage, rien de plus naturel. Mais elle le tenait pour un galant homme, et savait bien que la fureur de Désiré tomberait avec l'apaisement de ses nerfs.

L'inquiétude de Nancy ne commença de poindre qu'assez avant dans la soirée. M. Roller ne rentrait pas. Pourquoi? Comment expliquer cette inexplicable absence? Vers onze heures, un des domestiques du général se présenta, portant une lettre de Désiré. Celui-ci demandait du linge et des effets.

Le cerveau de Belle-Madame travaillait. Elle voyait avec raison une menaçante coïncidence, entre ces deux faits rapprochés : l'absence de son mari et l'intervention de M. Hattier-Beauvoisin. Tout à coup, Mme Roller eut l'instinct brusque de la vérité. Désiré avait provoqué M. d'Orsel! Les deux hommes allaient se battre! En retenant sa femme prisonnière, Désiré l'empêchait de rien savoir : partant, de contrecarrer ses projets. En évitant de reparaître chez lui, il supprimait les scènes pénibles et les supplications vaines.

Dès qu'elle eut deviné, Belle-Madame sentit fondre tout son courage. Par une contradiction bizarre, elle ne s'effrayait point pour Jacques, mais pour son mari. Il lui paraissait impossible qu'un officier jeune et brave n'eût pas aisément raison d'un adversaire moins habile et plus âgé. Elle ne savait pas ce que Jacques avouait lui-même : c'est que les soldats tirent beaucoup moins bien que les pékins. Belle-Madame attendait, attendait toujours. Comme

l'espérance est tenace ! Par instants elle tentait de se prouver que sa nervosité exagérait la situation. Désiré reviendrait. Impossible qu'il ne revînt pas. Alors, elle prêtait avidement l'oreille, croyant entendre au loin le sable des allées crier sous les roues de la victoria. Puis elle songeait qu'un homme était venu chercher la valise de M. Roller... Et elle retombait lourdement dans ses anxiétés renaissantes.

Enfin le jour parut, chassant les fantômes qui peuplaient l'imagination de la jeune femme. Seulement alors, elle goûta quelques heures de repos. A son réveil, un peu avant midi, Nancy était plus calme, sinon plus rassurée. Sitôt qu'elle eut sonné, Mélitte parut. Et tout de suite :

— C'est fini, Belle-Madame, c'est fini ! Nous sommes redevenues libres, et Monsieur est rentré !

— Ah !

— Il m'a demandé si vous pouviez le recevoir. Dès qu'il a su que vous reposiez encore...

— C'est bien, mon enfant. Prépare tout pour ma toilette.

Désiré attendait sa femme dans le petit salon du rez-de-chaussée. Quand il la vit fort pâle, les traits tirés par des angoisses nocturnes, sa jalousie mauvaise se réveilla. Elle souffrait ! Et elle souffrait pour qui ? Pour un homme qu'il avait gravement

blessé. Même tué, le comte vivrait encore dans le cœur de cette femme ! Cette pensée lancinante mit une telle dureté dans les yeux de Désiré, que Nancy demeura interdite. Tel la veille au soir elle avait quitté son mari, tel elle le retrouvait ce matin-là, vingt-quatre heures plus tard, non plus époux, mais juge. Enfin, refoulant ses terreurs, elle dit d'une voix très émue :

— Vous désirez me parler?

— Oui. D'abord, je vous prie d'excuser la mesure rigoureuse que j'ai dû prendre hier. En donnant l'ordre qu'on ne laissât sortir personne, je ne voulais que m'assurer quelques heures de liberté. Après votre aveu, j'ai demandé compte à M. d'Orsel de sa conduite. L'un de nous deux était de trop. Nous nous sommes battus. Je ne crois pas qu'il survive à sa blessure.

Belle-Madame ne jeta pas un cri, ne fit pas un geste. Elle devint affreusement pâle, prête à se trouver mal. Mais ces frêles natures ont des nerfs d'acier. Après un lourd silence, elle se leva, et, sans répondre un mot, se dirigea vers la porte. Arrivée dans le vestibule, Nancy prit d'un geste machinal son chapeau de campagne accroché à un portemanteau. Puis, elle sortit. Le long des allées, sur les pelouses, des journaliers travaillaient. Il montait

des bois une odeur pénétrante de foins coupés ; et, par cette adorable matinée, la malheureuse femme, indifférente aux choses extérieures, s'en allait droit devant elle, avec des yeux de folle, avec le pas raide des somnambules. M. Roller était demeuré quelques minutes démonté par ce silence glacial. Lorsque Nancy s'éloigna, la peur le saisit. Il sortit à son tour, prenant au plus court par un sentier à travers bois. Il rejoignit sa femme lorsqu'elle débouchait déjà dans la grande allée des Imbergères. En entendant les pas hâtifs de son mari, Mme Roller s'arrêta net ; et tous les deux se regardèrent, d'un regard aigu, chargé de haine.

— Où allez-vous ? demanda-t-il brusquement.

Elle le regardait toujours, bien en face, avec ses yeux étincelants.

— Où allez-vous ? demanda-t-il encore avec une telle violence que toute autre aurait eu peur.

— Chez celui que j'aime et que vous avez tué.

Il eut une exclamation de rage, et saisit le bras de Nancy, rudement, grossièrement.

— Prenez garde, dit-elle avec ironie. Tous ces hommes vous examinent. Autant de témoins sûrs que j'invoquerais au besoin si vous me forciez de m'adresser aux tribunaux.

Désiré recula. Elle reprit sa marche, laissant in-

terdit, presque craintif, cet homme qui était son maître. Alors seulement, il mesura la portée et les conséquences de la faute commise. Impossible de la retenir, impossible d'empêcher cette évasion hardie. Tout acte de violence serait interprété contre lui. Il voyait rouge, comme la veille! En quelques minutes, il conçut dix projets divers, sans oser prendre une détermination. Quoi qu'il fît, scandale inévitable. Empoigner sa femme, la saisir entre ses bras et l'emporter comme une proie? Impossible encore : elle appellerait au secours. La laisser libre? Elle entrerait publiquement chez le comte, pour s'asseoir au chevet du blessé. Et quel tapage dans cette ville bavarde! M. Roller voyait Nancy, à quelques mètres en avant. Elle s'acheminait posément, sans hâte, vers la grille, en suivant la grande allée. Quelques pas encore, et elle arriverait sur le Prado. De nouveau, Désiré prit sa course, et de nouveau Mme Roller s'arrêta, très calme, prête à subir le second assaut aussi vaillamment que le premier.

— Vous ne sortirez pas! cria-t-il d'une voix furieuse.

Une lueur chaude flamba dans les yeux de la jeune femme. Elle dit avec une ironie mordante :

— Vous avez encore l'intention de me tenir so clé?

— Je veux...

— Décidément, Monsieur, vous ne vous rend pas compte de mes sentiments à votre égard. l situation que vous-même avez créée est pourta bien simple. Entre vous et moi, tout est fini. Hi encore je vous aimais d'une profonde amitié. A jourd'hui je vous hais. Je me refuse à demeur chez vous, avec vous, auprès de vous! Sans dou vous espérez m'y contraindre par la force. Mais force n'a qu'un temps. Vous ne serez pas toujou geôlier: je ne serai pas toujours captive. Il viend bien une heure où je m'évaderai. Plus vous aur usé de violence, plus j'aurai d'arguments pour vo accabler.

M. Roller ne reconnaissait plus sa femme. Cet fine créature, si docile naguère, le dominait à pr sent par son énergie, par sa résolution, par sa v lonté. La dernière phrase de Nancy le frappa en plein cœur. Il sentait de nouveau sous ses p roles calmes la menace déguisée. Un appel a tribunaux; un procès qui aggraverait encore scandale dont il avait si peur. Il hésita. Ce fut tro Quelques secondes décidèrent sans appel de la v de cet homme et de la vie de cette femme. Bell

Madame fit un bond, et disparut. Elle allait vite, maintenant. Le Prado est une des promenades favorites du Marseillais. Par cette belle et chaude journée, les allées se peuplaient de badauds. Et tous contemplaient avec stupeur la jolie, l'élégante Mme Roller qui marchait rapidement, vêtue de son négligé du matin, coiffée d'un méchant chapeau de paille. Qu'est-ce que cela voulait dire? Nancy restait absolument indifférente aux commentaires ironiques des uns, aux réflexions malveillantes des autres. Elle avait si hâte d'arriver! Heureusement, un fiacre à vide passait, débouchant de la rue Paradis. Nancy fit signe au cocher, et, montant dans la voiture, jeta d'une voix haletante l'adresse du comte.

Hélas! que trouverait-elle là-bas? Un homme ou un cadavre? Pour que son mari n'eût pas donné suite à ses projets de vengeance, il devait croire... Et, à cette idée atroce que Jacques était mort, un frisson tordait les nerfs de la malheureuse. Pas un instant elle ne craignit pour elle-même; pas une fois elle ne se dit : « Si Jacques disparaît, je reste seule au monde... J'aurai tout quitté, tout sacrifié... Et mon unique soutien s'effondre, et je roule à l'abîme. » Cette femme avait le cœur trop haut, l'âme trop noble pour que ces honteuses pensées pussent

l'avilir. Plus égoïste, elle se fût rappelé la prédiction de Mme de Guerny : « Chez toi, le cœur et l'imagination emportent toute logique... Tu vois les hommes bons et les femmes généreuses, parce que tu es bonne et généreuse toi-même... » La pauvre Nancy venait de faire le pas décisif : elle saurait bientôt ce que vaut le monde, cette pourriture.

XXI

— Allez, ma chère, vous êtes bien vengée. Cette malheureuse est tombée si bas que vous auriez tort de lui garder de la rancune. Une dépense inutile !

— Est-ce que vous croyez vraiment?...

— Je ne crois pas : je suis sûre. Comment n'êtes-vous pas de mon avis, vous, la mondaine par excellence? Une femme a le droit de tout faire, pourvu qu'elle soit riche et protégée. Le mari est le pavillon planté sur la marchandise... pardon ! sur les fredaines de sa femme? Tant qu'on voit ce pavillon là, l'honneur est sauf. La société où nous sommes ne vit que sur des simulacres. Elle honore les gens, non pour les vertus qu'ils pratiquent, mais pour les momeries qu'ils affectent.

Mme de Chevry ne se consolait pas si aisément.

— Parfait, tout ce que vous dites là, ma bonne

madame Soulac. Il n'en est pas moins vrai que les envieux clabauderont...

Juliette n'acheva pas sa pensée. La petite baronne était trop sotte pour s'analyser elle-même : du moins, elle possédait cette finesse instinctive qui ne fait jamais défaut même à la plus bête. Elle se rendait compte que ses bonnes petites amies répéteraient : « D'Orsel a lâché la baronne pour Belle-Madame. » Certes, à l'avenir, celle-ci ne serait qu'une déclassée. Plus de rivalités à craindre. Mais la déchéance de Nancy ne suffisait pas à calmer le ressentiment de la coquette. Elle interrogeait, questionnait et bavardait, insatiable de détails. Mme Soulac étant arrivée à son *five o'clock*, Juliette caquetait sans se lasser. C'étaient des : « Comment! vous ne savez pas? » « Mais toute la ville ne parle que de ça! » Mme Soulac devait inventer beaucoup : car en somme, on ne connaissait que deux faits sans certitude. 1° Belle-Madame s'était improvisée garde-malade pour soigner le blessé; 2° M. Roller avait introduit une demande en divorce devant le tribunal.

Pendant plusieurs jours, les médecins n'osèrent promettre que le comte guérirait. On fut bientôt rassuré. Le coup d'épée, profond mais très net, n'atteignait aucun organe essentiel. Du reste, dans

l'ivresse de sa joie, Jacques aurait accepté de bon cœur des souffrances plus vives. Nancy était sienne désormais. La crânerie de la jeune femme flattait délicieusement sa vanité d'homme à succès. Même il était ému, touché malgré lui, par ce dévouement teinté d'héroïsme.

Nancy fut sublime. Tant qu'on craignit un dénouement fatal, elle refusa tout repos. La journée, la nuit, elle restait là, soigneuse, attentive, ne quittant pas des yeux le cher blessé. Les deux médecins, appelés au chevet de M. d'Orsel, ne tarissaient par sur elle. Ils ne perdraient pas un seul client s'ils avaient toujours sous la main une sœur de charité comme celle-là ! Naturellement, les ennemies de Mme Roller s'ameutaient encore plus. — « Comprenez-vous cela, chère madame ? Admirer cette malheureuse parce qu'elle soigne son amant ! » Deux personnes restèrent seules fidèles à Nancy : Mme de Guerny et Mme Hattier-Beauvoisin. Le général éprouvait lui aussi une pitié profonde pour la pauvre déclassée; mais l'amitié très ancienne qui le liait à Désiré le condamnait à la réserve.

Nancy fut émue aux larmes quand, un beau matin, Mme Hattier-Beauvoisin se présenta chez le comte.

— Allons, ne pleurez pas, mon amie. Et embras-

sez-moi d'abord ! Naturellement, ce ne sont pas compliments que je vous apporte. Rassurez-vo pas davantage des remontrances. Le mal est f il est trop tard. Du moins, sachez que les gen cœur vous blâment, sans vous mésestimer. V avez ennobli votre faute par votre bravoure votre sincérité...

Nancy pleurait toujours. Mme Hattier-Beauvo l'attira de nouveau vers elle, la câlinant, l'emb sant.

— Un peu de calme, mon enfant, je vous prie. J'ai des avis sérieux à vous donner. Vous pouvez pas rester à Marseille. Sans rien conna de vos projets, j'imagine que vous partagez r opinion. Mon mari a fait un rapport d'office ce malheureux duel. Évidemment le capitaine prochainement désigné pour un autre poste, a avoir obtenu un congé de convalescence. Tout prendra bien plusieurs mois : le temps d'obt votre divorce. Encore dix mois de patience, a le prononcé du jugement, et vous devien Mme d'Orsel. Le comte vous aime, et c'est un ga homme. La grosse fortune qui vous reviendra.

Nancy eut un mouvement brusque. Elle ne c prenait pas.

— Une grosse fortune... à moi ? Je n'ai rien.

— Erreur, ma chère petite. Vous vous êtes mariés, M. Roller et vous, sous le régime de la communauté pleine et entière.

Belle-Madame devint toute rouge.

— Oh! Madame, vous qui m'estimez, puisque vous êtes ici, avez-vous pu croire un instant que j'accepterais? Rien, rien, je ne veux rien! Non par orgueil : par honnêteté. Quand mon... quand M. Roller a demandé ma main, je l'ai supplié de garder sa fortune pour lui, de ne me reconnaître aucune somme au contrat. Je n'y ai consenti que pour ne pas contrister un homme généreux et bon. Pouvais-je prévoir...

Elle soupira, et comme il en disait long, ce soupir!

— Pauvre j'étais quand M. Roller m'a prise, pauvre je reste en le quittant.

Mme Hattier-Beauvoisin hochait tristement la tête. Deux fois, elle ouvrit la bouche pour parler, mais une instinctive pudeur la retenait. Dans ses craintes, Nancy verrait peut-être une accusation portée contre Jacques. Si elle l'eût osé, la générale aurait dit à la délaissée : « Prends garde, mon enfant! Tu crois ne refuser que de l'argent, et c'est ton bonheur que tu rejettes! Les hommes d'aujourd'hui sont terriblement pratiques, et leur amour s'ac-

commode mal du désintéressement... » A quoi bon ? Nancy fût restée incrédule. Un amour comme le sien ne pouvait vivre que par la foi.

Le lendemain, ce fut Mme de Guerny qui vint à son tour. La causerie, plus tendre peut-être, avec une nuance de maternité plus touchante, traita le même sujet. Les deux femmes se préoccupaient trop de l'avenir réservé à Nancy pour qu'il en fût autrement. Pendant que Belle-Madame causait avec sa vieille amie, le comte parut, accompagné de son médecin.

— Oh ! mon Dieu, quelle imprudence !

— Rassurez-vous, Madame. J'ai voulu que mon blessé essayât ses forces, répliqua le docteur. Asseyez-vous là, Monsieur. Appuyez la tête sur ces oreillers... Bien, très bien. Je vous autorise à rester debout jusqu'à quatre heures.

La venue soudaine de Jacques gênait un peu Mme de Guerny. Elle ne pourrait plus recevoir les confidences de son amie. M. d'Orsel, au contraire, semblait enchanté.

— Je sais combien votre élève vous aime, dit-il gracieusement, je sais quelle confiance elle a en vous. Permettez-moi de vous soumettre mes projets...

Depuis l'installation chez lui de Belle-Madame,

Jacques s'était demandé souvent ce qu'il adviendrait de leur avenir à tous les deux. De même que Mme Hattier-Beauvoisin, il jugeait impossible le séjour à Marseille. Puisque le général demandait une permutation d'office pour le capitaine, celui-ci ne s'inquiétait pas. Il se savait très *pistonné* dans les bureaux de la Guerre. Il obtiendrait donc aisément qu'on l'envoyât en garnison à Paris; à Paris où se réfugient les amours qui se cachent. Dès qu'il aurait obtenu son congé de convalescence, Jacques demanderait une prolongation, afin de gagner le plus de temps possible. On épuiserait ainsi les délais légaux, qui ne commenceraient à courir qu'après le prononcé du jugement. Mme de Guerny ne s'étonnait pas, n'ayant jamais mis en doute que le comte n'épousât Mme Roller redevenue libre. Il fallait connaître à fond le caractère du capitaine pour partager le scepticisme de la générale.

D'ailleurs, Jacques s'exprimait avec un tact dont Mme de Guerny lui savait gré. Il semblait parler d'une étrangère, et non d'une femme qui avait tout abandonné pour lui. « — Il l'aime, pensait la veuve, en l'écoutant : puisse-t-il la respecter assez pour lui être fidèle!... » Elle voyait avec plaisir que M. d'Orsel comprenait la nécessité d'une existence très retirée. Elle avait tant redouté pour son élève

chérie les premiers heurts avec la société, les premiers froissements qui sont l'inévitable punition des situations fausses. En quittant le monde, Nancy s'appelait encore Mme Roller : en y rentrant, elle serait la comtesse d'Orsel.

XXII

Dans sa pensée, Jacques avait déjà choisi le nid mystérieux où s'abriteraient leurs amours. Arrivé à Marseille presque aussitôt après sa sortie de Saint-Cyr, le comte s'était lié bien vite avec la noblesse du pays. Un vieux gentilhomme, M. des Escalens, l'invitait souvent à de grandes chasses en son château de Canourgues. A la mort de M. des Escalens, le château fut acheté par un riche banquier parisien, M. Roland Montfranchet. Celui-ci ayant à son tour disparu, ses héritiers mirent en vente le château et les fermes qui en dépendaient. Le Jas, une de ces fermes, transformée jadis en pavillon de chasse, était situé dans un admirable paysage.

Non loin de Grambois et de la Tour-d'Aigues, au sommet d'une côte abrupte, se dresse un coquet village appelé la Bastide-des-Jourdans. C'est la dernière commune de Vaucluse : à trois kilomètres plus au nord commence le département des Basses-

Alpes. Ce pays enchanteur tient à la fois de la Pı vence, qui est plaine, et de la région alpestre, q est montagne. Une nature parfumée, pleine de s leil, dans un cadre violent et tourmenté. D'un côı les coteaux escarpés du Luberon : de l'autre, l riantes vallées qui s'étalent harmonieusement jı qu'à la Durance. Le Luberon est une fierté po nos paysans provençaux si fins, et qui parlent leur voix chantante la langue musicale de Roum nille et de Mistral. Une montagne, et une montag pour nous seuls! Comme ils méprisent leurs frèr de Camargue!

La Bastide-des-Jourdans s'étend en longueur : la sortie du village, la route tourne brusqueme et gravit une grande côte; le chemin s'incline pı fondément, et sur les rochers énormes ont pous des chênes, des hêtres et des peupliers par un c price mystérieux du sol. Et ce sol lui-même (rouge brun, avec des tons de Sienne brûlée, comı tous les terrains chargés de fer. A mesure qu' avance les arbres plus nombreux se rapprochen d'abord un grand bois qui se change bientôt forêt; çà et là d'énormes clairières, et dans l'u d'elles le Jas, une maison en forme de chal d'aspect simple, mais bien distribuée. De larg trouées, taillées hardiment, ouvrent à la vue des b

rizons variés, ici sur la plaine et là sur la montagne. A une portée de fusil, une petite rivière, envahie par des joncs, coule rapidement sur un tapis de mousse et de cresson. Et sur ce paysage agreste, le ciel immuablement bleu, d'un bleu sombre. C'est le pays du soleil. Il n'est pas rare au Vaucluse qu'on manque de pluie pendant plusieurs mois. C'est la sécheresse qui donne aux routes un aspect poudreux, aux arbres le feuillage d'un vert criard. Car, en ce coin de Provence, les tons ordinaires de la nature sont comme outrés et presque aussi violents que, plus au sud, vers Antibes et Cannes.

Après huit jours vécus dans ce paradis, Belle-Madame ne rêvait pas d'autre avenir que de n'en sortir jamais. Elle goûtait un de ces bonheurs si complets qu'ils font peur. La créature humaine est si peu faite pour être heureuse, qu'elle est prise d'une sorte de vertige devant sa félicité passagère, comme si elle se penchait sur un abîme. Mélitte tentait vainement de la rassurer. Jacques, follement et sensiblement épris, se montrait gai, charmant, aimable. Sa galanterie d'amoureux domptait son égoïsme de mâle satisfait. Lui aussi subissait la même griserie que la jeune femme. Son rêve était au-dessous de la réalité, et jamais il n'eût espéré tant de joies. Ils partaient de bonne heure le matin,

à pied ou à cheval; et c'étaient de longues promenades à travers la contrée. Promenades adorables, parce que cet été radieux mettait la nature à l'unisson de leurs cœurs, et que tout était en pleine floraison comme leur tendresse.

Pour la première fois de sa vie, Jacques s'abandonnait sans arrière-pensée au sentiment qui le dominait.

— Grâce à vous, chère, disait-il un soir à Nancy je goûte une infinie félicité. Une seule personne au monde connaît notre intimité, Mme de Guerny Elle nous préviendrait s'il le fallait absolument Mais que peut-il arriver? J'ai mon congé pour trois mois. On le renouvellera. Et comme c'est bon de vivre pour nous, non pour les autres! Le monde peut crouler, nous n'en saurons rien.

Les deux amoureux ne recevaient aucune lettre ne lisaient aucun journal. Ils se suffisaient à eux-mêmes. S'aimer et se le dire n'est-ce pas le premier et le dernier mot du bonheur? Cependant chacun d'eux avait sa préoccupation secrète qu'il gardai pour lui seul. Nancy, parfois, fermait les yeux toute songeuse, et sa pensée volait aux Imbergères vers l'époux abandonné. Comme il devait souffrir Alors elle se demandait : « Où en est mon divorce? » Sur le conseil de son amie, Belle-Madame

devait ne pas s'occuper des détails de procédure faire constamment défaut, et ne rien répondre aux assignations, aux convocations chez le président du tribunal.

De son côté, Jacques n'ignorait pas la terrible colère de sa sœur en apprenant l'aventure. Cet enlèvement, elle l'appelait une catastrophe : et à son point de vue, la marquise de Savignac n'exagérait pas. Elle avait toujours rêvé pour son frère un brillant mariage. Et tout à coup Jacques démolissait ses beaux projets par un coup de tête inexcusable ! Mais il était trop heureux pour se laisser distraire de son bonheur par cette inquiétude passagère. Quelle différence entre Nancy et ses autres maîtresses ! Le poète indou raconte qu'un pêcheur de perles ne reconnaissait plus les vraies des fausses, parce qu'il avait offensé Brahma. Le comte savait bien la nature de la sienne : une perle, et une vraie, du plus bel orient, cette adorable créature, si longtemps désirée ! Maintenant, il possédait à lui tout seul cet inestimable trésor. Et son amour s'avivait à mesure qu'il connaissait mieux cette femme unique. Nancy avait le charme, ce don mystérieux; le charme qui est la moitié de la séduction. Pendant leurs promenades quotidiennes, il l'écoutait développant ses idées, exprimant son

opinion sur les hommes et sur les choses. Et il ne pouvait s'empêcher de remarquer la noblesse et pureté de cette âme charmante. La vie est ce q nous la faisons : vulgaire pour les âmes basse élevée pour les natures hautes. Jacques n'était ri moins que chevaleresque; il avait même une te dance à railler les sentiments généreux, qu'il affe tait d'appeler une duperie ou une habileté. Cet fois, la franchise de Nancy le domptait. Il y a d coins de mer si purs, du côté de Capri et de l Grotte d'Azur, que l'œil, ébloui, peut descendr dans les profondeurs sous-marines, et, de même des âmes si limpides qu'elles ne cachent rien d leurs trésors.

Un matin, leur promenade les entraîna fort loin Ils avaient dépassé la limite des plaines, et leur chevaux gravissaient au pas la pente d'une côt alpestre.

— Oh ! le délicieux coin d'ombre ! s'écria Belle Madame, en étendant sa cravache vers un pet bouquet de bois touffu, d'où s'échappait, jaseu et argenté, un ruisselet capricieux.

— Eh bien! chère, attachons la bride de no montures aux arbres, et cachons-nous dans ce « asile champêtre », comme disaient les hommes d 1830.

Une retraite exquise, en effet. Comme le monde semblait loin, et ses vaines agitations, et ses banalités, et ses mensonges! Nancy eut une impression de fraîcheur délicieuse. L'être qu'elle aimait, — et d'un amour d'autant plus grand qu'elle lui avait sacrifié davantage, — cet homme, désormais seul but et seule fin de son existence, était là, près d'elle, souriant, extasié, ravi. Dans ce cadre merveilleux, devant cette nature clémente et généreuse, Jacques eut un de ces attendrissements passagers qui poétisaient pour un temps son caractère égoïste et sec. Il s'agenouilla devant Nancy, assise sur l'herbe; puis, enlaçant la taille flexible de sa compagne :

— Combien durera ce beau rêve? murmura-t-il. Combien de temps m'aimerez-vous? Est-ce possible, mon Dieu, que deux êtres étroitement unis comme nous le sommes, liés par les affinités mystérieuses de l'âme et du corps, en puissent venir à s'oublier un jour? De moi, je suis sûr... mais vous! vous, Nancy!

Elle ne lui répondit pas. Des larmes brillaient dans ses grands yeux. Les pensait-il donc, ces paroles qu'il venait de prononcer? Non. Cétait une minute de jalousie inquiète, une nervosité passagère... Et, tout autour d'eux, le soleil d'été riait à

travers les branches ; le ruisselet riait dans sa course vagabonde... Et les sylvains riaient, eux aussi, en écoutant cet éternel serment d'amour. Prêté par qui? Par un homme! Des merles qui sautillaient sous la feuillée eurent un sifflement railleur : ils contèrent l'histoire à deux lièvres qui passaient par là... Et ces lièvres grattèrent vivement le sol rouge de leurs longues oreilles grises. C'est la façon de rire de ces gens-là ! Une biche soupira tristement, car elle se rappelait certaine trahison dont elle souffrait encore. Sans doute, elle pensa : « — Comme les hommes sont heureux !... Ils savent être amants fidèles... » Mais enfin, la biche rit tout de même. Elle rit, comme rirent aussi le coq sauvage et la fauvette, et le chastre, et la perdrix. Un vieux renard, adossé contre un tronc de chêne, s'esclaffait à l'aise, les pattes en croix sur sa poitrine pelée... Même deux ramiers, qui se tordaient, juchés sur un hêtre... Tous ces animaux riaient ; ils semblaient se dire, les uns aux autres, en ce langage que comprenait La Fontaine : « En avons-nous vu, de ces amoureux !... En avons-nous vu ! »

XXIII

— Monsieur le président est-il visible?

— Si Madame veut bien se nommer...

La visiteuse était une femme de fière mine, grande et mince. Il suffisait de l'étudier pour deviner une de ces natures énergiques plus habituées à la soumission qu'à la résistance. Elle avait dû être fort belle. A quarante-cinq ans, elle conservait un visage fin et régulier. Des cheveux noirs, très épais, encadraient une figure régulière. Les yeux, d'un bleu clair, corrigeaient l'ascétisme de cette physionomie originale. Ils exprimaient tout, ces yeux étranges : un orgueil indomptable, une ambition affamée de grandeurs. L'assurance de l'étrangère, sa tranquillité hautaine, rien que la façon dont elle examinait les gens, indiquaient une femme née. La toilette, très élégante et très riche en sa simplicité

voulue, révélait la mondaine plus désireuse de plaire à elle-même qu'aux autres. Elle examinait placidement les meubles simples, les tableaux médiocres, la bibliothèque emplie en livres non reliés; ces livres de droit, poussiéreux et lamentables, qui moisissent trente ans sur le même rayon. Le long d'une tablette : *Les Discours politiques de M. Thiers*. Treize volumes non coupés! O gloire humaine! Quand meurent l'orateur et le tribun, ils disparaissent tout entiers.

Ce salon d'attente en disait long à une observatrice subtile comme cette voyageuse. Certes, voyageuse. La femme de chambre ou la cuisinière ne s'y était pas trompée : une Parisienne, bien sûr, une « dame de la capitale », et qui en gardait *l'assent*. Car c'est une opinion dont les Marseillais ne veulent pas démordre : ce sont les Parisiens qui ont de *l'assent*, puisqu'ils n'ont pas celui de la Cannebière.

M. Soulac, vice-président du tribunal de Marseille, remplissait depuis deux mois les fonctions effectives de président. Son chef, à la suite d'une grave maladie, avait demandé et obtenu un long congé. Il dégustait tranquillement sa tasse de café, après avoir déjeuné en face de madame son épouse. Le magistrat eut un geste lassé, quand la domestique lui apporta la carte de la visiteuse. « — En

core des plaideurs! Impossible de se reposer même une demi-heure...» Le bonhomme tressauta d'étonnement. Eh! non, ce n'était pas un plaideur! Il lut tout haut, en élevant un peu la carte à la hauteur de ses yeux : *La Marquise de Servignac.*

— La marquise de Servignac? répéta Mme Soulac, d'une voix interrogative, comme une femme qui cherche à se souvenir.

Puis, subitement illuminée :

— Vite, vite, Théodore, va chez toi, dépouille cette affreuse robe de chambre, et endosse une redingote!

Mme Soulac poussait par les épaules son mari, stupéfait. Il se laissait faire, ahuri, ne comprenant rien à l'aventure.

— Mais enfin... ma bonne... mais enfin... ma bonne...

Le brave homme ne trouvait pas autre chose à dire.

— Va donc, va donc! Fais ce que je t'ai dit, reprit Mme la vice-présidente, avec sa voix dominatrice, cette voix de femme toute-puissante dans un ménage après cinq lustres de tyrannie hargneuse.

Et comme le pauvre magistrat, obéissant avec docilité, se dirigeait vers son cabinet de travail, Mme Soulac ajouta solennellement :

— Comprends tout! La marquise de Servignac est la sœur du comte d'Orsel. Maintenant, va!

L'Hermione du Grand-Théâtre n'eut pas mieux lancé le mot. M. Soulac en frissonnait! La sœur du comte d'Orsel? Le vice-président n'osait pas avouer, même à son impérieuse compagne, que ce procès en divorce lui causait de folles appréhensions. Comment rendre un arrêt qui satisfît à la fois la justice et le monde? Et déjà les sollicitations de famille commençaient! Hélas! M. Soulac prit un air grognon en s'efforçant de donner une expression sévère à son visage moutonnier. Dès que la marquise entra dans le cabinet, il se leva courtoisement, et fit quelques pas au-devant de la nouvelle venue.

— Je suis heureux, Madame, de recevoir...

Très tranquillement, Mme de Servignac s'assit dans un fauteuil en face du bureau. Du premier coup d'œil elle avait jugé le bonhomme.

— Mon nom a suffi, monsieur le président, pour vous révéler le but de ma visite. C'est bien exact, je suppose?

Il eut un signe de tête affirmatif.

— Je serai donc brève. Vous connaissez le procès que subit indirectement le comte d'Orsel, mon frère, puisque vous êtes l'un de ses juges. Avant

de vous exposer ma requête, laissez-moi vous remettre ce billet de recommandation. Je le tiens de mon ami le garde des sceaux, qui est aussi le député de mon arrondissement. Vous souriez? Eh! quoi, une marquise, amie d'un républicain? Croyez-moi moins folle, moins rebelle aux nouvelles idées. D'ailleurs, votre ministre est mon plus vieil ami : un ami d'enfance. Ses idées ne s'accordent pas toujours avec les miennes; mais on ne brise pas une ancienne amitié pour si peu de chose.

M. Soulac sentit son cœur bondir de joie. Ce digne magistrat, connu de tous pour son ambition de fouine et sa prudence d'ecclésiastique, rêvait le siège du président. Celui-ci serait forcé de renouveler sa demande de congé; le garde des sceaux (l'ami de la marquise!) lui expliquerait doucement que pour un valétudinaire mieux vaut donner sa démission que de solliciter une faveur. Un siège de président? Fi donc! Il lui fallait mieux maintenant: l'hermine de conseiller de cour. Et toutes ces idées tourbillonnèrent en une seule minute dans ce cerveau déséquilibré par l'émotion et la surprise. Quel bonheur que Mme Roller eût quitté son mari! Et justement pour le frère de Mme de Servignac, amie du garde des sceaux!

Il répondit avec le plus gracieux des sourires :

— Madame, je crois être bien fort contre u
tentation de partialité. Sans doute, cette abom
nable créature... — et l'épithète n'est que faible!
était l'amie la plus intime de ma femme. Il ser
donc excusable que je fusse pitoyable. Mais l'étu
du dossier ne m'a point permis d'hésiter. Aussi r
résolution est bien prise. Tout le poids du proc
retombera sur la coupable. Le nom de M. le com
d'Orsel, votre frère, ne sera même pas pronon

A mesure que le magistrat parlait, Mme de Ser
gnac ne le perdait pas des yeux : de ces yeux cla
et luisants, qui fouillaient jusqu'au fond de la c
science. Elle avait souri tout le temps. A la d
nière phrase, une moue furieuse remplaça le s
rire. Un observateur aurait lu aisément sur ce visa
franc dans sa dureté, les pensées contradictoires
se succédaient dans le cerveau de cette femme.
vant qui se trouvait-elle donc? Un niais ou un a
bitieux? Elle devinait juste : les deux, madame
marquise, les deux! Ainsi jugea-t-elle, car, de n
veau un sourire moqueur corrigea la sévérité
lèvres.

— Je ne suis pas étonnée, Monsieur, d'une
ponse dictée par votre conscience. Je vous dema
autre chose. Vous connaissez mon frère; vous sa
combien il est noble et chevaleresque. L'histo

de cet enlèvement ne prouve-t-elle pas, à elle seule, la générosité de ce pauvre Jacques? Il lui répugne d'écarter de lui la sévérité du tribunal. Au contraire, il veut apparaître dans ce procès, sinon comme le seul, du moins comme le principal coupable. Je viens vous supplier en son nom de ne point l'épargner. Flétrissez le séducteur. Montrez-le opérant une sorte de captation morale sur cette femme, dont l'honneur était si haut! Vous m'avez bien comprise, monsieur le président?

Mme de Servignac se trompait : M. Soulac ne comprenait pas. Oh ! pas du tout ! Son épais visage, encore alourdi par l'hébétement, n'exprimait qu'une surprise intraduisible. Aussi Mme de Servignac crut-elle devoir souligner ses paroles. Puis quand elle eut, par de belles phrases, bien convaincu le magistrat qu'elle ne jouait pas au plus fin, elle démasqua soudain les canons de la dernière batterie. De nouveau un sourire charmant éclaira le visage autoritaire de la marquise. Elle reparla de son ami, de son fameux ami le garde des sceaux. Que pouvait-elle pour être agréable à M. Soulac? Et celui-ci de protester, d'invoquer l'impartialité célèbre des magistrats, et de répéter, de façon prolixe, toutes les banalités connues. Elle insista, toujours gracieuse.

— Non, monsieur le Président, je ne veux point quitter Marseille sans être fixée. Ne me refusez pas le grand plaisir de vous être agréable. Qui sait quand je reviendrai dans cette ville? Jamais peut-être.

Le vice-président du tribunal fut contraint de se déclarer vaincu et convaincu.

— Mon Dieu, Madame, vous me demandez quelle est mon ambition suprême? Je serai franc. Je voudrais... hum!... je voudrais être conseiller à la Cour d'Aix. Ce serait franchir d'un seul coup deux échelons de ma carrière. Puis, Aix c'est Marseille, la ville où je suis né, où j'ai tous mes amis.

— C'est dit : avant quinze jours, on ne vous appellera plus monsieur le Président, mais monsieur le Conseiller.

Et comme, toujours stupéfait, il balbutiait quelques paroles incohérentes, elle ajouta de sa voix impérative :

— Donnant, donnant. Tenez votre parole, je tiendrai la mienne.

Puis, toujours hautaine et triomphante, la marquise se retira, suivie du brave homme, qui saluait jusqu'à terre.

Mme de Servignac remonta dans son coupé avec l'impassibilité d'une reine. Elle songeait, maintenant. Très sincèrement, elle croyait encore à une

finesse cachée de M. Soulac. Comment le vice-président d'une grande ville comme Marseille pouvait-il ignorer la loi du divorce? Mme de Servignac ignorait que cette loi n'est guère étudiée que depuis deux ou trois ans. Les magistrats, avocats ou avoués n'opèrent jamais de travaux inutiles. Malins toujours, les robins et « aulstres gars de procédaille »! Or, quand on vota la fameuse disposition qui dissolvait le mariage, le mot d'ordre fut donné : « Pas de divorce! » La société, le high-life, la *purée*, la *poire*, la *gomme*, enfin les gens très chics, ne permirent pas tout d'abord qu'on portât atteinte aux lois de l'Église. Même interdiction dans la haute bourgeoisie : et pour des raisons à peu près pareilles. Peut-être même les convenances de la vie régulière eurent-elles plus de poids que les idées religieuses.

Il arriva donc qu'après la promulgation, on ne vit que de rares divorces : les inévitables, les vieux époux séparés depuis longtemps, ceux qui se haïssaient et ne s'étaient jamais revus. Hélas! tous ceux aussi qui ne connaissaient pas la douceur du pardon. Après cette liquidation du passé, plus rien ou presque rien. Des années s'écoulèrent ainsi. Puis les gens malheureux jugèrent trop sot de rester malheureux, parce que ces messieurs et ces dames de la société le trouvaient bon. Un duc apparte-

nant à l'une des plus vieilles familles de France donna le signal. Il divorça hautement, publiquement. Et comme ce grand seigneur avait une conscience très haute et une vie très droite, l'exemple fut bientôt suivi.

Les gens de robe connaissaient donc peu cette loi nouvelle, si rarement appliquée. Depuis lors, à Paris et dans les grandes villes, il y a toujours une Chambre spéciale pour les divorces (ainsi que dans le commerce, où le marchand de cannes ne vend jamais de chapeaux). Il n'en allait pas ainsi dans les premiers temps. D'une part, peu de magistrats avaient étudié la loi; de l'autre, peu d'avocats avaient eu des clients. En somme, une seule catégorie de gens eut intérêt à connaître, dès le début, ce titre nouveau introduit dans le Code. C'était — ô comique irrésistible ! — la famille écrivaillante ! Car elle chercha tout de suite des livres et des pièces dans ces modifications du Code. Il y a là tant de sujets de comédie, et tant de sujets de drame!

Les visites de Mme de Servignac furent à la fois courtes et instructives. Vers le soir, elle n'ignorait plus rien de ce que pensait l'opinion publique. Mme d'Anglemont et la blonde Juliette s'étaient entendues pour la chauffer à point. La pauvre Nancy restait bel et bien condamnée par ceux-là

mêmes qui admiraient la Belle-Madame d'autrefois.

La marquise se fit servir à dîner dans l'hôtel. Puis de bonne heure elle s'enferma dans la grande pièce banale qui lui servait de salon. Elle écrivit longtemps, plusieurs heures. Sa femme de chambre dut l'avertir qu'il était minuit, ainsi que sa maîtresse lui en avait donné l'ordre. Le visage de Mme de Servignac rayonnait. A mesure qu'elle glissait sous enveloppe les lettres terminées, un sourire aigu plissait ses lèvres minces...

Pauvre Nancy!

XXIV

Ce matin-là, le célèbre chroniqueur Benoît Chamfrein s'éveilla de fort mauvaise humeur. Pensez donc... Gros succès, la veille, à la Comédie-Française! Et le journaliste n'aimait pas le triomphe des autres. Son succès à lui semblait si mince à côté de ces acclamations de la scène qui rendent un inconnu célèbre en vingt-quatre heures! Benoît était un homme de taille moyenne, avec des cheveux châtains tirant sur le roux. Ses yeux, d'un bleu vague, d'un bleu glauque, ne regardaient jamais en face. Quoiqu'il eût la vue excellente, il se prétendait myope. Son monocle immuablement figé dans l'œil servait surtout à déguiser le regard. Pas besoin d'une longue étude pour connaître le caractère de cet homme. Tout en lui révélait la bassesse des instincts. C'était un de ces ratés qui échouent dans le journalisme, après avoir essayé

de tout : perpétuelle honte d'une carrière qui par malheur est une carrière ouverte au premier venu. Installé dans un fauteuil confortable, il prit sur ses genoux le paquet des journaux parus le matin. Les gens du métier ne s'attardent guère à ce genre de travail. Les bandes sautaient, et Chamfrein grognait de dépit à mesure qu'il constatait l'unanimité de la presse en faveur de la nouvelle pièce.

— « Quels idiots, songeait-il. Le pis, c'est que je n'ai pas de sujet d'article. Parler du succès de cette rapsodie? Jamais. Il me dégoûte ce Dersigny, avec ses poses d'homme à femmes... Alors, quoi? Je ne trouve rien dans toutes ces feuilles...

Les yeux du chroniqneur cherchaient vaguement, à droite et à gauche. Ils tombèrent sur une pile de livres entassés dans un coin de la chambre. Benoît se souvint tout à coup que depuis une semaine il négligeait volontairement les envois réguliers des librairies parisiennes. C'était assez sa coutume, du reste. Il lisait peu et mal : excepté quand il désirait connaître exactement un livre, afin de l'éreinter tout à son aise. Il prit un des volumes au hasard, le tirant nerveusement hors de l'enveloppe :

« *La Chanson de l'amour*, *par Pierre Natalis.* »

— Allons, bon! encore des vers! s'écria-t-il tout haut en ébauchant une grimace.

Après avoir bâillé longuement, il feuilleta de ou trois pages. Soudain, le chroniqueur sourit ce sourire aigre des gens mauvais. Est-ce que p hasard il pourrait enfin réaliser son rêve, un rê caressé depuis longtemps? Quel? Ceci : invent un homme à lui tout seul! Choisir un inconn (mais un inconnu ayant du talent), et à force d'a ticles à grands coups de réclame, consacrer u gloire nouvelle. Double plaisir pour Chamfre D'abord il essayait ses forces, tel qu'un gymna qui soupèse les haltères avant de se livrer à l'exe cice du matin; ensuite, il jetait un nouveau po dans les jambes des poètes déjà célèbres.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, le hasa avait mal servi le chroniqueur. Au contraire, matin-là, il tombait sur une œuvre ayant une vale réelle. Il lut à haute voix :

O chère, mon amour n'est pas de ceux qu'une heur
Suffit à rejeter aux oublis inconstants...
Je te quitte, c'est vrai; ma tendresse demeure,
Ne craignant même pas les épreuves du temps.

Invisible à mes yeux, mais présente à mon âme,
Nous serons réunis, n'importe où nous soyons;
Ne m'as-tu pas donné le meilleur de la femme,
Ton cœur : mon souvenir, — et tes yeux : mes rayo

— « Mais c'est très bien !... s'écria-t-il : tout à fait bien ! Et ça aussi... »

Et ne traite jamais ma raison de folie,
C'est à moi que la part la meilleure revient,
Car au repos trompeur, goûté quand on oublie,
Je préfère l'amour qui souffre — et se souvient.

— « Voyons, voyons... pas d'emballement. Est-ce que par hasard j'aurais déniché un poète, un vrai ? Quelle veine d'embêter Coppée ou Hérédia ! Il faut relire ça très soigneusement. La forme est soignée, les rimes sont bonnes... Diable ! deux inversions... N'importe, ce gaillard a quelque chose... Un peu grêle, la structure du poème... Puis trop de réminiscences. Là, c'est du Leconte de Lisle... voilà maintenant du Sully, et de la science, de la métaphysique... Bah ! je m'en tirerai avec une citation d'Hegel et une petite incursion dans la chimie. L'amour ! nouveau corps simple découvert par Berthelot, décomposé par Brown-Séquard... »

Et comme saisi par l'inspiration, Benoît Chamfrein s'assit à son bureau et s'attela résolument à sa besogne.

Ah ! mes pauvres amis ! mes pauvres petits livres à couverture jaune, rouge, orange ou bleue ! Que d'espérances palpitent entre vos feuilles légères !

Celui qui vous a créées vous lance un m
le large tourbillon de Paris. Et vous vou
dormir dans les coins oubliés des biblio
Oubliés? Pas toujours. Car le volume o
à la première page : « *La Chanson de l'An*
talait triomphalement sur le bureau d
queur.

Comme il eût été joyeux, le poète m
S'il avait pu deviner la surprise inattend
rait battu des mains, grisé soudain, peut
un élan subit d'orgueil...

Ne sois pas trop fier, mon bonhomme !
tout Paris parle de toi, ce ne sera pas à
toi-même. Ce sera tout simplement pou
les autres. L'envieux croit que toutes les
jalouses et basses comme la sienne !

XXV

[me de Servignac avait quitté Marseille à neuf
res du matin. A Pertuis, elle descendit du train,
donnant l'ordre à sa femme de chambre d'ame-
au buffet un de ces hommes qui offrent che-
x et voitures aux arrivants. Une demi-heure
tard, un landau assez propre emmenait la
quise au grand trot d'un attelage plus vigoureux
légant. Toujours souriante, la maligne sœur
omte d'Orsel. Elle ne risquait point à l'étourdie
oyage fatigant. Depuis longtemps elle savait à
i s'en tenir sur les faits et gestes des habitants
fas. Est-ce qu'on n'est pas renseigné comme
reut par la maison Duckroy et Roquet? (Agence
mmandée; célérité; discrétion; conseils aux
illes. Travaille exclusivement pour le clergé,
magistrature et les hautes classes.) Grâce à cette

honorable institution, Mme de Servignac avait (
d'exacts détails, presque au jour le jour. Aus
marchait-elle tout droit dans son chemin, sûre (
dénouement.

Ses heures de départ et d'arrivée étaient cor
binées de façon si adroite que les hôtes du J
seraient inévitablement pris à l'improviste. Jacqu
ne l'attendait pas, et ne pouvait pas l'attendı
Est-ce que depuis l'enlèvement elle n'affectait p
de garder un silence obstiné? Maintenant elle f
sait mieux que de répondre aux lettres imp(
tantes de son frère : cette réponse, elle l'apport
elle-même.

Autour d'elle, la fin d'automne donnait aux caı
pagnes des tons plus éteints; les arbres, déjà gr
secouaient sur le sol rouge une poussière imp
pable; et le soleil continuait toujours de brille
malgré la saison, presque chaud vers midi. Ah!
beau pays, le gai pays, où le ciel souriant n'e
jamais sombre! A peine, au matin, quelques brou
lards flottant au-dessus des buissons, mais bient
chassés par un souffle de vent tiède.

Le landau roulait vite, et vers une heure de l'
près-midi, Mme de Servignac dépassait la Tour
d'Aigue : cinquante minutes plus tard, les trot
teurs, fumants, s'arrêtaient devant le perron (

las. Attiré par le bruit des chevaux, Jacques accourut bien vite, effaré, presque inquiet. Qui pouvait eur rendre visite en ce désert où Nancy et lui s'étaient enfermés? Quand il aperçut le visage de sa sœur, il ne sut pas retenir un cri où l'étonnement se mêlait à l'effroi. Car la marquise souriait toujours : et son frère la connaissait trop bien pour ne pas s'épouvanter de ce sourire-là.

— Vraiment, je ne comprends pas ta surprise, mon cher Jacques : je voyageais quand tu m'as écrit. A mon retour, j'ai trouvé tes lettres. Que devais-je faire? Répondre? Non. Mieux valait venir, et je suis venue.

Les paroles de sa sœur s'accordaient avec ses allures simples, et Jacques ne se rassurait toujours pas. Ce fut bien pis quand Mme de Servignac ajouta :

— Où est Nancy? Amène-moi Nancy tout de suite!

Elle était là, la pauvre, bien tremblante, bien inquiète. Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, elle se sentit enlacée dans des bras solides. La marquise, cette marquise si redoutée, couvrait la jeune femme de baisers, et des baisers vrais... un peu bruyants, peut-être.

— Mon Dieu! qu'elle est jolie! (Nouveaux baisers.) C'est décidé, Jacques : je te pardonne tout à

fait. Car enfin, je t'en voulais bien encore un peu. Ne m'en veuillez pas, ma ravissante belle-sœur, si je parle ainsi. Mais Jacques est plus que mon frère. Je suis de beaucoup son aînée, et j'ai pris l'habitude de le considérer à peu près comme un fils... que j'aurais eu toute petite, toute petite !

Décidément, Mme de Servignac semblait si sincère que Jacques ne douta plus. Il s'approcha d'elle, et lui prit la main.

— Merci, ma bonne Diane, dit-il, assez ému : je n'attendais pas moins de vous.

La marquise se retourna vers Nancy; et, gentiment :

— Voulez-vous me le prêter une minute? Un mot... rien qu'un, et je vous le renvoie !

Nancy répondit par un signe de tête; elle craignait de fondre en larmes si elle prononçait une parole. Ces tendresses exagérées, ces gaietés factices, ces phrases doucereuses sonnaient faux à son oreille. Elle avait le pressentiment d'un désastre, comme si avec cette femme le malheur était entré dans sa retraite d'amour. Il fallait pourtant que Belle-Madame restât courageuse et forte; il fallait qu'elle eût assez d'énergie pour renfermer en elle ses douloureux soupçons. Au Jas, elle vivait entourée d'indifférents, sinon d'ennemis; elle ne

pouvait compter sur aucun de ces domestiques nouveaux pour elle. Il est vrai que Mélitte était là, surveillant, guettant, épiant les moindres paroles et les moindres gestes.

L'entretien du frère et de la sœur fut d'ailleurs fort court. Au bout de quelques minutes, Diane reparut, toujours au bras de Jacques.

— Nous achèverons la causerie au salon, si vous voulez, poursuivit-elle, avec cet air de commandement qui lui était familier.

Et quand la porte fut close derrière eux :

— Voici pourquoi je suis au Jas, mes chers amis, reprit-elle dans un demi-sourire. Je craignais que l'histoire de ce duel ne nuisît à Jacques au ministère : sait-on jamais, avec ceux que vous appelez les grands chefs? Je me suis informée : il n'en est rien, heureusement. La discipline n'a été atteinte d'aucune manière. C'est si bien compris qu'à l'expiration de son congé, Jacques entrera dans les bureaux. Alors j'ai imaginé une combinaison que je crois fort ingénieuse.

Nancy frissonna. Une combinaison de cette terrible belle-sœur!

— Vous ne comptez pas l'un et l'autre user toute votre existence dans cette ferme, n'est-ce pas? Jacques est obligé de reprendre son service. Quant à

vous, ma chère petite, à moins de gâcher votre avenir, il est impossible que vous viviez publiquement avec mon frère. Je vous emmène donc à Paris tous les deux. Jacques habite un appartement dans mon hôtel. Rien de plus simple. Vous, Nancy, vous vous installez dans un petit appartement que je me charge de choisir à proximité de ma maison. Ainsi vous n'êtes pas séparés. Vous vous voyez l'un et l'autre autant qu'il vous plaira : mais en cachette. Il faut avant tout sauvegarder les apparences. Certes, il est fâcheux que la future comtesse d'Orsel ait quitté son premier mari à la suite d'un scandale. Puisque le mal est fait, tâchons de l'atténuer. Quand viendra le procès, les avocats plaideront, donc, papotages dans les salons, et chroniques dans les journaux. La curiosité publique s'attachera dès lors à vous deux. L'important me paraît de mettre en défaut cette curiosité-là. Jacques vivra sa vie publique, sa vie mondaine dans l'état-major du ministre, dans mon hôtel à moi. Et si quelqu'un demande : « Tiens ! qu'est donc devenue Mme Roller ? » je suis là pour répondre : « Au couvent. Elle attend le délai exigé par la loi. » Eh bien ! mes chers enfants, que pensez-vous de ce que j'appelais tout à l'heure ma combinaison ingénieuse ?

— Je pense, moi, que vous êtes une bonne et adorable sœur, Diane, s'écria Jacques. N'est-ce pas Nancy? Aveuglés par notre amour, comme nous le sommes, elle et moi, nous ne songions qu'au présent : à ces jours si doux et si tendres qui nous sont accordés. Ah! l'avenir ne nous préoccupait guère! Parfois, pourtant, je me demandais avec inquiétude comment Nancy et moi sortirions de la position fausse où nous nous sommes enlizés. Votre plan arrange tout, ma chère Diane.

Et de nouveau le jeune homme embrassa tendrement sa sœur.

Nancy s'efforçait de dompter son émotion. Pas une des paroles de Mme de Servignac ne pouvait lui inspirer de crainte. Et cependant elle craignait. Quoi? Elle ne savait pas. Elle sentait un malheur, de même qu'on devine l'orage avant qu'il n'éclate. Par discrétion, elle laissa Jacques conduire la marquise à son appartement. Mais rentrée dans sa chambre, la jeune femme tomba sur un fauteuil au coin du feu. Elle tentait de se rappeler mot à mot le petit discours de Diane : vainement elle y cherchait une phrase, un mot, même une allusion, dont sa tendresse pût s'inquiéter.

« — Je suis folle, pensa-t-elle. A quoi bon me tourmenter ainsi? Jacques m'aime, je l'aime... Rien ne

nous séparera... Alors, pourquoi cette anxiété qui m'oppresse ? »

Elle cacha son visage entre ses mains, pour comprimer les larmes qui la brûlaient. Soudain la porte s'ouvrit brusquement, et Mélitte parut. Mais une Mélitte que Nancy ne connaissait pas : c'est-à-dire une femme enfiévrée, folle de joie, secouée de tremblements nerveux. Mélitte déposa aux pieds de sa maîtresse un paquet de journaux et plusieurs exemplaires de la *Chanson de l'Amour*.

— Tenez, Belle-Madame, *notre* livre a paru et tous les journaux en parlent!

Agenouillée devant Nancy, Mélitte lisait tout haut les premières lignes de tel article, pour passer bien vite aux premières lignes de tel autre. Et elle ajoutait, en battant des mains :

— Comme c'est beau tout ça!

L'exaltation de Mélitte, cette joie si franche, tirèrent Nancy de sa torpeur. Au lieu de confier à la quarteronne les craintes qui l'angoissaient, la maîtresse s'efforça de ne pas gâter le bonheur de la servante. Pendant que la gracieuse fille mettait en ordre les journaux et ramassait les livres pour les déposer soigneusement sur une table, Nancy la suivait de ses yeux rêveurs.

« — Elle est heureuse, songea-t-elle : pourquoi

ne serais-je pas heureuse, moi aussi? Oui, pourquoi? »

De nouveau la porte s'ouvrit : c'était M. d'Orsel. Ah! il ne partageait guère les appréhensions dictées à Belle-Madame par son instinct de femme! Il se déclarait enchanté, lui; il ne trouvait pas de mots pour exprimer son contentement. Il s'assit, joyeux et tendre, à côté de sa compagne :

— Comprenez donc, chère, combien cet acquiescement de Diane est précieux pour nous! Je craignais tant qu'elle ne fît opposition à notre mariage! Au contraire, au lieu de brusquer nos désirs, c'est elle qui vient à nous, c'est elle qui invente un moyen décent de cacher à tous les yeux cette liaison qui est notre bonheur...

Puis, éclatant de rire :

— Voyez-vous d'ici la tête de ces jolies pécores de Marseille? Elles ont tenté de vous déshonorer... Ah! les gueuses! Elles n'aboutissent qu'à un échec humiliant. « Comment! M. d'Orsel *ne vit pas* avec Mme Roller? Comment! Mme Roller est au couvent? » Et peu à peu votre conduite s'explique et devient naturelle. Le dénouement explique le drame. Vous avez quitté un mari que vous n'aimiez pas pour épouser un mari que vous aimiez. Sans compter... Sans compter que dans ce grand Paris nous reste-

rons inaperçus et nous nous verrons toute la journée... et toute la nuit.

Et comme elle détournait la tête en rougissant :

— Je t'adore, dit-il tout bas...

Il la couvrait de baisers, de ces baisers aigus qui lui faisaient perdre la tête, à lui, l'amant sensuel; ces baisers qui la grisaient, elle, la maîtresse si tendrement amoureuse. Elle fermait les yeux, frissonnante de bonheur. Tout son corps vibrait sous les caresses de Jacques, et glissant entre les bras du jeune homme, elle murmura, elle aussi :

— Je t'adore! . . . .

. . . .

Illusionnée par son amour, Belle-Madame redevint gaie. La créature humaine est si mobile dans les impressions qu'elle subit! Tels ces brouillards légers qui flottent au ras des prairies quand l'aube blanchit à l'horizon. Au premier rayon de soleil, le brouillard se dissipe; à la première caresse, la tristesse s'envole.

La visite de Mme de Servignac dura huit jours. Pendant toute une semaine, elle joua son rôle sans se démentir un instant, et se montra la même, aimable, enjouée, complimenteuse. La joie de Jacques s'épanouissait en pleine confiance. Lui qui connaissait à fond le caractère de Diane, il ne com-

prenait rien au changement subit qui s'était opéré chez elle. Cette femme fière et hautaine avait toujours répété à son frère qu'elle redoutait surtout pour lui un sot mariage. Et cette femme, à la fois très aristocrate et très pratique, appelait « mariage sot » non pas la mésalliance, mais la pauvreté. Aussi, à certaines heures, le raisonnement du comte hésitait et tournait dans le vide. Que Mme de Servignac eût applaudi au mariage de son frère avec Mme Roller, veuve riche d'un époux riche : rien de mieux; mais avec une Mme Roller divorcée sans le sou... autre chose! A force de chercher une explication introuvable Jacques se fût aisément résigné. Mais Nancy ne lui permettait pas la résignation. Avec l'insistance douce et tenace des femmes amoureuses, elle revenait constamment sur le même sujet.

— Je vous en supplie, mon ami, n'allons pas à Paris : restons ici tout l'hiver.

— Hélas! impossible, chère! C'est encore bien heureux que ce duel ne m'ait pas nui auprès de mes chefs. Le ministre veut bien m'attacher à son état-major : c'est un poste où je gagnerai sûrement le quatrième galon.

Que pouvait répondre Nancy?

— Est-ce tout? continua-t-il. Non pas. Nous

sommes au mois de décembre. Voici l'hiver qui commence. Et avec l'hiver, les frimas et la neige. Alors je m'ennuierai, comme vous vous ennuierez vous-même. Dans la journée, deux ou trois heures de soleil, peut-être, avec une brise tiédie qui nous rappellera nos beaux jours passés. Mais bientôt le ciel se couvre et devient tout gris; il faut rentrer. Et ce sont les longues, longues, longues soirées qui commencent : ces soirées interminables où l'on bâille à neuf heures du soir parce qu'on n'a plus rien à se dire. Croyez-en mon expérience, ma Nancy. Acceptons l'offre de ma sœur, hâtons-nous de la suivre à Paris. Là-bas, rien de plus facile que de nous créer une existence adorable. Vous vous dissimulez dans un petit appartement, en plein soleil, à moitié chemin du ministère et de l'hôtel Servignac. A chaque heure je suis chez vous; tout mon temps libre, je vous le donne. Le soir, nous nous glissons inaperçus dans une baignoire de petit théâtre, et nous revenons souper en riant comme des amoureux qui se cachent... Ah! la bonne vie! Et vous aimeriez mieux végéter dans ce pays, où nous serions perdus en pleine campagne, sans distractions et sans plaisirs? Pure folie!

Il y avait certes de la tendresse dans ces paroles: mais Nancy sentait surtout leur égoïsme incon-

scient. Comment pouvait-il craindre de s'ennuyer avec elle, elle qui était sûre de ne jamais s'ennuyer avec lui? Que parlait-il de soirées interminables? Ce n'est pas autrefois qu'il les eût redoutées! Autrefois?... Mais était-il donc bien loin ce temps-là, ce temps où il ne se lassait pas d'être avec elle, de causer avec elle? Il ne datait que de quelques mois, et Jacques parlait déjà d'ennui? C'est donc ça, l'amour des hommes! Après les premières ivresses de la possession, viennent l'ennui, puis la lassitude, puis la satiété! Et Nancy s'interrogeait avec terreur. Avait-elle donc commis quelque faute pour que Jacques lui apparût ainsi tout à coup presque changé? Quelle misère que la vie! quelle misère, les serments d'amour éternel?

Nancy était conseillée par son instinct mieux encore que par sa raison. Elle devinait une ennemie en cette Mme de Servignac : une ennemie qui la haïssait, qui la poursuivrait toujours. Alors Belle-Madame fondit en larmes, en balbutiant :

— Ah! fini, mon bonheur! Fini, fini, fini!

XXVI

Une salle comble : ils sont là, tous ceux qui de près ou de loin se rattachent aux choses du Palais. Conseillers à la cour d'Aix, juges au tribunal, avocats, avoués... Et derrière ce public spécial les curieux, les curieuses, mondains, mondaines, cocottes, — oh ! les cocottes de province ! — officiers en tenue... Et tous excités par le secret désir d'un scandale affriolant. M. Soulac préside avec une gravité majestueuse. Mme de Servignac a tenu sa parole avant même que le service promis ne lui fût rendu. Le brave homme a sa nomination en poche. Alors, comment se fait-il?... Oh! M. Soulac est en règle. Il a écrit une longue lettre à M. le Garde des sceaux : une longue lettre très obséquieuse et très plate. Il est flatté, sans doute, ex-ces-si-ve-ment flatté que Son Excellence ait bien voulu lui accor-

der une si haute faveur. Mais le devoir avant tout! C'est pour remplir le sien que M. Soulac désire mener à bonne fin ce procès de divorce.

Naturellement, la baronne de Chevry brille au premier rang. Et malgré la saison avancée (car il gèle même à Marseille), la blonde Juliette s'est composé un costume très provocant; un vrai costume pour un après-midi de concours hippique ou une séance de cour d'assises.

Cependant le temps marche. Le président a lu l'acte d'accusation de sa voix pâteuse et monotone. Pendant vingt minutes la noble assistance a dû subir des *mme... mme... mme...* absolument inintelligibles. On commence à s'ennuyer ferme. Seule Mme de Chevry applaudit, parce qu'elle est à côté de Mme Soulac. Mais le public reste froid. Enfin l'avocat de M. Roller a la parole. C'est Me Rameau, bâtonnier de l'ordre, aimé, estimé de tout le monde. Il n'a garde d'entrer dans des détails inutiles de vie privée. Son plaidoyer est bref, correct, loyal. L'opinion de tous n'est-elle pas fixée? Ne sait-on pas quelle est la coupable? Y insister, serait lâche. Au surplus, M. Roller, que tout le monde cherche des yeux et que personne ne trouve, M. Roller a donné des instructions formelles. Il a prié Me Rameau d'éviter tous les détails pénibles.

La cause doit se résumer à ceci : « L'épouse a quitté le domicile conjugal et refuse d'y reprendre sa place. » Cette fois encore, le public éprouve une légère déconvenue, compensée pourtant par le plaisir d'écouter un orateur éloquent. Des impressions s'échangent à voix basse.

« — Mais ce n'est pas drôle du tout! Est-ce qu'on ne racontera pas des anecdotes... piquantes sur les intimités du beau Jacques et de Nancy, cette *affreuse coquette?*

Encore les gens qui parlent ainsi sont-ils les plus indulgents. Juliette, Mme Soulac, le petit Saint-Gel et tous les anciens courtisans de Mme Roller se montrent cruels plus franchement. Pour eux, Nancy n'est pas une *affreuse coquette*, mais une femme dépravée. Alors, pourquoi ne pas le dire? Heureusement il reste à la foule une vague consolation. Le ministère public n'a pas encore donné ses conclusions : et c'est à M. Pontillet, substitut du procureur de la République, qu'incombe cette tâche délicate.

On pouvait être tranquille : avec M. Pontillet, le procès prendrait tout de suite une autre allure. Ce magistrat, assez jeune, ne valait ni mieux ni moins que beaucoup d'autres. Seulement, dévoré d'ambition, il était bien résolu à profiter de la pre-

mière occasion pour se glisser en pleine lumière. D'un esprit caustique il se plaisait à lancer des lardons sur tout le monde. On l'aimait peu, mais on le craignait beaucoup. Ce jour-là, il eut cet art exquis de donner juste ce qu'on attendait de lui : ni trop violent dans l'attaque, ni trop modéré dans l'indulgence. Réunissant les potins variés qui trottinaient par la ville, il composait un ensemble clair et logique. Il prenait à ses débuts le mariage de la jeune femme, et la montrait, elle, fille pauvre épousée par un millionnaire, assoiffée tout de suite de tapage et de plaisirs. Dès la lune de miel terminée, on ne voyait plus que Mme Roller, on ne parlait plus que de Mme Roller. Mme Roller faisait sensation au théâtre; Mme Roller offrait des fêtes d'un luxe et d'un éclat extraordinaires. Ah! c'est qu'elle n'était pas une femme de foyer, cette Mme Roller!

« — On me permettra, s'écriait le procureur, de me servir de l'expression neuve inventée par un grand auteur dramatique contemporain! »

Alors, après des murmures approbatifs, M. Pontillet prit un temps. Il lui plaisait d'entendre ces discrets bravos, aussi doux pour le cabotin que pour le magistrat. L'auditoire s'émoustillait enfin, heureux qu'on traitât rudement cette orpheline sans le sou. Une criminelle qui avait volé des mil-

lions à toutes les jeunes filles à marier. Enfin chacun devinait que le substitut ne stopperait pas en si beau chemin. Après avoir piétiné sur la pauvre Belle-Madame, il ne voudrait pas infliger une déception à cette bienveillante assistance. En effet, après un repos de cinq minutes, M. Pontillet poursuivit son réquisitoire. A présent, c'était le tour de Jacques. Mais que de délicatesse après tant de sévérité ! Une minute, on crut que le magistrat réciterait toute la généalogie des d'Orsel : et le quatrisaïeul tué à Fontenoy, et le trisaïeul tué à Quiberon, et l'aïeul tué à Leipzig!... « — Je salue ces nobles familles qui versaient si noblement le sang pour le pays... » (Ici la tirade patriotique.) Ensuite M. Pontillet esquissait le portrait de la mère de Jacques. Une blonde vaporeuse qui aimait si tendrement son fils ! A croire le substitut, les autres mères n'aimaient pas tendrement leurs fils. Seule, feu Mme la comtesse d'Orsel... (Ici la tirade attendrissante.) Le rejeton de tant d'illustres aïeux sortait de Saint-Cyr; il passait plusieurs années à Marseille... Et que faisait-il à Marseille? Cherchait-il le plaisir? Courait-il les bals? Pas du tout ! Absorbé par le travail, il se préparait noblement à l'École de guerre. Car, d'après M. Pontillet, tout était noble chez Jacques : famille noble, visage noble, tra-

vail noble, existence noble. Hélas! cet homme si noble rencontrait tout à coup une de ces coquettes... qui... que... (Ici la tirade indignée.)

Le magistrat termina par cette phrase :

« — Enfin, Messieurs, cette malheureuse est condamnée même par les siens. Car la seule parente qui lui reste est ici, parmi vous, protestant au nom de sa vertu inattaquable contre la déchéance de l'indigne créature ! »

Tous les regards se portèrent instinctivement vers Mme d'Anglemont qui restait à sa place impassible et souriante. Nullement gênée par la curiosité générale, elle dégustait une prise de tabac. C'est que, pour elle aussi, cette journée-là était une journée de triomphe. Le déshonneur public de Nancy vengeait les mécomptes et les colères de man Jeannette. Quelques-uns songeaient sans doute que la tante de Nancy commettait une lâcheté. Mais ils n'osèrent pas formuler tout haut leur critique, tant l'opinion se prononçait énergiquement contre Belle-Madame. Au surplus, le rideau se levait déjà sur le dernier acte de ce drame. Après une courte délibération, le tribunal condamnait « — Nancy Carlier, femme Roller, à cinq cents francs d'amende, comme coupable d'adultère public ; Jacques d'Orsel, son complice, capitaine de cavalerie, à cent francs d'a-

mende. » Le tribunal accordait à tous les deux le bénéfice de la loi Bérenger. En revanche, le divorce était prononcé entre les époux, en faveur de M. Roller, demandeur.

Peu s'en fallut qu'on n'applaudît. Le jugement du tribunal donnait grasse pâture aux rancunes de l'assistance. Pas une des femmes présentes ne désirait que Nancy fût condamnée à la prison : son déshonneur suffisait. Tout à coup, le général Hattier-Beauvoisin, en grande tenue, le cordon rouge au cou, se leva et dit d'une voix forte :

— Ce jugement est abominable! Si Mme Roller était ici, j'irais lui présenter mes respects.

Le président Soulac essaya bien de protester. On entendit vaguement des... *mme... mme...* qui se perdirent dans le tapage. Mais le général jouissait d'un rude crédit. Tout le monde s'écarta, en un sentiment de déférence, quand il sortit, la tête haute, ayant à son bras Mme de Guerny. Il y eut alors comme un revirement dans l'opinion. On se racontait à voix basse l'admirable désintéressement de Nancy. Jadis, quand M. Roller la courtisait, elle avait refusé le régime de la communauté pleine et entière. Maintenant, elle sortait de la maison de son mari sans rien, sans un bijou, sans une toilette : elle n'emportait même pas ce fameux collier

de perles donné par Mme d'Anglemont dans un accès d'étrange générosité.

Que l'opinion fût partagée ou non, la pauvre Nancy n'en était pas moins marquée au front, mise au ban, traînée toute nue dans les salons, dans les boudoirs, dans les cercles, dans les journaux ! Cette vaillante créature, si chaste d'instincts, si pure de pensées, appartenait dès lors à la causerie courante. On pouvait parler d'elle comme on parlait de l'artiste à la mode, ou de la prostituée en vogue. Nancy, la fière Nancy, devenait « la Carlier »...

Ah ! comme elle fait bien sa besogne, la lâcheté humaine, quand elle est débridée et lâchée ! Les nobles amours de la jeune femme étaient souillées, salies, traînées dans le ruisseau... Et voilà comment s'évanouissent nos rêves ! C'est dans la boue que tombent les songes ailés qui nous emportaient si haut ! La vie est un cloaque : çà et là quelques plaques bleues,... c'est que la fange s'est effondrée plus bas...

Une seule personne ne se montrait pas satisfaite : Mme de Chevry. Elle faisait la moue quand triomphaient toutes les ennemies de Mme Roller. Et Rose Danjanne, qui reçut le soir au théâtre, avec un demi-sourire, des compliments à double entente ; et Mme Soulac, qui trouvait que son mari avait été

remarquable ; et celle-ci qui eût voulu Désiré pour gendre ; et celle-là qui l'aurait volontiers gardé pour elle-même. La baronne célébra ce beau jour par un dîner intime, où, naturellement, le président et sa revêche épouse tinrent la première place. Quand Mme Soulac arriva, Juliette l'entraîna dans son boudoir. Elle commença par la couvrir de ces petits baisers pointus, comme en échangent les femmes qu'un intérêt perfide unit momentanément.

— Vous savez combien je vous aime, chère madame, et surtout combien grande est ma confiance en vous ?

— Oh ! certes, chère petite.

— Alors, expliquez-moi pourquoi je vous vois toutes si souriantes ; même vous. Cependant vous détestez comme moi cette éhontée pécore.

— Vous ne comprenez pas ?

— Pas du tout, je vous assure.

Mme Soulac eut un sourire aigre-doux.

— On voit bien que vous n'avez jamais lu la loi sur le divorce ! Dites-moi, ma bonne Juliette, auriez-vous été contente si Mme Roller était devenue, maintenant, la comtesse d'Orsel ?

Une flamme s'alluma dans les yeux de la baronne.

— Quoi ! Jacques commettrait cette insigne folie !

— Parlons franc. Je suis sûre, — très sûre, —

qu'il l'aurait commise. Ne vous fâchez donc pas! Or, son mariage avec Nancy est impossible dès à présent. La loi est formelle. La femme contre laquelle le divorce est prononcé peut épouser qui elle voudra... excepté son complice. Jacques d'Orsel est condamné comme complice; le substitut a établi qu'il vivait « en concubinage » avec Mme Roller dans une petite ferme de Vaucluse. Donc le péril redouté n'existe plus. Si le beau capitaine veut se marier, il devra se pourvoir ailleurs. Nancy restera peut-être sa maîtresse : jamais elle ne deviendra sa femme légitime!

Et là-bas, là-bas, la pauvre Nancy ne soupçonnait rien. Elle ne voyait pas le réseau de mailles inextricables dont l'enveloppait la haine de ses ennemies. Elle arrivait à Paris, heureuse et confiante, malgré quelques heures de détresse profonde. Est-ce qu'elle connaissait la loi? Est-ce qu'elle redoutait la méchanceté des uns et la perfidie des autres? Elle croyait naïvement à l'avenir. A l'heure même où le tribunal la flétrissait publiquement, Belle-Madame se disait :

— « Encore dix mois, et je porterai le nom de celui que j'aime, de celui qui m'aimera toujours... »

Toujours!

XXVII

Un petit appartement rue de Commailles, dans le faubourg Saint-Germain. Bien triste, cet étroit quatrième étage, où Belle-Madame et Mélitte se sont réfugiées en quittant le Vaucluse. Le comte d'Orsel n'est point riche. Même en partageant avec sa maîtresse son maigre revenu de jeune homme, il n'a pu l'installer que d'une façon bien précaire. Et c'est là que l'élégante Belle-Madame use ses longues, ses tristes journées. Elle le voit bien peu, son Jacques. Le jour, le capitaine est absorbé par son service au ministère de la guerre ; le soir, il dîne chez Mme de Servignac. Peut-il rien refuser à cette sœur dévouée qui lui parle fréquemment de son prochain mariage ? Il est amoureux, très amoureux, pourtant. Dès qu'il redevient libre, le jeune homme accourt auprès de l'adorée. Alors recom-

mencent les chères intimités du Jas, heures tendres où ces deux êtres sincèrement épris échangent leurs ivresses partagées.

Certes, la vie n'est pas gaie pour Nancy. Mais elle aime, elle croit et elle espère. Comment douter de l'avenir? Jamais Jacques ne lui a paru plus passionné. Il est séparé d'elle pendant toute la journée, c'est vrai : du moins il ne la quitte pas jusqu'au lendemain. Et puis, avec Mélitte, Nancy n'est jamais absolument seule. La quarteronne est plus gaie, plus bavarde que jamais. Elle a retrouvé son poète, son Pierre Natalis, qui la reçoit avec des transports lorsqu'elle lui rend visite dans son petit appartement de garçon. Étant amoureuse, Belle-Madame protège les amours de sa fidèle servante. Aussi, ne s'étonne-t-elle jamais quand, chaque après-midi, de deux à quatre, Mélitte allègue un prétexte nouveau pour sortir.

A mesure que le temps coulait, Nancy se sentait plus confiante et plus rassurée. Bien loin, maintenant, ces craintes qui la torturaient naguère! Un peu de patience, et elle deviendra la comtesse d'Orsel, et elle avouera publiquement son amour clandestin, et elle se montrera devant tous au bras de l'homme qu'elle a choisi pour maître. De temps en temps, la marquise grimpe lestement les quatre

étages de la rue de Commailles afin de rendre visite à l'esseulée. Et ce sont toujours les mêmes paroles affectueuses : des « Ma chère petite sœur... » ou des « Quand vous serez la femme de Jacques... » D'ailleurs, Belle-Madame ne voit personne. Elle ne sait de la vie du comte que ce que celui-ci daigne lui raconter. Et si, par hasard, il n'arrive pas à l'heure dite au rendez-vous du soir, comme il a tôt fait de trouver une excuse qui l'innocente ! Ou bien, réception chez la marquise : il n'aurait pu, sans impolitesse, se retirer plus tôt ; — ou bien il a dû rejoindre quelques amis au club. Mais, comme il a toujours le sourire aux lèvres, comme ses yeux sont pleins de tendresse, Belle-Madame ne s'inquiète pas. Parfois même Jacques secoue le servage doré de Mme de Servignac. Alors il accourt de bonne heure. Et les deux jeunes gens s'en vont en cabinet particulier, tels que des amoureux craignant la médisance : le soir, au fond d'une baignoire, ils bravent les regards curieux des mondains, toujours jaloux des bonheurs qui se cachent.

Lentement, Jacques fait l'éducation parisienne de sa maîtresse. Il lui apprend à connaître les gens en vue ; il lui indique les célébrités de la veille et du lendemain. Avec sa blague verveuse, il raconte les potins scandaleux : ces potins qui courent le

:vard, le cinq-à-sept des clubs, avant de retom-
ans les indiscrétions calculées des journaux.
ınt là les soirs de grande fête, les soirs que
y attend avec impatience. Elle est si heureuse
ınt ces longues heures, hélas! si rares, où
ıes redevenu libre lui appartient tout entier!
:s inoubliables pendant lesquelles elle et lui
quittent pas une minute. Un lundi pourtant
'affola d'inquiétude. A minuit, M. d'Orsel n'é-
as encore arrivé rue de Commailles. Toute la
s'écoula lourde, pesante, sans que Belle-Ma-
vît apparaître celui qu'elle aimait. Au petit
seulement Jacques se glissa dans l'apparte-
, pâle, les traits tirés, un peu honteux. Il ra-
une longue histoire de duel dont elle ne crut
n mot, un duel d'amis où il servait de témoin
ı de ses amis. Nancy ne soupçonna pas une
lité; elle se savait aimée. D'ailleurs, elle dé-
'it la vérité quelques jours plus tard. M. d'Or-
était laissé entraîner au club, où il avait perdu,
:oup perdu. Au bout de quelques mois, Belle-
me conçut cependant des appréhensions sé-
es. Ces fugues nocturnes se répétaient, tou-
pour la même cause. Jacques n'était pas joueur
ère, du moins elle l'ignorait: personne à Mar-
ne prêtait ce vice au capitaine. Mais comme

il prétendait ne perdre que des sommes insignifiantes, comme elle le voyait toujours amoureux et empressé, Mme Roller cessa de se tourmenter. Vers cette époque, elle s'affecta bien davantage de voir moins souvent Mme de Servignac. Non que Diane se montrât moins affectueuse, quand elle venait : elle venait plus rarement, voilà tout.

Une habile femme, la marquise ! Elle exécutait avec méthode son plan conçu avec adresse. Amuser son frère, donner des dîners et des fêtes où il brillait : surtout exhiber devant lui tout un bataillon de jeunes et jolies filles enchantées de devenir comtesse d'Orsel. Jacques ne se doutait de rien. Son insouciance naturelle ne prévoyait pas l'avenir. A peine calculait-il que son mariage avec Nancy l'appauvrirait beaucoup.

Parmi les personnes qui fréquentaient le plus chez Mme de Servignac, on remarquait une jeune juive de dix-huit ans, adorablement jolie. Elle appartenait d'origine à cette race portugaise qui est l'aristocratie du monde israélite : cette race fine, au teint un peu cuivré, aux grands yeux noirs intelligents. Noëmi Sinon avait pour père un homme dont le talent touchait presque au génie. Associé d'Émile et d'Isaac Pereire, ancien saint-simonien, ami de Félicien David, de David d'Angers, d'Alexan-

dre Dumas fils, de tous ceux qui portaient un nom illustre dans les arts et dans les lettres, M. Pierre Sinon s'était marié tard avec la fille d'un pasteur d'Amsterdam. Le croisement de ces deux races si opposées, le mélange du sang portugais chauffé par le soleil avec le sang riche de la Hollandaise produisit une créature exquise qu'on appela pendant deux hivers la plus jolie fille de Paris. Noëmi était brune avec la pâleur mate des enfants du Nord : cette pâleur saine qui ressemble si peu aux maladives blancheurs de nos Méridionales étiolées. Mme de Servignac la comblait d'amitiés et d'attentions ; elle l'appelait « Ma chère petite », « Mon joli mignon, » ajoutant avec un sourire : « — Être la mère d'une pareille enfant, quel rêve ! » Le monde s'étonnait même un peu de cette intimité subite. M. Sinon adorait son unique héritière, et n'aimait point qu'elle le quittât souvent. Cependant il encourageait les visites de Noëmi à l'hôtel de Servignac. Même, depuis quelque temps, il dînait au cercle, tout seul, lui qui goûtait son unique plaisir dans la société de cette adorable créature.

Un accord tacite s'établit donc entre la marquise et M. Sinon : donner à Jacques le temps d'user sa passion pour *l'enjôleuse* de Marseille (pauvre Nancy !)

Quand viendrait l'inévitable satiété, produire à temps l'adorable Noëmi.

En attendant, qu'elle fût complice ou non, la jeune fille jouait son rôle avec conviction. Jacques lui plaisait. Elle le trouvait joli garçon, fin, élégant, — surtout dans son uniforme. La pauvreté relative du capitaine lui importait peu : les millions de la dot rétablissaient l'équilibre. Un cerveau de jeune fille est bien plus compliqué qu'un cerveau de femme. L'engouement de Noëmi pour M. d'Or était inspiré par dix sentiments contraires : l'env d'être comtesse, le désir d'épouser un homme la mode, enfin la fierté de vaincre la beauté mystérieuse dont on parlait tout bas : cette créatur irrésistible dont l'enlèvement frisait le scandale

Naturellement Nancy ne soupçonnait rien. Elle continuait à vivre paisible, calme, heureuse. Jacques n'était-il pas le même? Joyeux quand il gagnait au cercle, préoccupé lorsque la veine s'acharnait contre lui. Une femme ne se trompe guère sur les sentiments qu'elle inspire, et Nancy ne remarquait aucun changement chez son amoureux. De vrai, Jacques demeurait fort épris. La tendresse de Nancy, cette passion si douce qui palpitait en elle, développaient chez Belle-Madame de délicieuses qualités. Restée aussi naïve que l'enfant

élevée à la Cadenelle, elle traversait l'existence
ainsi que dans un rêve. On eût dit que les trahisons
l'avaient meurtrie sans lui rien apprendre. Même
après son procès, ce procès où tous s'étaient ameu-
tés contre elle, sauf le général et Mme de Guerny,
Nancy gardait sa foi dans la bonté, dans la géné-
rosité des autres. Sa confiance sublime, à force de
crédulité, écartait d'elle toute appréhension dou-
loureuse. Et quelles illusions! Le monde la reje-
tait? Cette proscription n'aurait qu'un temps. Il
condamnait Mme Roller? Toutes les portes s'ouvri-
raient devant la comtesse d'Orsel. Celle-ci rachè-
terait par sa haute vertu les péchés de celle-là.

Une nuit Jacques rentra plus sombre encore que
d'habitude, lors que la déveine ne le lâchait pas.
Ses yeux luisants, ses sourcils froncés, trahissaient
une dévorante inquiétude. Le voyant muet, farouche,
Belle-Madame s'agenouilla devant lui.

— Qu'avez-vous, mon ami? Pourquoi ne me
dites-vous rien? Qui sera, sinon moi, la confidente
et la consolatrice?

Il aurait voulu se taire, cacher son pénible secret.
La tendre insistance de Nancy le força de tout
avouer. Eh bien! oui, il avait joué une fois de plus.
A quoi bon toujours mentir? Il avait joué et perdu
une grosse somme, même très grosse pour lui :

trente mille francs. Couclusion très simple : payer dans les vingt-quatre heures, ou bien être affiché. Les yeux de Nancy s'emplissaient de larmes. Elle ne pouvait rien, mais rien. Ces quatre mots « orpheline sans le sou » qui la poursuivaient comme un écho railleur depuis son mariage avec M. Roller devenaient maintenant une ironique réalité. Non, elle ne pouvait rien! Pas même aider celui qui serait bientôt son mari. Pour la première fois elle comprit qu'un homme joueur cesse d'être un homme amoureux. Le vice tue la passion. Elle n'osait donner à Jacques aucun conseil; quand il la quitta le matin, de bonne heure, ce fut avec angoisse qu'elle lui dit au revoir.

Le comte ne savait plus à quelle porte frapper. Il était criblé de dettes, et Nancy ne s'en doutait pas. Non seulement il devait quinze cents louis à la caisse du cercle, mais dix créanciers hargneux hurlaient à ses chausses. Enfin, vers midi, Jacques se décida à demander secours à Mme de Servignac. Pour la première fois, M. d'Orsel implorait la protection de sa sœur. Il fallait bien qu'il fût en grand péril pour se résoudre à pareille extrémité. La marquise l'intimidait beaucoup. Ce matin-là, heureusement, elle était de charmante humeur. Elle jeta un cri de joie en voyant son frère.

— Tu déjeunes avec moi, j'espère?

— Je ne vous dérange pas?

— Tu sais bien que ma plus grande joie c'est de t'avoir toujours à mes côtés.

Et riante, enjouée, Diane prit le bras de Jacques pour passer dans la salle à manger. Pendant le repas, tout en affectant une gaîté de commande, la marquise ne cessait pas d'étudier le visage de son convive. « — Il a quelque chose, » pensait-elle. Quand le déjeuner fut achevé et les domestiques rentrés à l'office, elle confessa bien vite le coupable. Entraîné par l'apparente bienveillance de Diane, Jacques avoua tout. Non seulement la dette de jeu, mais toutes les autres : deux mille francs à son tailleur, six mille à son marchand de chevaux... sans compter le reste. Depuis sa liaison avec Nancy, M. d'Orsel jetait l'argent par les fenêtres. Il avait ainsi mangé un cinquième de son capital : il lui restait environ dix-huit mille francs de rentes. La misère dans un bref délai : la misère non seulement pour lui, mais encore pour la femme riche et heureuse qu'il avait déshonorée d'abord, ruinée ensuite, en l'arrachant à son mari.

Mme de Servignac écoutait avec un silence expressif. Pas un mot, pas un geste, ne trahirent sa joie

intime. Elle paraissait fort peinée au contraire, de ces confidences inattendues.

— Mon cher enfant, dit-elle enfin, tu connais ma situation de fortune. Mon patrimoine est égal au tien. L'un et l'autre, nous avons hérité un demi-million que laissaient nos parents. M. de Servignac était fort riche ; mais notre contrat de mariage ne me garantissait que l'usufruit si mon mari disparaissait avant moi. Après mon décès tu recevras la part qui m'appartient : le reste reviendra naturellement aux héritiers du marquis. Étant usufruitière je ne dispose pas du capital de ma fortune. D'ailleurs, je me suis promis de te léguer intégralement ma petite fortune familiale. Mais si, moi, je ne puis t'aider, nous avons des amis. Pourquoi ne pas t'adresser à M. Sinon ?

Jacques eut un geste de dépit : Mme de Servignac ajouta vivement :

— Pourquoi cette répugnance ? Ne le tiens-tu pas pour un parfait galant homme ?

— Certes, mais...

— Mais quoi ?... M. Sinon n'est plus dans les affaires. Il appartient au monde où tu fréquentes. Tu le rencontres presque quotidiennement à ton cercle. Crois-moi, mon conseil est bon. Si cela te gêne de lui adresser une pareille re-

te, je me charge volontiers de la négocia-
ı.

ıomment refuser? Nécessité fait loi. Jacques dut epter l'offre de la marquise. A l'idée qu'on l'af-nchirait de ses soucis cruels, sa répugnance di-nuait un peu. Au surplus, Diane fit diligence. quittant son ministère, vers cinq heures, le ca-aine reçut un billet fort aimable de M. Sinon i le priait à déjeuner pour le lendemain.

— Voilà qui est de bon augure, pensa-t-il. Du ıble! si je m'en serais tiré sans ma sœur et ce ıve homme!

Très allégrement, il se dirigea vers la rue de mmailles, où Nancy l'attendait avec angoisse.

— Oh! cher, vos ennuis sont donc terminés? :ria-t-elle, en voyant le front joyeux de son ant.

›our toute réponse il la prit entre ses bras et sa tendrement les grands yeux noirs qui le re-daient. Belle-Madame ne demanda pas d'expli-ions. Elle crut que Mme de Servignac était ıue à l'aide de son frère. Peut-être eût-elle été ıs inquiète en apprenant que le sauveur de :ques s'appelait M. Pierre Sinon et qu'il possé-it une ravissante fille de dix-huit ans. Mais le pitaine se montrait si gai, si amoureux, si ga-

lant, que cette fois encore aucun soupçon n'effleura l'esprit de la jeune femme.

Par cette froide et belle soirée d'hiver, ils s'en allèrent comme deux amoureux dîner dans un cabaret à la mode. Ensuite, au lieu de s'enfermer dans une baignoire de petit théâtre, ils s'empressèrent de rentrer rue de Commailles. M. d'Orsel avait commandé des corbeilles de fleurs : Belle-Madame eut un cri de joie en voyant son nid d'amour si joyeux et si parfumé. Nancy se sentait tellement, tellement heureuse qu'elle ne remarqua pas la tristesse de sa fidèle quarteronne. Mélitte avait les traits tirés ; elle toussait fréquemment, et, par instants, elle étouffait en vain ses soupirs.

Enfin Jacques et Nancy se trouvaient seuls. La jeune femme, en sortant de son cabinet de toilette, apparut à son amant dans un délicieux peignoir de soie jaune qui modelait exactement ses formes divines. Jamais elle n'avait été plus séduisante, jamais sa beauté capiteuse ne brilla plus éclatante. Nancy était de celles dont un homme amoureux ne se lasse pas ; une de ces rares maîtresses, aux séductions sans cesse renouvelées, dont l'amant ne se rassasie pas.

... Ils restaient assis, l'un près de l'autre, les

yeux dans les yeux, presque enlacés, n'échangeant pas un mot. Leur amour brûlait ardent et vif ainsi qu'à la première heure. Lui comme elle, elle comme lui, se comprenaient sans se parler. Leur souvenir évoquait les belles journées, les belles nuits de leurs premières tendresses, là-bas, dans les bois jaunissants de Vaucluse...

Pauvre Nancy ! son bonheur touchait au déclin. Sans le savoîr, elle vivait la fin de son roman. Sa passion jetait un suprême éclat avant de s'éteindre pour jamais.

XXVIII

Pas un Parisien qui ne connaisse le magnifique hôtel de M. Pierre Sinon. Presque à l'entrée de l'avenue des Champs-Elysées, il attire inévitablement les regards des oisifs, retour du Bois. Pour la première fois, Jacques se présentait chez ce millionnaire célèbre. Non qu'à plusieurs reprises il n'eût remarqué l'éblouissante beauté de Noëmi; mais, n'ayant pas le cœur libre, il considérait la jeune fille comme un objet d'art qu'il pouvait tout juste admirer de loin. M. Sinon reçut le capitaine dans un grand cabinet de travail qui ressemblait à l'atelier d'un peintre en vogue. Peu d'objets d'art, mais tous de haute valeur. Dans le fond, une *Diane* de Falguière se détachait dans sa marmoréenne nudité sur un rideau de velours grenat. A côté, la jolie *Baigneuse* d'Allouard qui eut tant de succès

au Salon, il y a trois ans. Puis, çà et là, un paysage de Pierre Lagarde, d'une exquise poésie ; à côté une tête de femme de Carolus Duran, une étude, mais magistrale. A l'autre extrémité de la pièce, en face de la statue, un admirable Detaille d'une réalité puissante.

L'ancien saint-simonien reçut M. d'Orsel avec la plus gracieuse amabilité. Et quand ils furent assis, près de la haute cheminée, M. Sinon dit tout de suite, afin que le jeune homme fût à l'aise :

— Madame votre sœur m'a mis au courant, cher monsieur. Rassurez-vous. Je me charge d'arranger toutes ces petites affaires. N'ayez cure : elles sont en bonnes mains. Voici, toute préparée par le notaire même de Mme de Servignac, une procuration qui n'attend que votre signature. Donnez-la vite : je liquiderai ces dettes qui vous préoccupent.

Tout cela dit d'un air bonhomme, d'un ton paternel, qui séduisirent le comte. Le visage de M. Sinon commandait la foi. Cet homme avait été admirablement beau, beau comme le Père Enfantin. Jadis, aux premiers temps de l'héroïque apostolat, on se plaisait à comparer ces deux êtres qui portaient sur leur visage la noblesse de leur cœur et l'élévation de leurs instincts. L'historien de ce

siècle étrange ne louera jamais trop ces saint-s
moniens tant raillés jadis. Leurs contemporaiı
les méconnurent. Il en est ainsi de tous ceux qı
apportent avec eux une Pensée nouvelle. Car l(
saint-simoniens furent des précurseurs : si que
ques-uns succombèrent, d'autres ont assez véc
pour faire la semaille de leurs Idées, et voir lev(
leurs moissons.

Jacques, malgré sa défiance, fut conquis tout c
suite. M. Sinon ajouta avec un sourire :

— Voilà *nos* affaires rapidement terminées. N'oı
bliez pas que ma fille nous attend.

Pour se rendre à la salle à manger, M. d'Ors
dut traverser une longue galerie où cent obje
d'art étalaient leur splendeur délicate. Tous l(
saints-simoniens ont eu le goût des lettres, d(
tableaux, surtout de la musique. Seuls, c(
hommes sublimes ont réalisé le vers de Baud
laire : pour eux seuls « l'Action a été la sœur c
Rêve ». Dans sa vieillesse, M. Sinon gardait l(
goûts fins de ses années premières.

Mais le comte fut bientôt distrait par l'appar
tion de Noëmi. Brune, grande, élancée, la jeuı
fille rappelait vaguement Belle-Madame. Toutes l(
deux avaient ce même teint mat, ces mêmes yeu
noirs, ces mêmes lèvres rouges qui révèlent la r

chesse d'un sang jeune et pur. Pendant le repas, elle fut d'une coquetterie charmante : une de ces coquetteries enlaçantes de vierge qui veut plaire à tout prix. Et elle plut fort à Jacques, qui restait charmé, surpris que tant d'intelligence fût unie à tant de séduction. Tout bas le jeune homme se demandait comment il n'avait point encore remarqué une pareille créature. Elle parlait de tout avec une érudition modeste : instruite comme les femmes d'aujourd'hui, avec un peu de la simplicité souriante des femmes d'autrefois. Elle racontait ses voyages en enthousiaste. Car elle connaissait tout : son père la gâtait tellement! Elle évoquait Séville et son énorme cathédrale aux fabuleux piliers; et les fêtes de la semaine sainte où les rues se peuplent de femmes en velours noir, en satin, en soie, cachant leurs épais cheveux sous une mantille où pointe un camélia blanc; ou bien Florence, l'adorable Florence, toujours jeune et fraîche comme son nom; Noëmi décrivait la place de la Seigneurie, avec le Palais-Vieux, et la divine *Loggia* de Benvenuto; quelques pas encore, et s'ouvre la galerie des Offices, d'une poésie si mélancolique et si douce sous les rayons de la lune, pendant qu'à droite et à gauche volettent les colombes blanches : descendantes fidèles de ces messagères ailées qui

jadis annoncèrent aux Florentins la conquête de Candie sur le Turc.

M. Sinon écoutait, lui aussi, et tout en écoutant, le digne homme s'applaudissait de posséder une fille si spirituelle. Cette causerie heureusement commencée se continua dans le boudoir lorsqu'on se fut levé de table. Les heures coulaient, et M. d'Orsel ne s'en apercevait pas. Il goûtait un charme étrange auprès de cette jeune fille fine et jolie, érudite et simple. A plusieurs reprises, le père eut la complaisance de les laisser en tête à tête. Alors, assis familièrement, ils parlèrent plus bas, comme s'ils échangeaient des confidences. Noëmi parlait d'elle-même très modestement; si bien que l'homme le plus expert n'eût pu discerner où finissait la rouerie pour céder la place à l'ingénuité.

Lorsque le comte quitta l'avenue des Champs-Élysées, il emportait en lui d'inoubliables souvenirs. Quelle incomparable créature! Celui qui l'épouserait ne serait pas à plaindre. Riche, jeune, jolie, intelligente, Noëmi avait tout pour elle : jusqu'à cette grâce charmeresse qui prend l'homme par les sens. Le jeune homme voulut tout de suite remercier sa sœur. Bien qu'aucune arrière-pensée ne se mêlât à son enthousiasme, il ne cacha pas à

la marquise la forte impression produite sur lui par Mlle Sinon. Mme de Servignac n'eut garde d'interrompre les confidences de son frère. Quand il eut terminé, elle répondit avec un soupir :

— Je peux te l'avouer maintenant : c'est Noëmi que je te destinais pour femme. Comprends-tu pourquoi tes amours avec Nancy m'ont si violemment choquée ? Mon rêve s'écroulait. Je n'admettais pas qu'un d'Orsel fît un mariage sot. Certainement tu rempliras ton devoir de galant homme, tu épouseras celle dont tu as brisé la vie ; mais...

Elle n'acheva pas. Ce « mais » signifiait tant de choses !

« — Voilà ce que c'est, mon ami, que d'agir en imbécile. Une frasque de jeunesse, et toute l'existence est compromise. Certes, Belle-Madame est fort jolie : elle n'est pas la seule. La preuve, c'est que tu trouves Noëmi fort à ton goût, mon garçon. Si tu étais libre, ou du moins si tu te croyais libre (ce qui revient presque au même), tu n'hésiterais pas à planter là ta femme divorcée qui n'a pas le sou, pour épouser ma juive adorable qui est millionnaire. »

La conduite de Diane s'accordait toujours avec ses principes. Or, un de ses axiomes favoris était celui-ci : « Il faut toujours spéculer sur les côtés bas

de la nature humaine. » Elle méprisait l'humanité, estimant qu'hommes et femmes ne valent pas grand'-chose. Restée veuve de bonne heure, elle ne se savait, intérieurement, aucun gré de sa vertu. Elle n'avait pas eu d'amants, surtout par indifférence. La marquise connaissait trop bien son frère pour ne pas jouer de lui fort habilement. Elle se doutait que Jacques regrettait parfois son escapade. Non qu'elle le crût moins amoureux de Nancy; mais enfin la vie est la vie. Il faut être pratique, sous peine d'être toujours malheureux. Un homme positif comme Jacques pouvait commettre mille folies en un coup de passion. Les êtres sensuels sont parfois si maladroits! Plus tard, le repentir n'en est que plus vif, et le regret plus amer. L'heure était-elle déjà venue? Qui sait? Il s'agissait donc, pour l'instant, d'engluer le jeune homme, de faire miroiter à ses yeux des espérances qu'il croirait d'abord irréalisables : alors lui révéler tout net la vérité. Il apprendrait sans doute avec une joie inavouée que, si l'honneur commandait d'épouser Belle-Madame, la loi le défendait brutalement.

Au surplus, Mme Roller ne se doutait de rien. Le cœur de Jacques était assez large pour nourrir deux passions. Charmante, Noëmi; mais délicieuse, Nancy! Jacques n'éprouvait aucun remords à pen-

ser à la jeune fille lorsqu'il serrait entre ses bras le corps souple de la jeune femme. Nancy voyait son amoureux toujours ardent et passionné. Malgré sa vive intelligence, elle avait une nature trop simple pour soupçonner la complexité des autres.

Mme de Servignac n'attendit pas longtemps pour amener une nouvelle rencontre entre son frère et Noëmi. Cinq jours plus tard, comme il arrivait un matin pour déjeuner chez sa sœur, Jacques, à son extrême surprise, fut reçu par Mlle Sinon.

— Vous êtes étonné ? dit-elle en souriant. La marquise a dû sortir. Oh! ne redoutez pas un long tête-à-tête !

— Tant pis, Mademoiselle.

— Vraiment ?

Et elle coquetait gentiment, toujours souriante, entr'ouvrant ses lèvres rouges.

— Venez ici, reprit-elle. Nous serons plus seuls. Car, vous savez, je suis sûre que nous deviendrons vite une paire d'amis. Je vous en donnerai la preuve tout de suite. Apprenez qu'il est question d'un mariage pour moi.

— Un mariage ? Jolie nouvelle !

Noëmi rougit un peu à cette exclamation de Jacques qui décelait un dépit trop apparent. Elle ajouta presque aussitôt :

— J'ai besoin de vous consulter. Ce jeune hom
est un de vos anciens camarades de Saint-Cyr.

— Non, ne me consultez pas ! Vous dites que
connais le... le bonhomme ? Eh bien ! je serais i
juste, très injuste et tout à fait volontairemen
Puis-je sans peine accepter l'idée que vous appa
tiendrez à un autre ? Car enfin, si vous consentez
devenir sa femme, à *lui*, c'est que vous l'aimez.

— Oh ! non.

Il lui prit la main ; elle détourna la tête.

— Vous êtes une adorable fille, poursuivit-i
avec une chaleur croissante. Vous vous êtes bien
aperçue de la vive impression que vous produisie
sur moi. Malheureusement, vous ne savez pas, vous
ne pouvez pas savoir...

Jacques sentit la petite main de Noëmi trembler dans la sienne. Cette fois, elle eut le courage de le regarder. Après un silence de quelques secondes, elle murmura :

— Je sais tout ce que je dois savoir.

Et comme il restait interdit :

— Vous ne m'aimez pas, vous en aimez une autre : une autre, dont vous êtes séparé, pour l'instant. Oh ! ne répliquez rien ! Je vous le répète, j'ai tout compris, tout deviné. C'est une ravissante créature qui a tout quitté pour vous suivre. Mon père la

connaît de vue : il m'en a parlé. Elle est belle... très belle, à ce qu'il paraît. Voulez-vous que je sois franche? j'en suis un peu jalouse, de cette inconnue : car enfin vous m'avez plu tout de suite...

— Noëmi !...

— Ma sincérité vous étonne, je le vois bien. Je ne ressemble pas aux autres jeunes filles, allez. Je ne dis peut-être pas tout ce que je pense, mais du moins je pense tout ce que je dis. Avant cette... cette aventure de Marseille, votre sœur m'avait parlé de vous. Elle rêvait de nous marier. Impossible, à présent. Elle sortira de son couvent; et vous l'épouserez.

S'il eût gardé son calme, Jacques se fût demandé pourquoi l'on n'avait raconté à Noëmi que la moitié du roman. Mais il pensait à tout autre chose! Jacques serrait toujours la petite main, et la petite main bavarde en disait bien long. D'abord tiède, elle devenait froide, comme si le sang de Noëmi eût reflué vers son cœur. De nouveau, le roué se laissait proprement rouler par l'ingénue. Une ingénue, il est vrai, si rusée et si candide! Très sincère, comme elle le disait, mais aussi très subtile, Noëmi jouait son petit rôle avec adresse : une adresse tellement innocente qu'un vicieux devait y goûter un piment très rare. L'arrivée de la mar-

quise interrompit le dialogue. D'un seul regard elle comprit tout : la jeune fille était très rouge et le jeune homme très pâle.

Le déjeuner manqua de gaieté. M. d'Orsel et Mlle Sinon n'avaient point le désir de parler. Quand à Diane, elle semblait préoccupée et soucieuse. Jacques cherchait vainement la cause de cette tristesse; il eut bientôt l'explication désirée. La gouvernante de Noëmi se présenta de bonne heure, comme à point nommé, pour laisser seuls le frère et la sœur.

— Je ne vous retiens pas, ma petite, dit la marquise en se levant : je sais que votre père a besoin de vous.

Les adieux furent vite échangés. Alors, Mme de Servignac prit son frère par le bras et l'entraîna dans le boudoir.

— Mets-toi là, mon cher enfant. Nous avons à causer de choses, hélas! très sérieuses. Je souffre depuis deux heures à la pensée du mal que je te ferai.

Le comte eut un mouvement brusque : ce début ne promettait rien de bon. Diane reprit lentement, posément, comme si elle voulait que chacune de ses paroles se gravât dans le cerveau de Jacques :

— Tu ne peux pas épouser Nancy, dit-elle d'une voix nette.

— Je ne peux pas!...

— Tu restes stupéfait comme je l'étais moi-même ce matin.

Et toujours affectant la même tristesse, elle mit M. d'Orsel au courant de la situation. La loi est absurde, soit, mais c'est la loi. La marquise se plaisait à jouer l'indignation; elle blâmait l'immoralité du législateur qui ne permet pas aux coupables de réparer leur faute. Jacques écoutait, les lents serrées, avec une émotion visible. Ni pire ni meilleur que la plupart des hommes, il cédait à on premier mouvement, lequel est parfois le bon hez les êtres égoïstes et sensuels.

Il ne se disait pas encore qu'il redevenait libre : u moins libre d'en épouser une autre que Nancy. on. Il ne songeait qu'à la pauvre femme à tout ımais perdue et déshonorée. Oh! la malheureuse, ı malheureuse! Elle avait tout quitté pour lui, et ii ne pourrait rien pour elle! Pas même ennoblir on sacrifice!

— Maintenant, mon enfant, je n'ai pas de conseil à te donner. Obéis à ton cœur et à ta concience. Tu pleures?

Jacques était debout : des larmes coulaient sur

son visage. Il n'y a pas plus de natures absolument bonnes que de natures absolument mauvaises. Le jeune homme souffrait de la souffrance qui meurtrirait Nancy; il souffrait à la pensée que c'était lui, lui qui apprendrait tout à Belle-Madame.

La marquise restait attentive au combat qui déchirait le cœur de son frère. Même la violente émotion de Jacques l'étonnait un peu; elle le croyait plus énergique et moins sentimental. Comme s'il eût éprouvé quelque embarras à répondre, il se leva pour prendre congé. Diane hésitait à l'interroger. Que décidait-il? A quel parti s'arrêtait enfin sa volonté chancelante. Puis elle songea que mieux valait livrer le jeune homme à ses réflexions.

Il partit troublé, indécis, malheureux. Soudainement son avenir changeait. Ces six mots sonnaient dans sa tête : « Je ne peux plus épouser Nancy! »

Alors que faire?



XXIX

ıomme naît avec des sentiments plus ou moins reux ; mais en général l'existence le rend plus ›nnel que la femme. Alexandre Dumas fils s'est ur écrié : « — Ah ! si les mondaines pouvaient ıdre ce qu'on dit d'elles, au fumoir, après ·! » Malheureusement elles n'entendent pas. ıes s'en allait par les rues en proie à des pentrès contradictoires. Il avait commencé par dre Belle-Madame : quelques heures plus tard, plaignait lui-même. Et avec une sincérité si qu'il ne se rendait pas même compte de son ;trueux égoïsme. Il oubliait déjà le sacrifice de y, tout ce qu'elle avait abandonné pour être à La victime, c'était bien un peu Mme Roller, ıe divorcée, tarée, chassée du monde : c'était

surtout le comte d'Orsel, condamné au concubinage flétrissant. Que diraient ses camarades? Que penseraient ses chefs? Ceux-ci pardonnaient le scandale de Marseille, parce qu'ils croyaient au mariage prochain. Car le monde est inconsistant, ignorant et léger. Mais le jour où il serait avéré que ce mariage escompté déjà devenait impossible, la situation de Jacques s'aggraverait terriblement.

En arrivant à son club, le comte chercha le salon le plus désert : même ses meilleurs amis l'importunaient, l'agaçaient. Néanmoins, en fumant un excellent cigare, ses idées prirent peu à peu une teinte moins sombre. Au souvenir de Belle-Madame se mêlait, comme une image lointaine, le souvenir à demi effacé de Noëmi. Ah! s'il avait connu la seconde avant la première! Elle eût fait une comtesse délicieuse, cette adorable fille si gracieuse et si distinguée! Il détaillait avec complaisance tous les charmes de l'exquise créature... Même les charmes les plus secrets : un homme expert et vicieux a tôt fait de dévêtir une femme. Mari de Mlle Sinon, Jacques eût mené la grande existence, l'existence rêvée. Que lui manquait-il? La fortune. Cette fortune, il pouvait la conquérir aisément en épousant la jeune fille. Rien de plus facile puisqu'elle s'offrait d'elle-même. Et voilà que l'honneur, le devoir

obligeaient le comte à végéter dans sa pauvreté douteuse.

Il chassa vite ces regrets désagréables pour se renfermer dans les réalités présentes. Comment annoncer à Nancy cet irréparable malheur? Certes, elle ne douterait pas de lui. Il n'était coupable de rien, en somme. Seule l'absurde loi bouleversait leurs espérances. Or, par une contradiction singulière de son esprit hésitant, Jacques craignait de perdre Belle-Madame. Cinq minutes auparavant, il souhaitait de pouvoir épouser Noëmi : à présent, il souhaitait de conserver sa maîtresse. C'est que le jeune homme ne lisait pas clairement en lui-même; il ne démêlait pas encore la vérité dans ses désirs inavoués. Brutalement exprimée, sa pensée aurait pu se résumer en une phrase : « Épouser la jeune fille en restant l'amant de la jeune femme... »

Par les chaudes journées de juillet, le campagnard entre parfois dans une chambre absolument close. Au dehors, les volets sont rabattus avec soin : à peine un mince filet de soleil se glisse-t-il indiscrètement à travers une fente inaperçue. Tout d'abord, la chambre paraît noire. Puis l'œil s'habitue à l'obscurité; et bientôt il ne distingue plus que cette

fine traînée de lumière qui semble illuminer toute la pièce. Ainsi du cœur humain. La créature se croit bien sûre d'elle-même ; ses décisions sont irrévocablement prises. Soudain, pareille à la délicate coulée de soleil, une pensée mauvaise se glisse dans la conscience. Et c'est elle seule qu'on voit, elle seule qu'on distingue, elle seule qui éclaire la confusion des pensées contraires.

Jacques se serait révolté si le meilleur de ses amis lui avait donné ce conseil cynique :

« — Eh quoi ! mon cher, vous vous désolez ? Vraiment pas de quoi ! Votre aventure est bien simple. Vous aimez une femme, et elle vous aime assez pour quitter son mari. Car enfin vous n'avez pas exigé ce sacrifice-là ! Vous comptiez bien vous conduire en honnête homme : à telles enseignes que tout le monde s'attend à ce que vous légitimiez votre faute par une union bien régulière. Or, il arrive que cette union ne peut pas se conclure. Êtes-vous responsable ? Non pas. Romprez-vous avec celle qu'il vous est interdit d'épouser ? Nullement : elle serait malheureuse, et vous aussi. Mais si vous ne devenez pas son mari, à elle, rien ne vous empêche de devenir le mari d'une autre. Croyez-moi, mon cher : épousez Mlle Sinon. D'abord, elle est

riche. Et je connais le monde ! Il pardonne tout aux gens cousus de millions. »

Jacques ne brillait point par la délicatesse. Il se fût indigné, sans doute, en recevant ce conseil trop fin de siècle. Pourtant il en venait tout doucement à concevoir cette idée pratique : prendre la femme riche sans quitter la maîtresse jolie. Non que cet homme fût méchant. Mais il était bien de son époque. Égoïste et jouisseur, il croyait toutes les femmes coulées dans le même moule. Pour lui, la conscience d'une baronne de Chevry valait la conscience d'une Mme Roller.

Les heures s'enfuyaient. Les habitués du club arrivaient les uns après les autres, et M. d'Orsel hésitait toujours, n'ayant pas le courage de prendre une décision énergique. C'est qu'il se heurtait toujours à cet obstacle insurmontable : comment apprendre la vérité à Belle-Madame ? Vers cinq heures, la partie s'organisa. Avec son instinct de joueur, il rencontrait là, juste à point, une distraction violente. Lui qui perdait presque toujours, il se sentait en veine ce jour-là. Les louis, les billets de banque, les plaques de nacre s'entassaient devant le comte, sans que ce gain inespéré égayât sa brumeuse tristesse. Un membre du club dit avec un gros rire, ce rire lourd des imbéciles :

— Tiens! d'Orsel gagne!... Ses amours claquent!

Le comte n'entendit pas. Le jeu le ressaisissait tout entier : il était si heureux de s'étourdir pendant quelques heures! Un valet de pied annonça le dîner : Jacques ne songea même pas à déserter la place. Tel que ces peureux qui reculent lâchement devant une échéance fatale, il retardait le moment de la cruelle explication. Le repas terminé, quelques amis l'entraînèrent dans la loge du cercle à l'Opéra. De temps à autre, une pensée aiguë perçait son cœur, comme une flèche très fine. « — Que dira Nancy? » Puis il chassait bien vite la hantise importune. A minuit, il n'osa pas encore rentrer rue de Commailles. Au moins le jeu, c'était l'oubli, et Jacques voulait oublier à tout prix, comme ces ivrognes qui tentent de noyer leurs chagrins. La chance lui resta fidèle. Au petit jour, personne n'osait plus se mesurer contre lui. Le banquier veinard inspire aux camarades une sorte de crainte superstitieuse. Chez le joueur, il y a toujours un peu de l'enfant, de l'enfant naïf qui croit aux amulettes cachées, aux *griots* mystérieux.

Les salons se vidaient. Alors brusquement, avec une raideur automatique, Jacques prit son parti. Eh bien, oui! il révélerait tout à Belle-Madame. Un mauvais moment à passer! La malheureuse ne

rait que s'incliner sous l'écrasante fatalité. Et ndant une profonde pitié emplissait l'âme du ɜ homme. N'allait-il pas pour la seconde fois onorer cette noble créature? N'allait-il pas lui ser un sacrifice plus amer et plus cruel encore e premier? Arrivé rue de Commailles, il jeta eux sur cette petite fenêtre du cinquième ... cette petite fenêtre qu'il connaissait si bien. mpe fidèle brillait derrière la persienne close. y l'attendait comme toujours. Elle l'attendait, tiente, inquiète, nerveuse.

ques ne se doutait pas qu'une autre douleur it déjà là-haut, et qu'avant de souffrir par elle-e, Belle-Madame endurait une autre souf-e. Il ne se doutait pas qu'à l'heure précise où outait d'infliger une atroce douleur à sa maî-ɜ, la jeune femme s'apercevait enfin du mal ınu qui rongeait le cœur de sa douce quarte-ɜ.

! la vie! quelle ironique duperie! Deux créatu-roites, loyales, honnêtes, meurtries en pleine vive! Pourquoi? Pour avoir été sincères. Pour cru que le cœur a raison de s'attendrir et donner. L'une avait cédé à l'amour sensuel, puis deux semaines elle se mourait. De cha-qui sait? L'autre avait cédé à l'amour idéal,

et bientôt elle paierait cher son illusion divine. Mélitte d'abord; Nancy après. Est-ce le chagrin qui a mis du feu dans la poitrine de Mélitte? Car elle dépérit lentement, régulièrement. Plus d'appétit, plus de sommeil. Et elle tousse, elle tousse... Celle-là désabusée, navrée, écœurée; celle-ci déjà prête pour l'holocauste. Deux femmes, deux victimes. C'est que l'existence est ainsi faite. Celles qui ont un cœur sont vouées au martyre. Malheur à ceux et à celles dont le cœur palpite dans la poitrine, au lieu de se pétrifier...

XXX

Humain, c'est-à-dire lamentablement triste, le roman de Mélitte!

Le succès était venu à Pierre Natalis, comme il vient à Paris. Plus qu'inattendu : foudroyant. Après l'article de Benoît Champfrein, d'autres articles élogieux parurent à droite et à gauche. Le journaliste qui reste simple journaliste obéit presque toujours à une pensée malicieuse. Il est si doux d'agacer les célébrités acquises en inventant une célébrité nouvelle! Quand, par hasard, le débutant n'est pas dénué de valeur, c'est comme une traînée de poudre. Les bureaux de rédaction sont en liesse.

— Très bien, tu sais, mon cher, le volume de ce petit? C'est Coppée, Hérédia et Sully qui bisqueront!

Comme si l'avènement d'un jeune poète n'était

pas une joie pour ses frères aînés ! Dans la grande famille des lettres, les anciens laissent des places vides où viendront s'asseoir les cadets qu'ils attendent. Qu'elles fussent inspirées par de bons ou de mauvais sentiments, les études sur la *Chanson de l'amour* se succédèrent rapidement. En un mois Pierre fut célèbre. Soudainement il passa de l'ombre à la pleine lumière. Quelques feuilles illustrées publièrent le portrait de cet inconnu de la veille. Puis après la louange, la légende, commentant et grossissant les débuts du poète marseillais. Rien ne lui manqua ; pas même la calomnie.

Les cerveaux les mieux organisés supportent mal ces premières fumées enivrantes. Après quelques mois de griserie intellectuelle, Natalis ne se ressemblait plus. L'amant gentil et modeste que Mélitte avait connu naguère se changeait en Parisien sceptique et vaniteux. Deux ou trois grands journaux lui ouvrirent leurs colonnes ; une *Revue* importante lui offrit une grosse somme pour un roman vendu avant d'être écrit. Pierre rêvait déjà la fortune : quelques succès mondains achevèrent de flétrir ce cœur autrefois charmant.

C'était l'époque où Nancy vivait les premières semaines de ses heureuses amours. Au fond du Vaucluse, Mélitte ne gênait guère le jeune homme.

Il se souvenait bien de la jolie enfant qui lui avait ouvert les portes dorées de la gloire ; mais il y avait un abîme entre le petit publiciste méridional et le poète célèbre. Celui-ci dédaignait peu à peu l'adorable fée, douce protectrice de ses débuts. Mélitte écrivait chaque semaine : à peine maintenant lisait-il ces lettres, attendues pendant les premiers jours avec une impatience fiévreuse.

Un jour, le poète fut invité dans une riche famille bourgeoise : gens fort communs, très flattés de recevoir une « illustration » contemporaine. Car, en cette époque de publicité à outrance, les mots n'ont pas la même valeur. On accole des épithètes exagérées aux noms les plus dissemblables. M. Alexandre Dumas fils ou M. Taine sont tout surpris d'être rangés, un beau matin, sur la même ligne qu'un obscur écrivailleur.

Le chef de cette dynastie bourgeoise s'appelait M. Cavalier : un brave homme, enrichi dans le commerce de la bonneterie. Il possédait une héritière — Mlle Irma — très fière de s'intituler lauréat du Conservatoire... (second prix de piano !). Elle rougissait de la médiocrité paternelle et disait fréquemment avec une vanité mal contenue : « Oh ! nous autres artistes... » La pauvre fille avait été fort disgraciée par la nature. Ses petits yeux gris,

assez malicieux, sa bouche grande mais bien meublée, lui donnaient vaguement l'apparence d'un gamin de Paris. Heureusement un nez pointu aiguisait cette physionomie vulgaire. Et ce nez pointu sauvait tout. On disait dans la famille : « — Irma n'est pas jolie, mais quelle figure spirituelle ! » A première vue, Mlle Cavalier s'enthousiasma pour le poète. Elle le trouvait beau, séduisant... byronien! Pierre, récemment célèbre, n'était pas encore tout à fait poseur. Il consentit à réciter quelques-uns de ses vers, que Mlle Irma (ô joie inespérée !) accompagnait mélancoliquement sur le piano avec des accords plaqués.

Quelques jours plus tard, un oncle de la petite péronnelle avertit le jeune homme que Mlle Irma serait pourvue d'une forte dot. A cette invite, Pierre dressa l'oreille. La nouvelle génération qui grandit aujourd'hui dans le monde des lettres n'a pas le courage et l'énergie de ses aînées. La misère l'épouvante. Elle préfère la fortune toute faite au travail laborieux et fécond. Natalis caressait ce rêve médiocre et peu poétique, quand l'arrivée de Mélitte le rappela désagréablement à la réalité. La quarteronne ne soupçonna rien pendant les premiers temps. Un jeune homme ne retrouve pas une jolie maîtresse sans un certain plaisir, surtout quand

cette jolie maîtresse adore humblement son idole. La première semaine ne fut donc qu'un enchantement continu. Sitôt libre, elle accourait, fraîche et joyeuse, dans le modeste appartement de son poète, rue du Pré-aux-Clercs, — à deux pas de chez elle.

Sous prétexte qu'il ne voulait pas la compromettre, Pierre exigeait que leur liaison restât fort mystérieuse. Elle ne demandait pas mieux, la chère petite. Pourquoi eût-elle désiré que ses amours fussent publiquement affichées? Cette créature primitive ignorait la vanité. Il lui suffisait de se croire aimée et d'être heureuse. Parmi les camarades de Pierre, quelques-uns entr'aperçurent le profil délicat de la quarteronne. Ce fut un prétexte à plaisanteries : ces plaisanteries de haut goût que les hommes (toujours si délicats!) échangent en pareil cas. Mais le poète le prit de très haut. Est-ce qu'on se moquait de lui? Est-ce qu'un écrivain correct, bien posé dans le monde, s'abaisserait ainsi? Une servante? Fi donc! Il indiquait d'un air dégagé (oh! très discrètement!) que Mélitte était la camériste d'une grande dame. Et les railleries des camarades cessèrent. S'il est amusant de s'occuper de la vie de son voisin, il est encore plus utile de songer à ses propres affaires.

Cependant les visites de Natalis chez M. Cavalier devenaient de plus en plus nombreuses. L'argent a tant de séductions que Mlle Irma ne déplaisait plus à Pierre. Quelques semaines encore, et il dirait, de même que la famille du bonnetier : « — Non, Irma n'est pas jolie, mais elle a une figure si spirituelle ! » Un matin, celle-ci déclara nettement à son père qu'elle n'épouserait jamais que « son » poète.

Oh ! les illusions naïves de ceux qui jugent l'artiste par son œuvre ! Ils créent un idéal où le poète ressemble à ses vers; ils incarnent en cet inconnu les pensées qui leur sont douces... Seule, une jolie femme a pu inspirer cette strophe amoureuse... Oui certes, une jolie femme ! Mais pas de celles qu'on épouse. L'évocatrice des beaux vers s'est rencontrée à point sur le chemin du poète : le poète l'a piétinée férocement pour monter un échelon de plus !

Les amours humaines sont telles que ces guerres d'autrefois, où des corps humains comblaient les fossés profonds. Tantôt l'homme tombe, tantôt la femme. Celle-ci veut gagner une fortune, celui-là veut conquérir un poste. Le moins sincère des deux use du sentiment au profit de l'ambition. Tant pis pour l'amoureux qui souffre, tant pis pour

l'amoureuse qui pleure! L'un et l'autre ne sont plus de leur temps. A l'encontre des vers de Musset, ils sont venus trop tôt dans un monde trop jeune. Et cependant ceux qui n'ont plus vingt-cinq ans peuvent se dire : « Jadis nous n'étions pas ainsi... Avions-nous tort? » Non, ils n'avaient point tort. Celui qui n'a jamais souffert n'a jamais aimé; et ne pas aimer c'est n'avoir point vécu...

. . . .

Les supériorités réelles sont quelquefois méconnues; au contraire, les supériorités factices s'imposent toujours. M. Cavalier et les siens considéraient M[lle] Irma comme « une personne tout à fait remarquable ». Une fois établies, ces opinions-là sont indéracinables. Et c'est ainsi du haut en bas de la société, dans le grand et dans le petit monde, chez le bourgeois et chez l'artiste. On juge les gens non d'après la valeur exacte qu'ils possèdent, mais d'après la valeur relative qu'ils s'attribuent.

Un après-midi, Pierre trouva la fille du bonnetier mélancoliquement assise à son piano. Tout le monde sorti. Comme le jeune homme était attendu, il pouvait croire, sans fatuité, que la famille complaisante avait ménagé d'avance un tête-à-tête. Irma simula très naturellement la plus vive surprise. Une modeste rougeur colora ses joues pâles

— Comment, c'est vous, monsieur Pierre? dit-elle avec un accent pudique qu'eût envié la plus rouée des ingénues.

— Je viens d'apprendre, en effet, que M. et Mme Cavalier sont absents. Voulez-vous que je me retire ?

Irma lui prit la main et le conduisit vers le canapé, dans l'angle le plus obscur du salon.

— Nous pouvons causer tout à l'aise. Tant mieux ! s'écria-t-elle. Promettez-moi d'abord une absolue franchise.

Il se mit à rire, bien qu'au fond il fût un peu gêné.

— Combien gagnez-vous par an ? Répondez-moi... comme à une amie.

Quoique poète, Pierre ne manquait pas d'adresse. Il comprit tout de suite le sens de cette question inattendue.

— Ah ! Mademoiselle, un poète, qui reste simplement poète, meurt de faim... ou à peu près...

Et comme elle le regardait avec des yeux étonnés, il se hâta de *détailler* ce que vaut aujourd'hui une situation littéraire exploitée habilement. Pierre était intelligent. Possédant un sens pratique fort délié, il eut tôt fait d'expliquer à Irma ce qu'il espérait de l'avenir. Certes un poète ne gagne presque

rien : mais lorsqu'il est célèbre, n'a-t-il pas la ressource des romans, des articles de journaux, voire des pièces de théâtre ? Et si la poésie coûte de l'argent, la prose en rapporte. Quelle est la différence entre les écrivains d'aujourd'hui et ceux du XVIII[e] siècle? Les uns sont les courtisans du public, tandis que les autres étaient les courtisans des grands seigneurs. Celui qui ne se prodigue pas trop, qui a le soin d'entretenir les camaraderies utiles, peut compter sur une existence agréable. Pierre donnait tous ces détails avec une précision enjouée. On eût dit un chef de bureau additionnant le total de ses appointements et de ses gratifications de fin d'année. Irma écoutait, très attentive, amusée par ce bavardage, par ces chiffres, par ces réflexions de commerçant rompu aux affaires. Le roman : tant; le théâtre : tant; le journalisme : tant. Elle réfléchissait tout bas : les gains de son poète, joints aux revenus de sa dot, leur assuraient presque une petite fortune. Au fond de son cœur, elle n'en estimait Natalis que davantage. Découvrant en cet *artiste* (artiste !) les vertus du négoce, la fille du bonnetier le respectait bien plus qu'une heure auparavant. Le sang des Cavalier pouvait s'unir au sang des Natalis. Aucune mésalliance ! Les uns et les autres s'entendraient à merveille. Et elle s'ap-

plaudissait d'avoir été si perspicace, cette jeune Irma, second prix du Conservatoire ! Au lieu d'épouser un associé d'agent de change, un notaire en exercice, ou un officier sans avenir, elle s'offrait un mari fort agréable. D'abord, Pierre lui plaisait. Ensuite, la vie telle qu'il la lui dépeignait semblait pleine de promesses alléchantes. C'est quelque chose que de porter le nom d'un homme connu, et de ne pas être confondue dans la foule des bourgeoises ignorées ! Enfin, les premières représentations, les soirées littéraires... Que savait-elle encore ? La jeune fille se grisait à l'avance : décidément l'*art* était un bon métier ! Voilà que Natalis gagnerait tout autant que le pharmacien en vogue, ou le mercier de la rue Saint-Fiacre ! Et pas de mise de fonds : du papier blanc, de l'encre et des plumes. Rien de plus.

Telles furent les fiançailles de Mlle Irma et de M. Pierre. La première jugea le poète digne d'être négociant ; le second trouva la négociante digne d'épouser un poète. Quand M. Cavalier revint, il bénit pieusement ce couple bien assorti. Il décida que le mariage serait promptement conclu. A quoi bon imposer une pénible attente à ces deux êtres qui languissaient d'amour ?

Cependant, l'ancien bonnetier gardait encore quelques doutes sur les mœurs de son futur

gendre. N'est-ce pas une légende acceptée dans la petite bourgeoisie ? Peintres et poètes, musiciens et sculpteurs mènent une conduite révoltante ! Il eut soin de ne confier son secret à personne ; et tout en souriant à l'homme de lettres de façon très amène, il conduisit prudemment son enquête mystérieuse.

Le troisième jour, le digne bourgeois se frottait les mains avec joie. Partout de fort bons renseignements : comme pour un valet de chambre ! Un après-midi, M. Cavalier s'achemina vers la rue du Pré-aux-Clercs afin de surprendre le poète au gîte. Précisément, Pierre et Mélitte échangeaient leurs adieux quotidiens, quand tout à coup le père de Mlle Irma montra sa large face bienveillante. La quarteronne eut à peine le temps de se composer une allure plus discrète pendant que la vieille ménagère introduisait au salon le nouveau venu. Bien jolie, ce jour-là, la gracieuse Mélitte, avec son madras jaune et rouge, coquettement tordu sur ses cheveux noirs ! — « Pourquoi Pierre a-t-il pâli, pensait-elle, lorsque cet homme est arrivé ? Pourquoi m'a-t-il congédiée plus brusquement que d'habitude ? » Et clouée sur place par une inquiétude inconsciente, Mélitte restait immobile dans l'antichambre. Avait-elle remarqué que la porte du

salon était entr'ouverte, et qu'elle entendrait aisément les voix des deux hommes ?

— Eh ! mon gaillard, s'écria M. Cavalier d'un ton réjoui, votre célibat ne s'ennuie guère, il me semble ?

— Que signifie ?...

— Je n'ai pas la berlue ! Ravissante, cette petite fille que vous reconduisiez au moment ou j'entrais !

Pierre affecta de rire comme si l'erreur lui paraissait bouffonne.

— Vous croyez donc ?...

— Je ne crois rien ; j'interroge.

— Je vous en prie, continua Natalis, n'imaginez pas que mes amours descendent si bas. Cette... petite fille, comme vous l'appelez, est tout simplement une domestique qui m'apportait des certificats demandés. Je lui répondais qu'elle était trop jeune pour entrer à mon service. Au surplus, ne vais-je pas me marier ? Vous supposerez bien que je ne fais pas ma maîtresse d'une pauvre créature dont je ne veux pas pour ma bonne !

XXXI

— Déjà cinq heures! balbutia Nancy. Pourquoi ɜ l'ai-je pas vu depuis deux jours?

Elle attendait anxieuse, frissonnante. Pas de nou- ·lles de Jacques, du moins, pas de nouvelles pré- ses. Elle avait écrit à l'hôtel de Servignac : aucune ·ponse. Dans sa terreur grandissante, Belle-Ma- ıme voyait déjà son amant blessé, malade, perdu. ille idées confuses se heurtaient en ce cerveau ·séquilibré par l'insomnie. C'est qu'en effet, arrivé ·vant la porte de sa maîtresse, M. d'Orsel n'avait ıs osé. Après toute cette nuit stupidement usée ıtour d'un tapis vert, après s'être promis cent ·is de tout révéler à sa victime, le comte avait ·nti son courage défaillir. Il se glissa craintivement ıez lui comme s'il redoutait les ironiques com- ıentaires de son valet de chambre. Que penserait

le serviteur en voyant le visage décomposé de son maître? A la hâte, il écrivit un mot d'excuses à la marquise. Il expliquait qu'un travail important l'obligeait à s'absenter jusqu'au surlendemain. Cette reculade lui permettait de réfléchir quelques heures de plus. Installé dans une des chambres de son club, il commanderait aux événements au lieu de leur obéir.

Et parce que le comte d'Orsel était un lâche, Nancy endurait son atroce martyre!

Impossible d'expédier Mélitte aux renseignements. Depuis trois semaines, la pauvre fille était de plus en plus souffrante. Toujours les mêmes symptômes, mais comme elle opposait constamment de vagues réponses aux questions précises de sa maîtresse, celle-ci ne s'inquiétait plus. Mélitte toussait : un rhume négligé, sans doute. Du moins, Belle-Madame ne voulait pas que sa seule amie sortît sous le vent glacé. Le concierge de la maison, un assez brave homme, s'offrit volontiers pour quêter des nouvelles. C'est ainsi que Mme Roller sut, après sa première nuit d'attente, que le comte n'avait point paru chez Mme de Servignac. Tout d'abord, l'abandonnée crut que Jacques, ayant perdu de grosses sommes au club, n'osait pas lui avouer ce désastre. Mais alors, comment expliquer ce dé-

part qui ressemblait presque à une désertion? Certes, une désertion : M. d'Orsel fuyait à la fois sa sœur et sa maîtresse. Se battait-il en duel et voulait-il que ceux qui l'aimaient ignorassent tout jusqu'après l'événement? Non. Nancy ne craignait pas un duel. Son cœur tendre l'eût avertie déjà. Alors, pourquoi cette absence, pourquoi? La journée s'écoula tout entière longue, pesante, n'amenant rien : et l'anxiété de Nancy croissait avec la fuite des heures. Une seconde soirée encore, encore une seconde nuit. Ce n'était plus de l'effroi, maintenant, mais de l'épouvante. Elle répétait toujours la même phrase qui trahissait sa pensée tenace : « — Je ne l'ai pas vu depuis deux jours... »

De nouveau, elle envoya son messager chez la marquise. A l'hôtel, même indifférence tranquille. Le valet de chambre du capitaine répondait : « Mme la marquise ne s'inquiète pas de M. le comte; elle est prévenue. » Nancy eut un cri de jalousie bien humaine. Prévenue, la sœur, quand la maîtresse ignorait tout! Peut-être Belle-Madame eût-elle commis une imprudence si des peurs nouvelles ne l'eussent distraite violemment en l'arrachant aux affres de son amour. Au moment du dîner, Mélitte demanda la permission de rentrer dans sa chambre et de se mettre au lit.

— Ingrate que je suis! s'écria Belle-Madame. Mon égoïsme oublie que tu souffres aussi, ma pauvre enfant.

— Ce n'est rien... ce n'est rien...

— Toujours la même réponse! Aussi tu ne te soignes pas. Depuis avant-hier, tu tousses davantage... Donne ta main.

Brûlante, cette petite main maigrie que Nancy pressait entre les siennes.

— Mais tu es malade, tout à fait malade! Et je ne pense qu'à moi, je ne m'occupe que de moi...

Belle-Madame prit la chère créature dans ses bras : et seulement elle remarqua l'altération profonde de cette douce figure, si joyeuse naguère, et maintenant si résignée.

Nancy eut un remords aigu. Elle n'avait rien observé! Cette maladie de Mélitte la surprenait en plein drame, à l'heure où elle se débattait contre le destin. Mme Roller ne se calma qu'après avoir installé dans son lit la quarteronne, choyée, caressée comme une enfant. Mélitte s'endormit bien vite, d'un sommeil lourd. A peine, de temps à autre, une toux sèche qui déchirait sa poitrine. Alors la pauvre poussait un soupir plaintif pour retomber ensuite dans son hébétude.

Revenue chez elle, Belle-Madame s'enveloppa

d'une couverture, et s'étendit sur sa chaise longue au coin du feu. Jacques reparaîtrait-il enfin? Saurait-elle la cause de cette évasion subite, et qu'arrivait-il donc pour qu'il imposât une pareille épreuve à sa maîtresse? Heureusement, la force humaine a des limites. Vers minuit, Belle-Madame sentit le sommeil la gagner lentement et clore ses yeux appesantis. Combien de temps dura cet évanouissement nerveux? Elle ne le sut jamais. Une porte grinçante l'arracha soudain à sa léthargie profonde : et comme elle se redressait un peu, à demi effrayée, elle vit Jacques debout au milieu de la chambre. D'un bond, elle fut auprès de lui.

— Toi, grand Dieu ! Qu'y a-t-il? Pourquoi cette absence de deux jours ?

— C'est que je...

Une seconde, Jacques eut l'idée de chercher encore un faux-fuyant. Mais il comprit tout de suite le danger de cette reculade suprême. Mieux valait en finir; mieux valait sortir, coûte que coûte, de cette situation intolérable. Il répliqua, d'une voix saccadée qui hachait les mots :

— Je ne suis pas venu... parce que je n'osais pas !

— Vous n'osiez pas ?

— Si vous saviez !... Armez-vous de courage.

Nous sommes atteints par un irrémédiable malheur ! Hélas ! c'est aussi le plus inattendu !

Elle blémit. A peine eut-elle la force de balbutier :

— Quel... quel malheur ?

— Notre mariage est impossible.

Elle recula, ne comprenant pas, ne cherchant pas à comprendre. Les quatre mots prononcés par Jacques lui paraissaient une énigme, une énigme indéchiffrable. Pour quel motif leur mariage était-il impossible ? Ce dénouement naturel de leur aventure ne dépendait-il pas uniquement de leur volonté à tous les deux ? Anéantie, elle retomba sur la chaise longue. Alors M. d'Orsel lui dit tout, et quelle était la conséquence forcée du jugement rendu par le tribunal de Marseille. Il dut recommencer deux fois le même récit, car le visage de Belle-Madame trahissait une surprise stupide. Non qu'elle doutât des paroles de Jacques. Elle l'aimait : comment ne l'eût-elle pas cru ? Enfin, la vérité la pénétra tout entière. Certes, elle ne saisit pas immédiatement la réalité du complot machiné contre son bonheur. Elle ne devina pas que Jacques ne pouvait point l'épouser uniquement parce qu'il avait été condamné avec elle et à titre égal: elle, la coupable ;

lui, le complice. Comment soupçonner l'alliance de la marquise et de Mme d'Anglemont ; les démarches tentées auprès du président du tribunal ; enfin ce piège adroitement creusé où roulait la trop naïve créature, qui avait eu foi dans la chevalerie des hommes et la loyauté des femmes. Un seul fait s'imposait à son esprit ; un fait brutal : aucune mairie ne consentirait à unir Nancy Carlier à Jacques d'Orsel. Il n'y avait qu'une épouse au monde que le comte ne pût choisir, et c'était elle !

Jacques prononça d'abord quelques mots de consolation vague. Mais Belle-Madame n'écoutait plus. Elle éprouvait une douleur tellement aiguë que pendant une demi-heure elle souhaita une mort immédiate, une mort qui l'arrachât à d'intolérables souffrances. Par une rude tension de volonté, elle se raidit contre le désespoir.

— Jacques... oh ! Jacques... Vous le voyez, je tâche d'être calme. Essayons de raisonner froidement, si du moins vous et moi le pouvons encore. La lutte ? Elle est sans issue. On se débat contre les hommes, contre les événements : pas contre un texte de loi. Je ne serai pas votre femme : soit. Que deviendrons-nous ?

— Avant tout, je refuse de vous quitter !

— Vous m'aimez. Je ne doute pas de vous... Et

c'est ma consolation suprême dans ce malheur écrasant. Mais, vous le savez : mon honneur m'est aussi précieux que mon amour. Si j'ai tout quitté pour vous appartenir, c'est que j'espérais porter un jour votre nom. Cette joie ne m'est plus permise. Nous ne nous séparerons pas, car vous m'aimez et je vous aime, car je n'ai que vous au monde, car la faute d'une femme n'est ennoblie que par la durée ou le sacrifice. C'est pourquoi je vous le demande à vous, à vous qui êtes un homme et connaissez la vie mieux que moi : que deviendrons-nous?

La foi de Nancy en son amant était absolue. Pourquoi eût-elle douté? Jetés tous les deux dans une crise violente, elle en appelait à son défenseur naturel. Jacques s'assit à ses côtés, et, l'enlaçant avec tendresse, il l'étreignit longuement.

— Cette réponse, ne la connaissez-vous pas d'avance? Je veux nos existences unies dans l'avenir comme dans le présent!

Belle-Madame eut un sourire amer.

— Vous m'offrez donc de rester votre maîtresse? Oh! ne tentez pas de vous disculper! Vous n'êtes coupable en rien. Moi je n'ai qu'à choisir : perdre l'homme que j'aime, ou me déshonorer pour toujours; m'enfouir dans un couvent effrontément, ou afficher ma honte...

Elle avait trop compté sur son énergie : des larmes jaillirent de ses yeux.

— Et voilà... voilà comment on devient une fille perdue ! Je me croyais bien née pour être une honnête femme, cependant... Je ne possédais plus que cela : l'estime de moi-même... Cette estime, je vais la perdre...

— Ah ! chère, chère Nançy !

— Vous ne me comprenez pas, ô mon seul ami ! Vous ne pouvez pas me comprendre. Ce sont des sentiments accessibles seulement à l'esprit d'une femme. Les hommes n'ont pas ainsi que nous le respect inné de leur corps. Ils ignorent ce que nous souffrons de l'avilissement physique... Et puis? Et puis je veux chasser ces idées qui m'affolent! Je vous avais tout donné : ma réputation et mon repos... Oui, mon repos. Vous ne vous doutez pas des remords qui me hantent lorsque je songe au supplice de l'homme loyal qui m'adorait!... Il me restait ma conscience! Eh bien! ça aussi je te le donne! Je serai ta... ta concubine, comme dit le Code! (Et elle riait d'un rire amer, strident, cruel.) Je serai ton bien, ta chose... Du moins, je conserverai ton amour. Du moins, si je suis dégradée, mon amant sera digne de moi. Belle-Madame est morte, il n'y a plus que *mademoiselle*

Nancy, maîtresse du capitaine d'Orsel! Mais aime-la bien, ta Nancy. Elle n'a plus que toi!

Elle recommença de pleurer, de pleurer sur elle, sur ses illusions perdues, sur ses espérances effondrées...

... Sa dernière nuit d'amour! Et elle s'imaginait, pendant que Jacques la serrait passionnément entre ses bras, elle s'imaginait qu'un immense bonheur, qu'un bonheur sans fin serait la rançon de ses pudeurs suprêmes...

. . . .

Au petit jour, pendant qu'il s'acheminait vers l'hôtel de Servignac, Jacques se demandait avec une inquiétude sourde comment il sortirait de cette impasse. Une ravissante maîtresse, Belle-Madame! Eh! parbleu, nul n'appréciait plus que lui les charmes secrets de la délicieuse créature! Il l'aimait... sans doute, il l'aimait. Comment un homme jeune, sensuel et bien portant n'eût-il pas été profondément épris d'une pareille femme? Mais enfin, cette liaison, impossible à rompre désormais, bornait l'avenir de Jacques d'une façon pas drôle. Oh! pas drôle du tout! Quoi qu'on fasse pour cacher sa vie, il se rencontre toujours des indiscrets ou des curieux. Sans compter le hasard, ce hasard capricieux ou maladroit qui ne commet que

es sottises. Mme de Servignac ne pourrait pas à l'a-
enir répéter la phrase convenue : « Mme Roller est
ans un couvent jusqu'à ce qu'elle épouse mon frère. »
es ennemis ou les émules du comte chercheraient
ι trace de la fameuse Belle-Madame. Et Polichi-
elle aurait bientôt à son actif un secret de plus.
M. d'Orsel connaissait l'opinion de l'armée : de
ıs chefs autant que de ses camarades. Toujours
ıal noté, l'officier soupçonné d'un *collage*. Enfin,
ıus de mariage, plus de Noëmi Sinon, plus de beau-
ère millionnaire, plus d'hôtel aux Champs-Élysées.
encore cette femme, parfaite comme maîtresse,
rait un peu, seulement un tout petit peu de sens
atique ! Elle comprendrait que la logique con-
ımnait son amant à conclure un mariage riche.
ırce qu'on épouse une jeune fille, ça ne veut pas
re qu'on l'aime. Sans doute, il y a bien quelques
éliminaires... analogues : mais le cœur n'y est
ıur rien. Par malheur, jamais Belle-Madame n'ad-
ettrait ça. Pas assez de son temps, cette ravis-
nte femme ; trop arriérée, trop romanesque, et
mantique !
Sur ces réflexions, Jacques rentra chez lui, car il
ait hâte de se coucher. Et comme il était harassé
ı fatigue, il s'endormit tout de suite d'un profond
ımmeil.

Belle-Madame ne dormait pas, elle. Toutes ces pensées meurtrissaient son cœur. La terrible révélation, l'écroulement de ses espérances, les inquiétudes que lui causait la maladie de Mélitte... hélas! c'était bien assez pour chasser le sommeil. Une seule consolation lui restait, rien qu'une : la Foi. Jacques, du moins, lui serait fidèle et ne l'abandonnerait jamais. Cette tendresse unique remplacerait tout pour elle : sa réputation évanouie, sa fortune disparue, sa dignité compromise. « Puisqu'il m'aime, puisque je l'aime, je n'ai pas le droit de me plaindre. Ici-bas l'amour remplace tout! » Oh! non, elle n'était pas de son temps, Belle-Madame!

XXXII

— Depuis combien de temps souffrez-vous, mon enfant?

Et comme Mélitte ébauchait un geste indécis, ce fut Nancy qui répliqua :

— Depuis trois semaines environ, docteur. Je me suis un peu inquiétée, tout d'abord. Et si vous saviez combien mon égoïsme me fait honte! J'ai cru d'abord à quelque rhume négligé : et sans doute le mal n'eût pas été grand si je m'étais moins occupée de moi-même et plus de cette chère petite. C'est l'accident de ce matin qui m'a terrifiée, lorsque je suis entrée chez Mélitte, et que je l'ai trouvée évanouie dans le sang. Je n'avais rien prévu, rien! Hier, seulement, elle n'a pas eu la force de rester debout, et s'est couchée de bonne heure, sans dîner.

— Vous ne devez pas avoir faim bien souvent? interrogea le médecin en regardant la quarteronne. Non, non, ne vous fatiguez pas à parler; répondez par un signe de tête. Jamais d'appétit, n'est-ce pas?

De nouveau le docteur Pierron se pencha vers la malade et, la soulevant avec délicatesse, ausculta les poumons dans la poitrine et dans le dos. Puis, lorsqu'il l'eut étendue avec un soin infini, il regarda Mélitte de ses yeux bons.

— Rassurez-vous, ma chère enfant, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Dame! la saison n'est pas favorable, et j'ai bien peur que le mois de mars ne nous apporte pas un meilleur temps. Mais quand viendra le renouveau, vous verrez! D'ici là, on vous dorlotera, on vous soignera, on vous gâtera bien. Elle est bonne pour vous, votre maîtresse?

Mélitte garda le silence, mais ses yeux parlaient pour elle : ils s'attachaient sur Belle-Madame avec une expression de tendresse. Alors, se tournant vers Mme Roller, M. Pierron ajouta :

— Je reviendrai demain. Auparavant, j'aurais quelques observations particulières à vous adresser : pourriez-vous me donner cinq minutes, Madame?

Le cœur de Mme Roller se serra. Que lui apprendrait-il donc, cet homme au visage si bon, à la voix

łouce? Elle s'efforça de celer ses appréhensions,
après avoir embrassé la quarteronne :

— Ne t'inquiète pas, ma petite, le docteur m'engnera mon métier de garde-malade. Et ce ne a pas commode : je suis si maladroite, tu sais!

)uand ils furent seuls, assez loin de la chambre Mélitte pour que celle-ci n'entendît même point murmure des voix :

— Je vous en supplie, docteur, tirez-moi de ne! Si vous saviez comme je l'aime, cette ent!... Ce n'est pas ma servante : c'est mon amie, seule amie!

ᴍ. Pierron hocha tristement la tête :

— Que vous dirai-je? Il est impossible de me ›noncer encore. Ce dépérissement, ce manque ppétit, cette toux continuelle sont les symptômes plus graves.

— Plus graves que les crachements de sang!

— Elle a été prise d'une hémoptysie. Si la fièvre ıbe, si la toux cesse, je la sauverai... peut-être.

— Peut-être!...

ɴancy le regardait toujours de ses yeux agrandis · l'épouvante.

— Je vous dois toute la vérité, poursuivit le docr : j'ai peur que votre petite malade ne soit tu'culeuse! Ah! voilà l'ennemie, la vraie, la grande

ennemie : la Tuberculose ! Elle est partout, et partout elle ronge ! Les mers sont sillonnées par de jeunes Anglaises, toutes marquées de la griffe impitoyable. Et ces jolies *misses* appartiennent à la race la plus saine du monde, cette race anglo-saxonne dont le sang est si pur et si riche. Ici, au contraire, où est la force de résistance de notre malade ? Elle est née à Bourbon, dans le pays du soleil. Comme elle est de constitution solide, comme elle est très saine, elle aussi, je ne me serais pas découragé. Par malheur...

— Parlez, ah ! parlez ! J'aime mieux l'horreur de la certitude que les angoisses du doute.

— Eh bien ! Madame, je ne sais rien de la vie de cette enfant, mais j'affirme, — vous entendez ! — j'affirme que la cause déterminante de sa maladie est purement morale. Elle ne vous a rien dit, rien avoué ?...

— Rien.

— Confessez-la, si vous pouvez ! Car, malgré sa tendresse pour vous, j'ai bien peur qu'elle ne garde le silence : les métis ont d'étranges obstinations !

— Et c'est tout ? Vous ne pouvez pas me répondre : « Je la sauverai, » et vous ne voulez pas me dire : « Elle est perdue... »

M. Pierron lisait une douleur si aiguë sur le

visage de Nancy qu'une immense pitié le prenait.

— Ne m'en demandez pas davantage, murmura-t-il, sur mon honneur je ne puis que vous répéter mes paroles : « Je ne sais pas... »

Lorsque Belle-Madame revint auprès de la quarteronne, celle-ci continuait de sommeiller, les lèvres entr'ouvertes. Mme Roller s'assit au chevet de la malade et s'enfonça lentement dans ses cruelles angoisses. De temps en temps elle soulevait de sa main légère la tête de Mélitte et lui faisait boire la cuillerée de potion calmante ordonnée pour la nuit. L'humble fille sortait un instant de son rêve commencé, pour jeter à sa chère maîtresse un de ces regards qui disaient tant de choses : puis, de nouveau, le cerveau s'embrumait, et, presque endormie, elle s'envolait encore vers le pays des songes. Nancy n'attendait point Jacques, ce soir-là. Elle comptait bien ne pas quitter son amie et la veiller jusqu'à l'aube. Le lendemain, M. Pierron amènerait une sœur, et les deux gardes vigilantes se relaieraient tour à tour afin que Mélitte ne restât jamais seule.

Quoiqu'elle essayât de lutter contre le sommeil, Mme Roller fut bientôt vaincue. Tant d'émotions successives l'avaient à la fin brisée. La blanche dormait fiévreusement comme dormait la quarte-

ronne. Toutes deux victimes du même mal : l'une meurtrie dans sa chair, l'autre blessée dans son âme. Au petit jour, Nancy ouvrit les yeux, une faible veilleuse éclairait seule la chambre. Sa lueur indécise promenait un reflet tremblant sur les meubles et sur les rideaux, et dans la demi-teinte, les draps blancs du lit jetaient une note claire. La première pensée de la jeune femme fut pour sa chère malade. Elle osait à peine regarder, craignant d'apercevoir du sang, comme la veille. L'hémoptysie ! Ce mot médical qu'elle ignorait quelques jours auparavant effrayait Mme Roller. Mais non, Mélitte sommeillait toujours. Elle semblait même plus calme ; un peu de rose colorait ses pommettes jaunies. Lorsque à son tour la malade s'éveilla, lorsqu'elle vit penché vers elle le visage fatigué de sa maîtresse, Mélitte ne put contenir ses larmes, larmes très douces de reconnaissance.

— Et vous êtes restée là... toute la nuit... murmura-t-elle. Oh ! Belle-Madame, vous vous tuerez, et votre pauvre servante n'en ira pas mieux. Couchez-vous, je vous en supplie, couchez-vous.

Nancy baisa tendrement au front sa petite amie ; et d'une voix presque enjouée :

— Je te le promets, je vais t'obéir et goûter un peu de repos. Mais à une condition...

— Oh ! Belle-Madame !...

— Oui, certes ! Je veux ta confession tout entière. Tu m'entends ? Pourquoi Pierre ne t'a-t-il pas écrit depuis que tu gardes le logis, depuis que tu souffres ?

Une lueur d'hésitation s'alluma dans les yeux de la quarteronne. Pendant une minute son instinct lui cria de tout révéler à celle qu'elle aimait le plus au monde... mais non. La petite fille d'esclave se tiendrait parole héroïquement, comme une blanche. Depuis longtemps Mélitte appréhendait qu'un malheur terrible n'écrasât bientôt sa maîtresse... Elle qui n'était pas amoureuse, qui jugeait froidement, clairement les hommes et les choses, elle se méfiait de ce comte d'Orsel, dont maintenant elles dépendaient toutes les deux. A quoi bon ajouter sa peine à la peine qu'endurait déjà sa chère Belle-Madame ? A quoi bon imposer un double fardeau à ce noble cœur dont la charge était déjà si lourde ? L'abandon de Pierre évoquerait peut-être la crainte d'un autre abandon ; en voyant Mélitte délaissée par son amant, Mme Roller songerait sans doute qu'elle aussi serait délaissée à son tour. Conception fausse, erreur d'un cerveau inhabile au raisonnement : du moins, pensée généreuse et dévouée ! Mélitte réunit toutes ses forces ;

et cachant son trouble, s'obligeant à sourire :

— Il ne m'oublie pas ; Belle-Madame : non, il ne m'oublie pas ! Pierre a dû retourner au pays. Mais son absence ne sera pas bien longue maintenant. Certes, je ne suis jamais heureuse quand il est loin : mais à quoi sert de se plaindre ?

Puis, plus bas encore, comme si elle se parlait à elle-même :

— C'est encore bon de souffrir par celui qu'on aime...

Nancy ne voulut pas pousser plus loin le premier interrogatoire. Sincèrement elle croyait Mélitte incapable de lui celer la vérité. Elle répliqua, toujours avec un sourire :

— Après tout, tu as été bien sage, ma petite. Pour te récompenser d'avoir dormi paisiblement, je vais me mettre au lit. Souhaite-moi une bonne nuit... car il est sept heures du matin, tu sais !

XXXIII

Mme de Servignac n'avait eu garde de questionner indiscrètement son frère : elle semblait ne se douter de rien. L'existence du comte se continuait joyeuse et facile. Il paraissait même beaucoup plus à l'aise maintenant que Belle-Madame savait tout. Celle-ci cachait sa souffrance. Elle accueillait son amant avec le sourire des jours tranquilles. M. d'Orsel n'en demandait pas davantage. L'homme est toujours égoïste : et l'apparence du bonheur chez les autres suffit à l'apaisement de sa conscience.

Comme de juste, Noëmi fréquentait assidûment chez la marquise. Les deux femmes ne se quittaient plus. Le vendredi à l'Opéra, le mardi à la Comédie-Française, le soir dans le monde, partout on les voyait ensemble. Les bavards et les indiscrets, tou-

jours à l'affût des nouvelles, répandirent bientôt le bruit du mariage prochain. Quoi d'étonnant? Une jolie fille (et quelle plus que Mlle Sinon?) épousant le comte d'Orsel? Rien que de très naturel, en vérité. D'une part un grand nom, de l'autre une grande fortune : soit un parfait mariage de convenances. De convenances seulement? Pas du tout. Noëmi était belle : même fort belle. Jacques était un homme de goût. Personne ne s'étonnait qu'il fût très sérieusement épris de cette adorable juive. Si quelques curieux parlaient d'aventure de cette Mme Roller dont le procès avait fait jadis tant de bruit, on haussait dédaigneusement les épaules. Quant à Jacques, cette vie en partie double lui plaisait beaucoup. Non qu'il eût définitivement pris un parti. Son esprit, d'habitude indécis, répugnait aux solutions nettes. Comme beaucoup d'hommes, il laissait aller les choses en comptant sur le hasard, sur l'imprévu qui arrangerait tout. Ne s'était-il pas inutilement tourmenté, quinze jours plus tôt, lorsqu'il n'osait pas révéler à Nancy que leur mariage ne pouvait se conclure? Nancy avait pourtant tout accepté, pourquoi n'accepterait-elle pas aussi aisément le dénouement logique de leur aventure? Lui, Jacques, était-il infidèle? Trahissait-il ses serments? Non pas. Comme Mme Roller, il subissait la

rigueur de la loi. Et le jeune homme en revenait toujours à sa conception pratique de l'existence : « Ne pas se séparer de la jolie maîtresse, mais épouser la fiancée millionnaire. »

— Et puis Jacques ne se donnait pas la peine de tant réfléchir. Il vivait au jour le jour, se fiant surtout à sa veine, cette espérance suprême du joueur. Car, pour ceux-ci, autant par superstition que par entraînement, les circonstances importantes de la vie sont soumises aux mêmes lois mystérieuses qu'un coup de baccara. Avec un peu de chance, l'heureux banquier abat neuf, — et Mme Roller ne se fâche pas trop si son amant s'enrichit par un mariage habile !

Un matin, comme il arrivait pour déjeuner chez sa sœur, Jacques fut très étonné d'être reçu au salon par Mme d'Anglemont.

— Moi-même, mon cher comte. Eh ! mon Dieu, ne prenez pas cette mine stupéfaite. Je ne reviens pas de l'autre monde ! J'arrive tout uniment de Marseille.

— Si je suis surpris, chère madame, ma surprise est agréable, croyez-le bien.

L'excellente femme se mit à rire, de ce rire sec qui agaçait naguère M. d'Orsel. Elle aspira voluptueusement une prise de tabac ; et toujours souriante :

— Oui ou non, faut-il vous faire mon compliment ? La marquise m'a laissé comprendre... aidez-moi donc un peu ! Il est certaines nouvelles dont on ne parle pas tout haut, tant qu'elles ne sont pas encore de notoriété publique.

— Mais je...

— Oh ! vous me comprenez très bien. On m'a dit que vous étiez fiancé à Mlle Sinon. Votre sœur m'a répondu par une phrase qui permet de supposer tout ce qu'on voudra.

Jacques n'eut pas le loisir de répliquer. Diane sortait de son appartement, accompagnée de l'inévitable Noëmi. De vrai, les questions de man Jeannette embarrassaient terriblement M. d'Orsel. Pourquoi cette méchante fée se trouvait-elle inopinément à Paris ? Jacques désirait que Belle-Madame ignorât tout. Comme celle-ci ne voyait personne, comme elle vivait trop retirée pour entendre l'écho des bruits mondains, l'amant pouvait espérer que sa maîtresse vivrait dans une quiétude parfaite. Mme d'Anglemont rendrait sûrement visite à sa nièce : une corvée, sans doute, mais que la tante ne pouvait esquiver décemment. Par bonheur Noëmi accapara Jacques tout de suite et les idées du jeune homme prirent aisément un cours plus agréable.

— Vous savez que votre charmante sœur et moi, nous avons disposé de votre soirée ? dit-elle avec un sourire un peu blagueur.

— Sans me consulter, Mademoiselle ? Vous êtes bien imprudente... ou bien confiante dans votre empire sur moi !

Elle rougit légèrement : ce badinage coquet lui plaisait toujours.

— Je suis forcé de convenir que c'est bien raisonné, reprit le comte. M'est-il au moins permis de vous demander ce que je fais ce soir ?

— Nous vous emmenons à l'Opéra.

— O joie ! Et sans doute je goûterai l'ineffable bonheur d'entendre *Lucie de Lammermoor* ou la *Traviata ?*

— Si j'étais homme, interrompit Mme d'Anglemont qui déjeunait d'excellent appétit, je m'occuperais fort peu du spectacle. Qu'importe la musique quand on est dans une bonne loge, derrière une très jolie jeune fille ?

Les compliments ne gênaient plus Mlle Sinon. Elle riposta du tic au tac :

— Oh ! M. d'Orsel n'est pas si poétique que ça !

— Voilà ce qui vous trompe, Mademoiselle. Je suis très poétique. Et la preuve...

Le déjeuner s'achevait. Comme on se levait de table, la marquise dit d'un air détaché :

— Je vous laisse en tête à tête tous les deux, jeunes gens; Mme d'Anglemont et moi nous avons à causer.

Tête-à-tête évidemment aussi agréable à Noëmi qu'à Jacques : car l'un et l'autre gardèrent le silence. Diane et man Jeannette disparurent. Quand Mlle Sinon fut seule avec le comte, elle reprit malicieusement :

— Voyez comme on a confiance en nous! D'abord, puisque je remplace votre sœur, je vais sagement remplir mes devoirs de maîtresse de maison. Voici votre café : allumez une cigarette et causons.

— Tant que vous voudrez! Je vous affirme que nous causerions bien mieux si vous étiez assise à côté de moi.

— Vous croyez ?

— Oui, je crois.

La jeune fille obéit, et sans se départir de sa gaieté malicieuse :

— Vous savez tout ce qu'on raconte, monsieur mon ami? On prétend que nous sommes fiancés. Non, non, ne m'interrompez pas! Quand j'aurai fini, vous bavarderez tout à l'aise. Je veux être très franche avec vous. D'ailleurs, c'est mon grand dé-

faut, la franchise. Je considère le mensonge comme une lâcheté. Vous comprenez que je ne suis ni niaise ni naïve. Un mariage entre vous et moi conviendrait autant à votre sœur qu'à mon père. Or, fût-il titré duc, je refuserais tout net l'homme qui ne me plairait pas. Et vous me plaisez, je vous le dis en face, sans audace ni timidité. Non pas que je ressente pour vous un de ces amours... un de ces amours comme en inventent si bien messieurs les romanciers, non. J'ai beaucoup réfléchi sur mon avenir. Si j'étais un laideron, j'aurais été volontiers méfiante parce que je suis très riche. Heureusement ma figure n'est pas hideuse, et...

Noëmi s'arrêta une minute comme vaguement embarrassée. C'est qu'elle disait vrai. Cette fine créature répugnait au mensonge. Elle n'exprimait jamais que des pensées très sincères, ses yeux regardaient bien en face; n'ayant rien à cacher, elle n'admettait pas que les autres fussent dissimulés ou faux.

— Bah! je veux agir avec vous en toute loyauté. C'est mon habitude, du reste. Voici comment je me juge moi-même : je suis une brave petite fille, sans détours et sans coquetterie. Vous souriez?... Je sais bien pourquoi vous souriez. J'ai été coquette avec vous, je le confesse. Mais, avouez-le, j'avais

des excuses. Mon père vous vantait d'une façon exagérée, et quand mon père vante un jeune homme, je comprends à demi-mot. Votre sœur me gâte outre mesure, et n'étant pas idiote, j'ai compris tout de suite où tendaient ces cajoleries-là. Puisque les nôtres sont d'accord, je ne boude pas contre mon penchant secret. Car, je vous le répète, vous me plaisez.

— Noëmi!...

Elle leva le doigt gentiment en guise de menace.

— Je vous ai défendu de m'interrompre. Reste à savoir si je vous plais aussi. Je crois que... oui! Les choses sont donc très avancées, et les potins du monde seraient rigoureusement exacts (une fois par hasard!) si je pouvais lire couramment dans votre cœur. Est-il tout à fait libre, ce cœur-là?

Jacques eut un geste involontaire. Elle reprit avec vivacité :

— Je ne vous demande pas de confidences. Je désire même qu'aucun nom ne soit prononcé entre nous. Croyez que je n'ignore rien. Je sais tout ce qui vous est arrivé à Marseille; je sais quel fut le dénouement lamentable de cette triste histoire. On m'a dit que la personne à laquelle je fais allusion s'était retirée dans un couvent; on m'a dit aussi que votre conduite avait été celle d'un parfait galant

homme. Mais on nous cache tant de choses à nous autres jeunes filles! Nos parents supposent toujours que nous avons des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Moi, j'ai vu et entendu. La pauvre femme qui vous a tout sacrifié a renoncé à vous d'elle-même. Vous voyez que je suis au courant. Si elle est perdue pour vous, je désire du moins savoir que son souvenir persistant ne me poursuivra pas dans mon bonheur. Oh! pas de serment, pas de protestation. Je ne vous demande que trois mots. Dites-moi : « Je suis libre, » et dans un mois je serai vôtre.

Jacques était-il « un parfait galant homme », comme l'appelait Mlle Sinon? Certes : au point de vue du monde, s'entend. Il n'avait jamais volé ni dupé personne; on ne pouvait lui reprocher aucune action basse ou indélicate. Cependant on eût fort étonné ce jeune homme en lui disant qu'il était un monstre. Et puis elle était si jolie, cette Noëmi! Et si fraîche et si séduisante et si loyale! Une perfection, tout simplement. Le comte s'apercevait qu'elle connaissait son aventure avec Belle-Madame. Mais arrangée *ad usum Delphini!* Et cette créature parfaite tenait deux millions dans chacune de ses petites mains. Pouvait-il épouser Nancy? Non. Lui avait-il demandé de quitter son mari

pour le suivre? Non. D'un autre côté, le dernier des d'Orsel ne devait-il rien au nom qu'il portait? Avait-il le droit de laisser s'éteindre tristement une illustre lignée ? Toutes ces pensées se heurtaient dans le cerveau de Jacques. Et néanmoins sa voix tremblait un peu quand il répondit à Mlle Sinon :

— Je suis libre...

A ce moment la porte s'ouvrit et la marquise parut avec Mme d'Anglemont : celle-ci en chapeau et déjà prête à partir.

— Au moins, tu ne te plaindras pas, Jacques, dit Diane en riant, tu as eu le temps de coqueter à ton aise avec ma jolie petite amie. Eh bien, qu'y a-t-il donc? Pourquoi détournez-vous la tête, Noëmi? Pourquoi devenez-vous toute rouge?

La marquise regardait alternativement son frère et la jeune fille.

— Oh! oh! reprit-elle, je crois que le tête-à-tête a été plus sérieux que nous n'imaginions!

Et tout en parlant ainsi, Mme de Servignac échangeait un regard singulier avec Mme d'Anglemont. Celle-ci chercha dans sa poche sa bonbonnière d'argent et répliqua en ébauchant son sourire :

— Le coup de bêche, chère marquise! Croyez bien que je suis dans le vrai : le coup de bêche!

— C'est bien possible, murmura Diane.

Puis, à voix haute :

— Alors, vous, Noëmi, et toi, Jacques, c'est tout ce que vous avez à m'apprendre ?

Pour toute réponse, la jeune fille se jeta au cou de Mme de Servignac en balbutiant avec tendresse :

— Ma sœur, ma chère sœur !...

Man Jeannette partit d'un éclat de rire :

— Décidément, j'avais raison... Le coup de bêche !...

XXXIV

Après la récolte, le paysan commence le nettoyage de ses champs. Le sarcloir en main, il arrache toutes les mauvaises herbes qui encombrent le sol nourricier. Parfois l'instrument trop frêle s'émousse contre de fortes racines. Alors, rentrant à la chaumière, il prend une pioche de solide acier et, à grands coups, il déracine les boutures tenaces.

Comme bru de planteur, Mme d'Anglemont avait un faible pour les termes d'agriculture. Pour elle le dernier coup de bêche consistait à débarrasser Jacques de son encombrante maîtresse, en arrachant à Nancy sa dernière illusion.

Belle-Madame ne s'attendait guère à cette visite-là. Pour elle, il n'y avait que deux êtres au monde, Jacques et Mélitte : Mélitte qui touchait à sa der-

nière heure. Depuis une semaine, M. Pierron ne cachait plus la vérité. Le médecin hésite si longtemps avant de prononcer les sinistres mots de « phtisie galopante ! » Pour adoucir au moins cette lente agonie, le docteur recourait aux injections de morphine. La pauvre quarteronne s'en allait dans un demi-rêve, à peu près étrangère aux choses extérieures, ne sentant presque plus la toux qui déchirait sa poitrine. Vivait-elle même encore ? Est-ce vivre que de ne plus parler, ne plus entendre, ne plus manger, ne plus connaître de l'existence que les répugnantes réalités ? En six semaines, la maladie l'avait saisie, terrassée et vaincue. Elle s'était insensiblement accoutumée aux accidents quotidiens qui la terrifiaient jadis : à peine un frisson quand l'hémoptysie la prenait. Belle-Madame lui parlait doucement, n'étant pas même sûre que Mélitte l'écoutât.

Soudain on annonça une visite.

— Quelle visite ?

— Une dame que je ne connais pas. Elle attend Madame au salon.

— Bien, j'y vais.

Si Nancy avait su !

— Bonjour, ma nièce ! Vous êtes surprise, avouez-le ? Je vous en prie, quittez cette mine dé-

confite. Je vous produis donc l'effet d'une tête de Méduse ?

Man Jeannette ne croyait pas si bien dire. Nancy restait collée contre la porte ; un tremblement convulsif la secouait des pieds à la tête. Sa tante, sa tante chez elle ! Quel malheur nouveau apportait donc la sinistre messagère ? Pourquoi la méchante femme poursuivait-elle sa victime jusqu'en cette retraite suprême ? N'importe. Belle-Madame lutterait sans faiblir : et, vaillante, résolue, elle s'avança, le front haut, vers son irréconciliable ennemie. Cette fille de soldat devenait soldat elle-même quand le danger menaçait.

— En effet, Madame, je ne vous attendais pas. J'avais tort. Je suis entourée de périls : et le coup qui doit me frapper à mort ne peut m'être porté que par vous.

Mme d'Anglemont resta quelques instants déconcertée. L'accès de colère qui la saisit soudain se traduisit, comme d'habitude, par une ironie aiguë.

— Pour une fois, vous devinez juste ! Eh ! eh ! ma belle nièce, vous êtes moins naïve que jadis; asseyez-vous, et veuillez m'écouter.

— Si cela vous plaît, Madame, je vous écouterai debout.

— Pour mieux me faire comprendre l'importu-

nité de ma visite? Inutile. Je m'en doute! Moi, je m'assieds, c'est plus commode. Je viens en ambassadrice afin de vous annoncer le prochain mariage de mon ami le comte Jacques d'Orsel avec Mlle Noëmi Sinon.

Nancy devint blanche.

— Vous mentez! dit-elle d'une voix hautaine.

— Des gros mots? Cela m'étonne de vous. Vous n'êtes pas une sotte cependant. Vous vous doutiez bien que votre... votre escapade ne pouvait avoir un autre dénoûment, c'était fatal.

— Vous mentez, dit encore Nancy.

— Cette petite est incorrigible! Trop romanesque décidément. Quand on porte un grand nom, on épouse une grande fortune. C'est humain et logique. Un d'Orsel ne vit pas en concubinage avec une... avec une divorcée... Bon pour un artiste, un bohème ou un cabotin.

Nancy restait immobile, haletante, les dents serrées.

— Vous avez fini? répliqua-t-elle enfin d'une voix presque calme.

— J'ai fini. A moins que vous ne désiriez quelques détails...

— Inutile. Je craindrais d'abuser de vous. Comme vous êtes la sœur de mon père, je vous dois le res-

pect. Ne pouvant vous chasser de chez moi, permettez que je vous salue et que je me retire.

Man Jeannette jouait négligemment avec sa bonbonnière ; elle se déganta et prit une pincée de tabac qui, cette fois-là, lui parut tout à fait délectable.

— Retirez-vous, ma nièce, retirez-vous. Vous ne me gênez en aucune façon. Moi, je reste. Jacques ne va pas tarder à venir, j'imagine. Il me plaît d'assister à votre dernière entrevue.

C'en était trop. Des larmes jaillirent des yeux de Nancy. Non qu'elle doutât ! Mais ce jeu cruel la torturait.

— Je suis donc condamnée à vous subir ? reprit-elle d'une voix vibrante, soit. Puis, que m'importe ? Je ne vous crois pas ! Vous avez ramassé je ne sais où quelque calomnie empoisonnée ! Et vous me la servez toute chaude, espérant me convaincre ou me meurtrir. Je ne vous crois pas ! Jacques m'aime. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un amour tel que le mien ! Vous oubliez que j'ai tout mis dans cette tendresse qui me possède ; vous oubliez que j'estime, que je respecte celui à qui j'ai sacrifié mon mari, mon repos, ma dignité, mon honneur. Ma foi c'est ma vie ! Et rien, non, rien ne pourra l'arracher de mon cœur, ni vos mensonges que je

repousse, ni vos perfidies que je méprise ! Jacques m'appartient, Jacques est mon seul bonheur. Oh ! pas gai, ce bonheur-là !.. Très enviable, en vérité ! Ma vie est partagée entre ma seule amie qui se meurt et mon seul ami que je vois à peine !...

Mme d'Anglemont examinait tranquillement sa nièce avec sa face-à-main incrustée entre ses doigts minces. On eût dit qu'elle étudiait quelque animal d'une espèce inconnue ; et que cette créature indignée et vibrante qui se dressait en face d'elle lui apparaissait comme un phénomène. Ah çà ! mais elle était folle, irrémédiablement folle, cette Nancy qui refusait d'admettre l'infidélité de son amant? Man Jeannette n'eut pas le loisir de répliquer. La porte s'ouvrit et Jacques entra. Belle-Madame courut à lui : et, l'enlaçant dans ses bras, elle dit violemment :

— Réponds !

Jacques comprit tout. Ah ! si quelque diable malin avait pu enlever soudainement Mme d'Anglemont sur un manche à balai ! Il la maudissait de bon cœur, l'exécrable sorcière. Pourtant il essaya de payer d'audace.

— Mais, mon amie, je vous avoue que... que je ne comprends pas, répliqua-t-il après une courte hésitation.

Mme d'Anglemont sourit.

— Remerciez-moi, mon cher comte. Rien n'est plus pénible qu'une rupture. Je vous aime trop pour ne pas vous avoir rendu ce service-là.

— Mais répondez donc ! cria de nouveau Nancy.

Mme d'Anglemont haussa dédaigneusement les épaules.

— Décidément, ma petite, tu me fais pitié, poursuivit man Jeannette qui retrouvait pour la circonstance le tutoiement d'autrefois. Comment veux-tu que ce garçon te confesse la vérité, là, bonnement ? Ce serait trop simple. Je suis courageuse, moi, parce que je suis femme ! Et puis je n'ai plus rien à faire ici... Quand les amoureux se querellent, moi je me sauve.

Et elle se retira, le front haut, ravie d'avoir une fois de plus hurlé comme l'oiseau de mauvais augure.

Ils restaient seuls l'un et l'autre.

Nancy regarda Jacques. Il semblait horriblement gêné. La jeune femme recula. Comment, il ne protestait pas ? Comment, il ne s'indignait pas ?

— Je ne comprends plus, balbutia-t-elle, en passant la main sur son front, telle qu'une folle qui tente de ressaisir sa raison.

Il y eut un silence, un de ces longs silences qui durent quelques secondes et paraissent démesurément longs. Il voulut s'approcher d'elle : mais elle fit un geste de la main, un geste désespéré comme pour se défendre d'un attouchement qui la dégoûtait. D'un coup, la confiance de cette femme croulait. Soudainement elle passait de la croyance à l'incrédulité. Ses yeux s'ouvraient ; elle voyait clair. Puis, brusquement, pareille au naufragé qui se sent couler à pic et cherche une épave pour accrocher sa main défaillante :

— Tu ne comprends pas, c'est impossible, tu ne comprends pas ! Elle dit que tu te maries avec une autre, avec une fille riche, est-ce que je sais ? Elle dit qu'un comte d'Orsel ne vit pas en concubinage avec une femme perdue, elle dit...

Mais non ; Nancy ne *croyait* plus. Toutes les protestations, tous les serments n'auraient servi de rien.

— Nancy, Nancy... je vous aime ! s'écria Jacques. Comment ! Voilà votre pire ennemie et vous admettez qu'elle n'a point menti ? Elle vous aura nommé quelque jeune fille dont le nom est uni au mien par la malignité du monde...

Nancy ne *croyait* plus.

Il s'avançait déjà vers elle, comme pour l'en-

lacer, la serrer sur sa poitrine. Il connaissait si bien l'empire qu'il exerçait sur la malheureuse.! Mais elle le cloua du regard, n'osant plus bouger, vaincu par l'immense mépris qu'il lisait dans les yeux de Belle-Madame.

Nancy ne *croyait* plus.

Hautaine, elle étendit la main vers la porte avec une violence presque tragique. Dans ce mouvement suprême, elle mit toute sa colère et tout son mépris. Elle chassait ce misérable qui lui avait menti, qui l'avait trompée, qui l'avait bafouée dans ses pudeurs les plus saintes. Cette créature si riche, naguère, si enviée, si adulée, devant qui toute une cité s'agenouillait, — celle qu'on surnommait Belle-Madame! — Eh bien, elle ne possédait plus au monde que cet humble appartement... Du moins, elle voulait y demeurer seule, seule avec sa chère petite Mélitte qui agonisait dans la pièce voisine. Et Jacques s'éloignait, chassé par le geste autant que par le regard; il s'éloignait, marchant à reculons, n'osant pas arracher ses yeux des yeux étincelants de cette femme, n'osant pas prononcer un mot, n'osant pas ébaucher un geste, sentant bien que tout serait inutile... Nancy ne *croyait* plus. Il fuyait honteux tel qu'un voleur pris en maraude, car tout son avilissement à lui s'alour-

dissait encore de toute sa noblesse, à elle ! Il ouvrit la porte et se sauva lâchement. . . . . . .

. . . .

Il neige. Après quelques jours tièdes, mars est redevenu glacé.

Le vent souffle du Nord et de grandes rafales s'abattent sur Paris désert. Il neige. Dans l'air noirci tourbillonnent des flocons blancs pareils à d'innombrables plumes blanches, voltigeant légères, légères, très légères. Toute cette neige s'étale avec un silence morne. Les pavés se couvrent, puis les trottoirs, puis les maisons, puis les toits des maisons ; et les hautes cheminées disparaissent à leur tour sous cet ensevelissement monotone et régulier. Il neige. Une de ces matinées lugubres, où le froid pénètre jusqu'au fond du cœur ; où le plus courageux grelotte comme si le soleil et la chaleur avaient disparu pour jamais. Il neige. Il neige depuis le milieu de la nuit. Le tapis de ouate s'épaissit lentement comme un linceul tout neuf ensevelissant une ville entière. Il neige, il neige et presque point de passants. Rien que des rôdeurs honteux, des gens affairés ayant hâte de fuir la tourmente et de rentrer au logis. Il neige, et pourtant quelques hommes noirs se détachent sur le pavé blanc de la petite rue de Commailles. La

maison blanche est tendue de draperies blanches; et sous le portail blanc, un cercueil blanc que recouvre une autre draperie blanche. Oh! le pauvre, le pauvre enterrement! Oh! l'humble service, le plus modeste de tous! Puis, on charge la voiture funèbre : et derrière, marche une seule personne, une seule... Ah! Belle-Madame, il ne faut pas toujours mépriser l'argent! Avec un peu d'argent, la douce Mélitte ne s'en irait pas si misérablement. C'est elle qui dort entre ces planches de chêne; c'est elle qui a fini de vivre et de souffrir. Elle était née au pays du soleil, dans l'île merveilleuse que baignent les eaux bleues. Elle était née là-bas, bien loin, au milieu des palmiers toujours verts et des fleurs toujours embaumées... Et maintenant, la petite quarteronne s'en va dans la terre glacée, elle qui aurait tant voulu reposer dans la chaleur souriante des prairies natales! Il neige, et c'est dans la neige que la fille de couleur va s'étendre, dans la neige que dormira ce corps doré jadis par des rayons de soleil! Oh! les rêves étranges de cette âme exotique envolée maintenant dans l'infini! Elle a quitté le pays de la lumière pour le pays des frimas; et Dieu l'a délivrée un matin comme l'oiseleur délivre le rouge-gorge dont il ouvre la cage. Cette âme exilée a senti le grand

froid l'envahir, et elle est remontée bien vite au Paradis qui réchauffe. Le corps qu'elle n'anime plus va joindre sa dernière demeure, suivi de son amie, de sa seule amie.

Il neige : et ces gens vont vite, car ils ont hâte de finir leur besogne. Belle-Madame ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne sent rien : pas de frisson qui la pénètre. L'être unique qu'elle aimât encore est couché dans le cercueil : et ces deux femmes ont eu le même destin pour avoir eu la même illusion. La fille blanche a cru à l'amour, comme a cru à l'amour la fille de couleur : la vierge du Midi ainsi que la vierge du Nord ont caressé le même rêve menteur... Et voilà où elles en sont : l'une morte, l'autre si malheureuse qu'elle porte envie à la morte !

Il neige. Le cheval maigre monte péniblement l'avenue glissante, au terreau gras. De temps en temps quelqu'un passe en frissonnant et se découvre bien vite d'un geste craintif et pressé. Belle-Madame se sent défaillir; sans la tension de ses nerfs, elle ne pourrait plus avancer. Enfin les hommes noirs ont achevé leur tâche. Toujours à genoux, elle prie avec ferveur près de la dépouille de sa fidèle compagne. Elle prie et toujours il neige, il neige. Le ciel devient encore plus noir, et le dés-

espoir de Nancy plus lamentable et plus lourd. Désespoir si profond, que ses larmes se changent en sanglots, et que farouche, levant les yeux au ciel, elle dit tout haut d'une voix rauque :

— Ah ! Mélitte, pourquoi ne m'as-tu pas emmenée avec toi ?

Soudain, Belle-Madame tressaille. Une voix répond à la sienne dans le silence de la nécropole déserte... Quelqu'un qui l'appelle par son nom? Impossible. On ne la connaît plus, on ne l'aime plus. Elle est seule, toute seule. Mais non ; la jeune femme ne s'est pas trompée. Pour la seconde fois, la même voix crie : « Nancy ! » Alors seulement elle se dresse, et regarde en tournant la tête. Un homme est là, à quelques pas de la tombe ; et en l'apercevant Belle-Madame jette un grand cri et recule avec un frisson d'épouvante. C'est Désiré ! C'est son mari qui répond à son appel navré, et qui, à la minute même où elle désespérait de tout, accourt auprès d'elle pour la protéger.

Ils échangèrent un regard sans prononcer un seul mot : un de ces longs regards qui disent tant de choses. Ces deux êtres, que la loi avait tour à tour unis et déliés, semblaient, la veille encore, séparés par un abîme. Un élan de pitié les rapprochait tout à coup. Le monde eût éclaté de rire si

on lui avait dit : « Ce mari n'a jamais oublié sa femme. Il y a longtemps qu'il a pardonné l'offense. S'il n'est pas venu plus tôt, c'est qu'il n'a voulu paraître que lorsqu'elle serait abandonnée et délaissée de tous ! »

Ils se regardaient toujours. Le cœur de Nancy battait à rompre. Jamais elle n'avait mesuré plus nettement la grandeur de sa faute. Mais elle lut dans les yeux de cet homme une tendresse si pénétrante, une bonté si haute, que l'instinct fut plus fort que la honte. Sans parler, elle s'avança vers son mari, et, les yeux fermés, elle s'abattit sur sa poitrine avec un long soupir de soulagement.

Quelques heures plus tard, elle et lui se trouvaient réunis dans ce petit appartement de la rue de Commailles, témoin de tant de muettes souffrances.

— Et de nouveau je vous devrai tout, murmurait-elle. Vous m'aviez prise pauvre et malheureuse... pour toute récompense je vous ai trahi. Et une seconde fois vous êtes venu vers moi ! Une seconde fois, vous m'avez élevée jusqu'à vous. Comme il faut que vous soyez meilleur et plus noble que les autres !..

Il y eut un silence : un sourire triste éclaira le visage de Désiré.

— Où donc est mon mérite, puisque je n'ai jamais cessé de t'aimer? Je te rends le bonheur, c'est vrai : mais c'est aussi mon bonheur que je retrouve...

Puis il ajouta avec une amertume douce :

— Ne seras-tu pas une femme parfaite, maintenant? Tu sais que l'amour n'est pas dans le roman; et que le seul roman que puisse vivre une honnête femme, c'est d'aimer son mari... Les autres?... Ah! les autres!... Ce n'est pas toi qui as failli, ma pauvre enfant! Tu as été crédule et chevaleresque... Voilà ce qu'il en coûte!

De nouveau, il la serrait entre ses bras avec une tendresse grave. Et comme elle balbutiait encore quelques mots :

— Tais-toi, acheva-t-il; et surtout ne me remercie jamais! Qui sait si de nous deux ce n'est pas moi le débiteur? Ne m'as-tu pas fait connaître l'infinie joie du pardon?

Paris. — Typ. Chamerot et [illegible] Saints-Pères. — 27822.

